

Jules Verne

Un drame au Mexique

et autres nouvelles

BeQ

Jules Verne

Un drame au Mexique

et autres nouvelles

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 33 : version 4.0

Du même auteur, à la Bibliothèque

Famille-sans-nom	L'école des Robinsons
Le pays des fourrures	César Cascabel
Voyage au centre de la terre	Le pilote du Danube
Docteur Ox	Hector Servadac
Une ville flottante	Mathias Sandorf
Maître du monde	Le sphinx des glaces
Les tribulations d'un Chinois en Chine	Voyages et aventures du capitaine Hatteras
Michel Strogoff	Cinq semaines en ballon
De la terre à la lune	Les cinq cent millions de la Bégum
Le Phare du bout du monde	Un billet de loterie
Sans dessus dessous	Le Chancellor
L'Archipel en feu	Face au drapeau
Les Indes noires	Le Rayon-Vert
Le chemin de France	La Jangada
Le village aérien	L'île mystérieuse
	Les enfants du capitaine Grant

Un drame au Mexique

Les premiers navires de la marine mexicaine

I

De l'île Guajan à Acapulco

Le 18 octobre 1825, *l'Asia*, vaisseau espagnol de haut bord, et *la Constanzia*, brick de huit canons, relâchaient à l'île de Guajan, l'une des Mariannes. Depuis six mois que ces navires avaient quitté l'Espagne, leurs équipages, mal nourris, mal payés, harassés de fatigue, agitaient sourdement des projets de révolte. Des symptômes d'indiscipline s'étaient plus spécialement révélés à bord de *la Constanzia*, commandée par le capitaine don Orteva, homme de fer, que rien ne faisait plier. Certaines avaries graves, tellement imprévues qu'on devait les attribuer à la malveillance, avaient arrêté le brick dans sa traversée. *L'Asia*, commandée par don Roque de Guzuarde, avait été forcée de relâcher avec lui. Une nuit, le compas s'était brisé on ne sait comment. Une autre, les haubans de misaine manquèrent comme s'ils avaient été coupés, et le mât tomba avec tout son gréement. Enfin, les drosses du gouvernail s'étaient rompues deux fois pendant une importante manœuvre.

L'île de Guajan dépend, comme toutes les Mariannes, de la capitainerie générale des îles Philippines. Les Espagnols, étant là chez eux, y purent donc promptement réparer leurs avaries.

Pendant ce séjour forcé à terre, don Orteva instruisit don Roque du relâchement de discipline qu'il avait remarqué à son bord, et les deux capitaines s'engagèrent à redoubler de vigilance et de sévérité.

Don Orteva eut à surveiller plus spécialement deux hommes de son équipage, le lieutenant Martinez et le gabier José.

Le lieutenant Martinez, ayant compromis sa dignité d'officier dans les conciliabules du gaillard d'avant, avait dû être plusieurs fois consigné, et, pendant ses arrêts, l'aspirant Pablo l'avait remplacé dans les fonctions de lieutenant de *la Constanzia*. Quant au gabier Jos, c'était un homme vil et méprisable, qui ne pesait les sentiments qu'au poids de l'or. Il se vit donc serré de près par l'honnête contremaître Jacopo, en qui don Orteva avait toute confiance.

L'aspirant Pablo était une de ces natures d'élite, franches et courageuses, auxquelles la générosité inspire de grandes choses. Orphelin, recueilli et élevé par le capitaine don Orteva, il se fut fait tuer pour son bienfaiteur. Pendant ses longues conversations avec le contremaître Jacopo, il se laissait aller, emporté par

l'ardeur de sa jeunesse et l'élan de son cœur, à parler de la tendresse filiale qu'il éprouvait pour don Orteva, et le brave Jacopo lui serrait vigoureusement la main, car il comprenait ce que l'aspirant disait si bien. Aussi, don Orteva avait-il là deux hommes dévoués, sur lesquels il pouvait compter absolument. Mais que pouvaient-ils tous trois contre les passions d'un équipage indiscipliné ? Pendant qu'ils s'employaient jour et nuit à triompher de l'esprit de discorde, Martinez, José et les autres matelots marchaient plus avant dans la révolte et la trahison.

La veille de l'appareillage, le lieutenant Martinez se trouvait à Guajan dans un cabaret de bas étage, avec quelques contremaîtres et une vingtaine de marins des deux navires.

« Camarades, disait Martinez, grâce aux avaries survenues si opportunément, le brick et le vaisseau ont dû relâcher aux Mariannes et j'ai pu venir ici m'entretenir secrètement avec vous !

– Bravo ! fit l'assemblée d'une seule voix.

– Parlez, lieutenant, dirent alors plusieurs matelots, et faites-nous connaître votre projet.

– Voici mon plan, répondit Martinez. Dès que nous nous serons emparés des deux navires, nous ferons route vers les côtes du Mexique. Vous savez que la

nouvelle Confédération est dépourvue de marine. Elle achètera donc nos vaisseaux, les yeux fermés, et non seulement notre paye sera ainsi réglée, mais le surplus du prix de vente sera également partagé entre tous.

– C’est convenu !

– Et quel sera le signal pour agir avec ensemble à bord des deux bâtiments ? demanda le gabier José.

– Une fusée s’élancera de *l’Asia*, répondit Martinez. Ce sera le moment ! Nous sommes dix contre un, et les officiers du vaisseau et du brick seront faits prisonniers avant même d’avoir le temps de se reconnaître.

– Où sera donné ce signal ? demanda l’un des contremaîtres de *la Constanzia*.

– Dans quelques jours, lorsque nous serons arrivés à la hauteur de l’île Mindanao.

– Mais les Mexicains ne recevront-ils pas nos navires à coups de canon ? objecta le gabier José. Si je ne me trompe, la Confédération a rendu un décret qui met en surveillance tous les bâtiments espagnols, et au lieu d’or, c’est peut-être du fer et du plomb qu’on nous enverra par le travers !

– Sois tranquille, José ! Nous nous ferons reconnaître, et de loin, répliqua Martinez.

– Et comment ?

– En hissant à la corne de nos brigantines le pavillon du Mexique. »

Et, ce disant, le lieutenant Martinez déploya aux yeux des révoltés un pavillon vert, blanc et rouge.

Un morne silence accueillit l'apparition de cet emblème de l'indépendance mexicaine.

« Vous regrettez déjà le drapeau de l'Espagne ? s'écria le lieutenant d'un ton railleur. Eh bien ! que ceux qui éprouvent de tels regrets se séparent de nous et aillent virer, vent devant, sous les ordres du capitaine don Orteva ou du commandant don Roque ! Quant à nous, qui ne voulons plus leur obéir, nous saurons bien les réduire à l'impuissance !

– Oui ! oui ! s'écria toute l'assemblée d'une commune voix.

– Camarades ! reprit Martinez, nos officiers comptent, avec les vents alizés, voguer vers les îles de la Sonde ; mais nous leur montrerons qu'on peut, sans eux, courir des bordées contre les moussons de l'océan Pacifique ! »

Les marins qui assistaient à ce conciliabule secret se séparèrent alors, et, par divers côtés, ils revinrent à leurs bords respectifs.

Le lendemain, dès l'aube, *l'Asia* et *la Constanzia* levaient l'ancre, et, mettant le cap au sud-ouest, le

vaisseau et le brick se dirigeaient à pleines voiles vers la Nouvelle-Hollande. Le lieutenant Martinez avait repris ses fonctions, mais, suivant les ordres du capitaine don Orteva, il était surveillé de près.

Cependant, don Orteva était assailli de sinistres pressentiments. Il comprenait combien était imminente la chute de la marine espagnole, que l'insubordination conduisait à sa perte. En outre, son patriotisme ne pouvait s'accoutumer aux revers successifs qui accablaient son pays, et auxquels la révolution des États mexicains avait mis le comble. Il s'entretenait quelquefois avec l'aspirant Pablo de ces graves questions, surtout en ce qui touchait à l'ancienne suprématie des flottes espagnoles sur toutes les mers.

« Mon enfant ! lui dit-il un jour, il n'y a plus de discipline chez nos marins. Les symptômes de révolte sont plus particulièrement visibles à mon bord, et il se peut – j'en ai le pressentiment – que quelque indigne trahison m'arrache la vie ! Mais tu me vengerais, n'est-ce pas, pour venger en même temps l'Espagne, qu'on veut atteindre en me frappant ?

– Je le jure, capitaine don Orteva ! répondit Pablo.

– Ne te fais l'ennemi de personne sur ce brick, mais souviens-toi, le jour venu, mon enfant, qu'en ce temps de malheur, la meilleure façon de servir son pays, c'est de surveiller d'abord et de châtier s'il se peut les

misérables qui veulent le trahir !

– Je vous promets de mourir, répondit l’aspirant, oui ! de mourir s’il le faut, pour punir les traîtres ! »

Il y avait trois jours que les navires avaient quitté les Mariannes. *La Constanzia* marchait grand largue par une jolie brise. Le brick, gracieux, alerte, élancé, ras sur l’eau, sa mâture inclinée à l’arrière, bondissait sur les lames qui couvraient d’écume ses huit caronades de six.

« Douze nœuds, lieutenant, dit un soir l’aspirant Pablo à Martinez. Si nous continuons ainsi à toujours filer, vent sous vergue, la traversée ne sera pas longue !

– Dieu le veuille ! car nous avons assez pâti pour que nos souffrances aient enfin un terme. »

Le gabier José se trouvait en ce moment près du gaillard d’arrière, et il écoutait les paroles du lieutenant.

« Nous ne devons pas tarder à avoir une terre en vue, dit alors Martinez à voix haute.

– L’île de Mindanao, répondit l’aspirant. Nous sommes, en effet, par cent quarante degrés de longitude ouest et huit de latitude nord, et, si je ne me trompe, cette île est par...

– Cent quarante degrés trente-neuf minutes de longitude, et sept degrés de latitude, » répliqua vivement Martinez.

José releva la tête, et, après avoir fait un imperceptible signe, il se dirigea vers le gaillard d'avant.

« Vous êtes du quart de minuit, Pablo ? demanda Martinez.

– Oui, lieutenant.

– Voilà six heures du soir, je ne vous retiens pas. »

Pablo se retira.

Martinez demeura seul sur la dunette et porta ses yeux vers *l'Asia*, qui naviguait sous le vent du brick. Le soir était magnifique et faisait présager une de ces belles nuits qui sont si fraîches et si calmes sous les tropiques.

Le lieutenant chercha dans l'ombre les hommes de quart. Il reconnut José et ceux des marins qu'il avait entretenus à l'île de Guajan.

Un instant, Martinez s'approcha de l'homme qui était au gouvernail. Il lui dit deux mots à voix basse, et ce fut tout.

Cependant, on aurait pu s'apercevoir que la barre avait été mise un peu plus au vent, si bien que le brick ne tarda pas à s'approcher sensiblement du vaisseau de ligne.

Contrairement aux habitudes du bord, Martinez se

promenait sous le vent, afin de mieux observer *l'Asia*. Inquiet, tourmenté, il tordait dans sa main un porte-voix.

Soudain, une détonation se fit entendre à bord du vaisseau.

À ce signal, Martinez sauta sur le banc de quart, et d'une voix forte :

« Tout le monde sur le pont ! cria-t-il. – À carguer les basses voiles ! »

En ce moment, don Orteva, suivi de ses officiers, sortit de la dunette, et s'adressant au lieutenant :

« Pourquoi cette manœuvre ? »

Martinez, sans lui répondre, quitta le banc de quart et courut au gaillard d'avant.

« La barre dessous ! commanda-t-il. – Aux bras de bâbord devant ! – Brasse ! – File l'écoute du grand foc ! »

En ce moment, des détonations nouvelles éclataient à bord de *l'Asia*.

L'équipage obéit aux ordres du lieutenant, et le brick, venant vivement au vent, s'arrêta immobile, en panne sous son petit hunier.

Don Orteva, se retournant alors vers les quelques hommes qui s'étaient rangés autour de lui :

« À moi, mes braves ! » s'écria-t-il.

Et s'avancant vers Martinez :

« Qu'on s'empare de cet officier ! dit-il.

– Mort au commandant ! » répondit Martinez.

Pablo et deux officiers mirent l'épée et le pistolet à la main. Quelques matelots, Jacopo en tête, s'élançèrent pour les soutenir ; mais, arrêtés aussitôt par les mutins, ils furent désarmés et mis dans l'impuissance d'agir.

Les soldats de marine et l'équipage se rangèrent dans toute la largeur du navire et s'avancèrent contre leurs officiers. Les hommes fidèles, acculés à la dunette, n'avaient plus qu'un parti à prendre : c'était de s'élançer sur les rebelles.

Don Orteva dirigea le canon de son pistolet sur Martinez.

En ce moment, une fusée s'élança du bord de *l'Asia*.

« Vainqueurs ! » s'écria Martinez.

La balle de don Orteva alla se perdre dans l'espace.

Cette scène ne fut pas longue. Le capitaine attaqua le lieutenant corps à corps ; mais, bientôt accablé par le nombre et grièvement blessé, on se rendit maître de lui. Ses officiers, quelques instants après, eurent partagé son sort.

Des fanaux furent alors hissés dans les manœuvres du brick et répondirent à ceux de *l'Asia*. La révolte avait également éclaté et triomphé à bord du vaisseau.

Le lieutenant Martinez était maître de *la Constanzia*, et ses prisonniers furent jetés pêle-mêle dans la chambre du conseil.

Mais avec la vue du sang s'étaient ravivés les instincts féroces de l'équipage. Ce n'était pas assez d'avoir vaincu, il fallait tuer.

« Égorgeons-les ! s'écrièrent plusieurs de ces furieux. À mort ! Il n'y a qu'un homme mort qui ne parle pas ! »

Le lieutenant Martinez, à la tête de mutins sanguinaires, s'élança vers la chambre du conseil ; mais le reste de l'équipage s'opposa à ce massacre, et les officiers furent sauvés.

« Amenez don Orteva sur le pont, » ordonna Martinez.

On obéit.

« Orteva, dit Martinez, je commande ces deux navires. Don Roque est mon prisonnier comme toi. Demain, nous vous abandonnerons tous les deux sur une côte déserte ; puis, nous ferons route vers les ports du Mexique, et ces navires seront vendus au gouvernement républicain.

– Traître ! répondit don Orteva.

– Faites établir les basses voiles et orientez au plus près ! – Qu'on attache cet homme sur la dunette. »

Il désignait don Orteva. On obéit.

« Les autres à fond de cale. Parez à virer vent devant. Envoyez ! Hardi ! camarades. »

La manœuvre fut promptement exécutée. Le capitaine don Orteva se trouva dès lors sous le vent du navire, masqué par la brigantine, et on l'entendait encore appeler son lieutenant « infâme » et « traître ! »

Martinez, hors de lui, s'élança sur la dunette, une hache à la main. On l'empêcha d'arriver près du capitaine ; mais, d'un bras vigoureux, il coupa les écoutes de la brigantine. Le gui, violemment entraîné par le vent, heurta don Orteva et lui brisa le crâne.

Un cri d'horreur s'éleva du brick.

« Mort par accident ! dit le lieutenant Martinez. Jetez ce cadavre à la mer. »

Et on obéit toujours.

Les deux navires reprirent leur route au plus près, courant vers les plages mexicaines.

Le lendemain, on aperçut un îlot par le travers. Les embarcations de *l'Asia* et de *la Constanzia* furent mises à la mer, et les officiers, à l'exception de l'aspirant

Pablo et du contremaître Jacopo, qui avaient fait acte de soumission au lieutenant Martinez, furent jetés sur cette côte déserte. Mais, quelques jours plus tard, ils furent heureusement recueillis par un baleinier anglais et transportés à Manille.

D'où venait que Pablo et Jacopo avaient passé au camp des révoltés ? Il faut attendre pour les juger.

Quelques semaines après, les deux bâtiments mouillaient dans la baie de Monterey, au nord de la vieille Californie. Martinez fit savoir quelles étaient ses intentions au commandant militaire du port. Il offrait de livrer au Mexique, privé de marine, les deux navires espagnols avec leurs munitions, leur armement de guerre, et de mettre les équipages à la disposition de la Confédération. En retour, celle-ci devait leur payer tout ce qui leur était dû depuis le départ de l'Espagne.

À ces ouvertures, le gouverneur répondit en déclarant qu'il n'avait pas les pouvoirs suffisants pour traiter. Il engagea donc Martinez à se rendre à Mexico, où il pourrait aisément terminer lui-même cette affaire. Le lieutenant suivit ce conseil, et laissant *l'Asia* à Monterey, après un mois livré au plaisir, il reprit la mer avec *la Constanzia*. Pablo, Jacopo et José faisaient partie de l'équipage, et le brick, marchant grand largue, força de voiles pour atteindre au plus vite le port d'Acapulco.

II

D'Acapulco à Cigualan

Des quatre ports que le Mexique possède sur l'océan Pacifique, San-Blas, Zacatula, Tehuantepec et Acapulco, ce dernier est celui qui offre le plus de ressources aux navires. La ville est mal construite et malsaine, il est vrai, mais la rade est sûre et pourrait aisément contenir cent vaisseaux. De hautes falaises abritent les bâtiments de toutes parts, et forment un bassin si paisible, qu'un étranger, arrivant par terre, croirait voir un lac enfermé dans un circuit de montagnes.

Acapulco, à cette époque, était protégé par trois bastions qui le flanquaient sur la droite, tandis que le goulet était défendu par une batterie de sept pièces de canon, pouvant, au besoin, sous un angle droit, croiser ses feux avec ceux du fort Santo-Diego. Celui-ci, pourvu de trente pièces d'artillerie, commandait la rade entière, et eût coulé inmanquablement tout navire qui aurait tenté de forcer l'entrée du port.

La ville n'avait donc rien à craindre, et, pourtant,

une panique générale l'avait saisie, trois mois après les événements ci-dessus racontés.

En effet, un navire venait d'être signalé au large. Très inquiets sur les intentions de ce bâtiment suspect, les habitants d'Acapulco ne laissaient pas d'être fort peu rassurés. C'est que la nouvelle Confédération craignait encore, non sans raison, le retour de la domination espagnole ! C'est que, nonobstant les traités de commerce signés avec la Grande-Bretagne, et malgré l'arrivée du chargé d'affaires de Londres, qui avait reconnu la république, le gouvernement mexicain n'avait pas un navire à sa disposition pour protéger ses côtes !

Quel qu'il fût, ce bâtiment ne pouvait être qu'un hardi aventurier, et les vents de nord-est, qui soufflent bruyamment dans ces parages depuis l'équinoxe d'automne jusqu'au printemps, devaient rudement prendre la mesure de ses ralingues ! Or, les habitants d'Acapulco ne savaient qu'imaginer et se préparaient à tout hasard à repousser une descente d'étrangers, quand ce bâtiment tant redouté déroula à sa corne le drapeau de l'indépendance mexicaine !

Arrivée à une demi-portée de canon du port, *la Constanzia*, dont le nom pouvait se lire visiblement alors au tableau de l'arrière, mouilla subitement. Ses voiles se relevèrent sur les vergues, et une embarcation

déborda, qui eut bientôt accosté le port.

Le lieutenant Martinez, aussitôt débarqué, se rendit chez le gouverneur et le mit au fait des circonstances qui l'amenaient. Celui-ci approuva la résolution qu'avait prise le lieutenant de se rendre à Mexico pour obtenir du général Guadalupe Vittoria, président de la Confédération, la ratification du marché. Cette nouvelle fut à peine connue dans la ville, que les transports de joie éclatèrent. Toute la population vint admirer le premier navire de la marine mexicaine, et vit, dans sa possession, avec une preuve de l'indiscipline espagnole, un moyen de s'opposer plus complètement encore à toute tentative nouvelle de ses anciens maîtres.

Martinez revint à son bord. Quelques heures après, le brick *la Constanzia* avait été affourché dans le port, et son équipage était hébergé chez les habitants d'Acapulco.

Seulement, lorsque Martinez fit l'appel de ses gens, Pablo et Jacopo avaient tous deux disparu.

Le Mexique est caractérisé entre toutes les contrées du globe par l'étendue et la hauteur du plateau qui en occupe le centre. La chaîne des Cordillères, sous le nom général d'Andes, traverse toute l'Amérique méridionale, sillonne le Guatemala, et, à son entrée dans le Mexique, se divise en deux branches qui accidentent parallèlement les deux côtés du territoire.

Or, ces deux branches ne sont que les versants de l'immense plateau d'Anahuac, situé à deux mille cinq cents mètres au-dessus des mers voisines. Cette succession de plaines, beaucoup plus étendues et non moins uniformes que celles du Pérou et de la Nouvelle-Grenade, occupe environ les trois cinquièmes du pays. La Cordillère, en pénétrant dans l'ancienne intendance de Mexico, prend le nom de « Sierra Madre », et, à la hauteur des villes de San-Miguel et de Guanaxato, après s'être divisée en trois branches, elle va se perdre jusqu'au cinquante-septième degré de latitude nord.

Entre le port d'Acapulco et la ville de Mexico, distants l'un de l'autre de quatre-vingts lieues, les mouvements de terrain sont moins brusques et les déclivités moins abruptes qu'entre Mexico et la Vera-Cruz. Après avoir foulé le granit qui se montre dans les branches voisines du grand Océan, et dans lequel est taillé le port d'Acapulco, le voyageur ne rencontre plus que ces roches porphyritiques, auxquelles l'industrie arrache le gypse, le basalte, le calcaire primitif, l'étain, le cuivre, le fer, l'argent et l'or. Or, précisément, la route d'Acapulco à Mexico offrait des points de vue, des systèmes de végétation tout particuliers, auxquels prenaient ou ne prenaient pas garde deux cavaliers qui chevauchaient l'un près de l'autre, quelques jours après l'arrivée au mouillage du brick *la Constanzia*.

C'étaient Martinez et José. Le gabier connaissait parfaitement cette route. Il avait tant de fois arpenté les montagnes de l'Anahuac ! Aussi, le guide indien qui leur avait proposé ses services avait-il été refusé, et, montés sur d'excellents chevaux, les deux aventuriers se dirigeaient rapidement vers la capitale du Mexique.

Après deux heures d'un trot rapide qui les avait empêchés de causer, les cavaliers s'arrêtèrent.

« Au pas, lieutenant, fit José tout essoufflé. Santa Maria ! j'aimerais mieux chevaucher pendant deux heures sur le grand cacatois, pendant un coup de vent de nord-ouest !

– Hâtons-nous ! répondit Martinez. – Tu connais bien la route, José, tu la connais bien ?

– Comme vous connaissez celle de Cadix à la Vera-Cruz, et nous n'aurons ni les tempêtes du golfe, ni les barres de Taspan ou de Santander pour nous retarder !... Mais au pas !

– Plus vite, au contraire, reprenait Martinez, en éperonnant son cheval. Je redoute cette disparition de Pablo et de Jacopo ! Voudraient-ils profiter seuls du marché et nous voler notre part ?

– Par saint Jacques ! Il ne manquerait plus que cela ! répondit cyniquement le gabier. Voler des voleurs comme nous !

– Combien avons-nous de jours de marche à faire avant d’arriver à Mexico ?

– Quatre ou cinq, lieutenant ! Une promenade ! Mais au pas ! Vous voyez bien que le terrain monte sensiblement ! »

En effet, les premières ondulations des montagnes se faisaient sentir sur la longue plaine.

« Nos chevaux ne sont pas ferrés, reprit le gabier en s’arrêtant, et leur corne s’use vite sur ces rocs de granit ! Après tout, ne disons pas de mal du sol !... Il y a de l’or là-dessous, et, parce que nous marchons dessus, lieutenant, ça ne veut pas dire que nous le méprisons ! »

Les deux voyageurs étaient parvenus à une petite éminence, largement ombragée de palmiers à éventail, de nopals et de sauges mexicaines. À leurs pieds s’étalait une vaste plaine cultivée, et toute la luxuriante végétation des terres chaudes s’offrait à leurs yeux. Sur la gauche, une forêt d’acajous coupait le paysage. D’élégants poivriers balançaient leurs branches flexibles aux souffles brûlants de l’océan Pacifique. Des champs de cannes à sucre hérissaient la campagne. De magnifiques récoltes de coton agitaient sans bruit leurs panaches de soie grise. Çà et là poussaient le convolvulus ou jalap médicinal, et le piment coloré, avec les indigotiers, les cacaotiers, les bois de campêche et de gaine. Tous les produits variés de la

flore tropicale, dahlias, mentzellas, hélicantus, frisaient de leurs couleurs ce merveilleux terrain, qui est le plus fertile de l'Intendance mexicaine.

Oui ! toute cette belle nature semblait s'animer sous les rayons brûlants que leur versait à flots le soleil ; mais aussi, sous cette insupportable chaleur, les malheureux habitants se tordaient dans les étreintes de la fièvre jaune ! C'est pourquoi ces campagnes, inanimées et désertes, demeuraient sans mouvement et sans bruit.

« Quel est ce cône qui s'élève devant nous à l'horizon ? demanda Martinez à José.

– Le cône de la Brea, et il est à peine plus élevé que la plaine ! » répondit dédaigneusement le gabier.

Ce cône était la première saillie importante de l'immense chaîne des Cordillères.

« Pressons le pas, dit Martinez, en prêchant d'exemple. Nos chevaux sont originaires des haciendas du Mexique septentrional, et, dans leurs courses à travers les savanes, ils sont habitués à ces inégalités de terrain. Profitons donc des pentes du chemin, et sortons de ces immenses solitudes, qui ne sont pas faites pour nous égayer !

– Est-ce que le lieutenant Martinez aurait des remords ? demanda José en haussant les épaules.

– Des remords !... non !... »

Martinez retomba dans un silence absolu, et tous deux marchèrent au trot rapide de leurs montures.

Ils atteignirent le cône de la Bren, qu'ils franchirent par des sentiers abrupts, le long de précipices qui n'étaient pas encore ces insondables abîmes de la Sierra Madre. Puis, le versant opposé descendu, les deux cavaliers s'arrêtèrent pour faire reposer leurs chevaux.

Le soleil allait disparaître à l'horizon, quand Martinez et son compagnon arrivèrent au village de Cigualan. Ce village ne comptait que quelques huttes habitées par de pauvres Indiens, de ceux qu'on appelle « mansos », c'est-à-dire agriculteurs. Les indigènes sédentaires sont, en général, très paresseux, car ils n'ont qu'à ramasser les richesses que leur prodigue cette féconde terre. Aussi leur fainéantise les distingue-t-elle essentiellement et des Indiens jetés sur les plateaux supérieurs, que la nécessité a rendus industriels, et de ces nomades du nord, qui, vivant de déprédations et de rapines, n'ont jamais de demeures fixes.

Les Espagnols ne reçurent dans ce village qu'une médiocre hospitalité. Les Indiens, les reconnaissant pour leurs anciens oppresseurs, se montrèrent peu disposés à leur être utiles.

D'ailleurs, avant eux, deux autres voyageurs

venaient de traverser le village et avaient fait main basse sur le peu de nourriture disponible.

Le lieutenant et le gabier ne prirent pas garde à cette particularité, qui, d'ailleurs, n'avait rien de bien extraordinaire.

Martinez et José s'abritèrent donc sous une sorte de masure, et préparèrent pour leur repas une tête de mouton cuite à l'étuvée. Ils creusèrent un trou dans le sol, et, après l'avoir rempli de bois enflammé et de cailloux propres à conserver la chaleur, ils laissèrent se consumer les matières combustibles ; puis, sur les cendres brûlantes, ils déposèrent, sans aucune préparation, la viande entourée de feuilles aromatiques, et ils recouvrirent hermétiquement le tout de branchages et de terre pilée. Quelque temps après, leur dîner était à point, et ils le dévorèrent en hommes dont une longue route avait aiguisé l'appétit. Ce repas terminé, ils s'étendirent sur le sol, le poignard à la main. Puis, la fatigue l'emportant sur la dureté de la couche et la morsure incessante des maringouins, ils ne tardèrent pas à s'endormir.

Cependant, Martinez répéta plusieurs fois, dans un rêve agité, les noms de Jacopo et de Pablo, dont la disparition le préoccupait sans cesse.

III

De Cigualan à Tasco

Le lendemain, les chevaux étaient sellés et bridés au point du jour. Les voyageurs, reprenant les sentiers demi-frayés qui serpentaient devant eux, s'enfoncèrent dans l'est au-devant du soleil. Leur voyage s'annonçait sous de favorables auspices. Sans la marche taciturne du lieutenant, qui contrastait avec la bonne humeur du gabier, on les eût pris pour les plus honnêtes gens de la terre.

Le terrain montait de plus en plus. L'immense plateau de Chilpanzingo, où règne le plus beau climat du Mexique, ne tarda pas à se développer jusqu'aux limites extrêmes de l'horizon. Ce pays, qui appartient aux terres tempérées, est situé à quinze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, et il ne connaît ni les chaleurs des terrains inférieurs, ni les froids des zones plus élevées. Mais, laissant cette oasis sur leur droite, les deux Espagnols arrivèrent au petit village de San-Pedro, et, après trois heures d'arrêt, ils reprirent leur route en se dirigeant vers la petite ville de Tutela-del-Rio.

« Où coucherons-nous ce soir ? demanda Martinez.

– À Tasco ! répondit José. Une grande ville, lieutenant, auprès de ces bourgades !

– On y trouve une bonne auberge ?

– Oui, sous un beau ciel et dans un beau climat ! Là, le soleil est moins brûlant qu’au bord de la mer. Et c’est ainsi qu’en montant toujours, on arrive graduellement, mais sans trop s’en apercevoir, à geler sur les cimes du Popocatepelt.

– Quand franchirons-nous les montagnes, José ?

– Après-demain soir, lieutenant, et de leur sommet, bien loin, il est vrai, nous apercevrons le terme de notre voyage ! Une ville d’or que Mexico ! Savez-vous à quoi je pense, lieutenant ? »

Martinez ne répondit pas.

« Je me demande ce que peuvent être devenus les officiers du vaisseau et du brick que nous avons abandonnés sur l’îlot ? »

Martinez tressaillit.

« Je ne sais !... répondit-il sourdement.

– J’aime à croire, continua José, que ces hautains personnages sont tous morts de faim ! Du reste, lorsque nous les avons débarqués, plusieurs sont tombés dans la mer, et il y a dans ces parages une espèce de requin, le

tintoren, qui ne pardonne pas ! Santa Maria ! Si le capitaine don Orteva ressuscitait, ce serait le cas de nous cacher dans le ventre d'une baleine ! Mais sa tête s'est heureusement rencontrée à la hauteur du gui, et quand les écoutes ont si singulièrement cassé...

– Te tairas-tu ! » s'écria Martinez.

Le marin demeura bouche close.

« Voilà des scrupules bien placés ! se dit intérieurement José. – Pour lors, reprit-il à voix haute, à mon retour, je me fixerai dans ce charmant pays du Mexique ! On y court des bordées à travers les ananas et les bananes, et l'on échoue sur des écueils d'or et d'argent !

– C'est pour cela que tu as trahi ? demanda Martinez.

– Pourquoi pas, lieutenant ? Affaire de piastres !

– Ah !... fit Martinez avec dégoût.

– Et vous ? reprit José.

– Moi !... Affaire de hiérarchie ! Le lieutenant voulait surtout se venger du capitaine !

– Ah !... » fit José avec mépris.

Ces deux hommes se valaient, quels que fussent leurs mobiles.

« Chut !... dit Martinez, s'arrêtant court. Que vois-je là-bas ? »

José se dressa sur ses étriers.

« Il n'y a personne, répondit-il.

– J'ai vu un homme disparaître rapidement ! répéta Martinez.

– Imagination !

– Je l'ai vu ! reprit le lieutenant impatienté.

– Eh bien !... cherchez à votre aise... »

Et José continua sa route.

Martinez s'avança seul vers une touffe de ces mangliers, dont les branches, qui prennent racine dès qu'elles touchent le sol, forment des fourrés impénétrables.

Le lieutenant mit pied à terre. La solitude était complète.

Soudain, il aperçut une sorte de spirale remuer dans l'ombre. C'était un serpent de petite espèce, la tête écrasée sous un quartier de roche, et dont la partie postérieure du corps se tordait encore comme si elle eût été galvanisée.

« Il y avait quelqu'un ici ! » s'écria le lieutenant.

Martinez, superstitieux et coupable, regarda de

toutes parts. Il se prit à frissonner.

« Qui ? qui ?... murmura-t-il.

– Eh bien ? demanda José, qui avait rejoint son compagnon.

– Ce n'est rien ! répondit Martinez. Marchons ! »

Les voyageurs côtoyèrent alors les rives de la Mexata, petit affluent du rio Balsas, dont ils remontèrent le cours. Bientôt quelques fumées trahirent la présence d'indigènes, et la petite ville de Tutcla-del-Rio apparut. Mais les Espagnols, ayant hâte de gagner Tasco avant la nuit, la quittèrent, après quelques instants de repos.

Le chemin devenait très abrupt. Aussi le pas était-il l'allure la plus ordinaire de leurs montures. Cà et là, des forêts d'oliviers apparurent sur le flanc des monts. De notables différences se manifestaient alors dans le terrain, dans la température, dans la végétation.

Le soir ne tarda pas à tomber. Martinez suivait à quelques pas son guide José. Celui-ci ne s'orientait pas sans peine au milieu des ténèbres épaisses, et il cherchait les sentiers praticables, maugréant, tantôt contre une souche qui le faisait buter, tantôt contre une branche d'arbre qui lui fouettait la figure et menaçait d'éteindre l'excellent cigare qu'il fumait.

Le lieutenant laissait son cheval suivre celui de son

compagnon. De vagues remords s'agitaient en lui, et il ne se rendait pas compte de l'obsession à laquelle il était en proie.

La nuit était tout à fait venue. Les voyageurs pressèrent le pas. Ils traversèrent sans s'arrêter les petits villages de Contepec et d'Iguala, et ils arrivèrent à la ville de Tasco.

José avait dit vrai. C'était une grande cité auprès des minces bourgades qu'ils avaient laissées en arrière. Une sorte d'auberge s'ouvrait sur la plus large rue. Après avoir remis leurs chevaux à un valet d'écurie, ils entrèrent dans la salle principale, où se dressait une longue et étroite table toute servie.

Les Espagnols y prirent place, l'un vis-à-vis de l'autre, et entamèrent un repas qui eût été succulent pour des palais indigènes, mais que la faim seule pouvait rendre supportable à des palais européens. C'étaient des débris de poulets nageant dans une sauce au piment vert, des portions de riz accommodé de piment rouge et de safran, de vieilles volailles farcies d'olives, de raisins secs, d'arachides et d'oignons, des courges sucrées, des carbanzos et des pourpiers, le tout accompagné de « tortillas », sorte de galettes de maïs cuites sur une plaque de fer. Puis on servit à boire, après le repas.

Quoi qu'il en soit, à défaut du goût, la faim fut

satisfaite, et la fatigue ne tarda pas à endormir Martinez et José jusqu'à une heure avancée du jour.

IV

De Tasco à Cuernavaca

Le lieutenant fut le premier éveillé.

« José, en route ! » dit-il.

Le gabier étendit les bras.

« Quel chemin prenons-nous ? demanda Martinez.

– Ma foi, j'en connais deux, lieutenant.

– Lesquels ?

– L'un qui passe par Zacualican, Tenancingo et Toluca. De Toluca à Mexico, la route est belle, car on a déjà escaladé la Sierra Madre.

– Et l'autre ?

– L'autre nous écarte un peu dans l'est, mais aussi, nous arrivons près des belles montagnes du Popocatepelt et de l'Icctacihualt. C'est la route la plus sûre, car c'est la moins fréquentée. Belle promenade

d'une quinzaine de lieues sur une pente inclinée !

– Va pour le chemin le plus long, et en route ! dit Martinez. – Où coucherons-nous ce soir ?

– Mais, en filant douze nœuds, à Cuernavaca, répondit le gabier.

Les deux Espagnols se rendirent à l'écurie, firent seller leurs chevaux, et remplirent leurs « mochillas », sortes de poches qui font partie du harnachement, de galettes de maïs, de grenades et de viandes séchées, car dans les montagnes ils couraient risque de ne pas trouver une nourriture suffisante. La dépense payée, ils enfourchèrent leurs bêtes et appuyèrent sur la droite.

Pour la première fois, ils aperçurent le chêne, arbre de bon augure, au pied duquel s'arrêtent les émanations malsaines des plateaux inférieurs. Dans ces plaines situées à quinze cents mètres au-dessus du niveau de la mer, les productions importées depuis la conquête se mêlaient à la végétation indigène. Des champs de blé s'épandaient dans cette fertile oasis, où poussent toutes les céréales européennes. Les arbres d'Asie et de France y entremêlaient leurs feuillages. Les fleurs de l'Orient émaillaient les tapis de verdure, unies aux violettes, aux bluets, à la vervaine, à la pâquerette des zones tempérées. Quelques grimaçants arbustes résineux venaient accider çà et là le paysage, et l'odorat était parfumé des douces émanations de la vanille, que

protégeait l'ombre des amyris et des liquidembars. Aussi, les deux aventuriers se sentaient-ils à l'aise sous cette température moyenne de vingt à vingt-deux degrés, commune aux zones de Xalapa et de Chilpanzingo, que l'on a comprises sous la dénomination de « terres tempérées ».

Cependant, Martinez et son compagnon s'élevaient de plus en plus sur le plateau de l'Anahuac, et franchissaient les immenses barrières qui forment la plaine de Mexico.

« Ah ! s'écria José, voici le premier des trois torrents que nous devons traverser ! »

En effet, une rivière, profondément encaissée, se creusait devant les pas des voyageurs.

« À mon dernier voyage, ce torrent était à sec, dit José. – Suivez-moi, lieutenant. »

Tous deux descendirent par une pente assez douce taillée dans le rocher même, et ils arrivèrent à un gué qui était aisément praticable.

« Et d'un ! fit José.

– Les autres sont-ils également franchissables ? demanda le lieutenant.

– Également, répondit José. Quand la saison des pluies grossit ces torrents, ils se jettent dans la petite

rivière d'Ixtolucca que nous retrouverons dans les grandes montagnes.

– Nous n'avons rien à craindre dans ces solitudes ?

– Rien, si ce n'est le poignard mexicain !

– C'est vrai, répondit Martinez. Ces Indiens des pays élevés sont fidèles au poignard par tradition.

– Aussi, reprit le gabier en riant, que de mots pour désigner leur arme favorite : estoque, verdugo, puna, anchillo, beldoque, navaja ! Le nom leur vient aussi vite à la bouche que le poignard à la main ! Eh bien, tant mieux, santa Maria ! Au moins nous n'aurons pas à craindre les balles invisibles des longues carabines ! Je ne sais rien de plus vexant que d'ignorer quel est le coquin qui vous tue !

– Quels sont les Indiens qui habitent dans ces montagnes ? demanda Martinez.

– Eh ! lieutenant, qui peut compter les différentes races qui se multiplient dans cet Eldorado du Mexique ! Voyez plutôt tous ces croisements que j'ai soigneusement étudiés, avec l'intention de contracter un jour quelque mariage avantageux ! On y trouve le mestisa, né d'un Espagnol et d'une Indienne ; le castisa, né d'une femme métis et d'un Espagnol ; le mulâtre, né d'une Espagnole et d'un nègre ; le monisque, né d'une mulâtresse et d'un Espagnol ; l'albino, né d'une

monisque et d'un Espagnol, le tornatras, né d'un albino et d'une Espagnole ; le tintinclair, né d'un tornatras et d'une Espagnole ; le lovo, né d'une Indienne et d'un nègre ; le caribujo, né d'une Indienne et d'un lovo ; le barsino, né d'un coyote et d'une mulâtresse ; le grifo, né d'une négresse et d'un lovo ; l'albarazado, né d'un coyote et d'une Indienne ; le chanisa, né d'une métis et d'un Indien ; le mechino, né d'une lova et d'un coyote ! »

José disait vrai, et la pureté des races, fort problématique dans ces contrées, rend fort incertaines les études anthropologiques. Mais, en dépit des savantes conversations du gabier, Martinez retombait sans cesse dans sa taciturnité première. Il s'écartait même volontiers de son compagnon, dont la présence semblait lui peser.

Deux autres torrents vinrent bientôt couper la route. Là, le lieutenant demeura désappointé en voyant leur lit à sec, car il comptait y faire désaltérer son cheval.

« Nous voici comme en calme plat, sans vivres et sans eau, lieutenant, dit José. Bah ! Suivez-moi ! Cherchons entre ces chênes et ces ormes un arbre qu'on appelle l'« ahuehuelte », et qui remplace avantageusement les bouchons de paille dont on décore les auberges. Sous son ombre, on rencontre toujours une source jaillissante, et, si ce n'est que de l'eau, ma

foi, je vous dirai que l'eau, c'est le vin du désert ! »

Les cavaliers tournèrent le massif, et bientôt ils eurent trouvé l'arbre en question. Mais la fontaine promise était tarie, et on voyait même qu'elle l'avait été récemment.

« C'est singulier, dit José.

– N'est-ce pas que c'est singulier ! fit Martinez en pâlisant. – En route, en route ! »

Les voyageurs n'échangèrent plus un mot jusqu'à la bourgade de Cacahuimilchan. Là, ils délestèrent un peu leurs mochillas. Puis, ils se dirigèrent vers Cuernavaca en s'enfonçant dans l'est.

Le pays se présentait alors sous un aspect extrêmement abrupt, et faisait pressentir les pics gigantesques dont les cimes basaltiques arrêtent les nuages venus du grand Océan. Au détour d'un large rocher apparut le fort de Cochicalcho, bâti par les anciens Mexicains, et dont le plateau a neuf mille mètres carrés. Les voyageurs se dirigèrent vers le cône immense qui en forme la base et que couronnent des rochers oscillants et des ruines grimaçantes.

Après avoir mis pied à terre et attaché leurs chevaux au tronc d'un orme, Martinez et José, désireux de vérifier la direction de la route, grimpèrent au sommet du cône à l'aide des aspérités du terrain.

La nuit tombait, et, revêtant les objets de contours indécis, leur prêtait des formes fantastiques. Le vieux fort ne ressemblait pas mal à un énorme bison accroupi, la tête immobile, et le regard inquiet de Martinez croyait voir des ombres s'agiter sur le corps du monstrueux animal. Il se tut néanmoins pour ne pas donner prise aux railleries de l'incrédule José. Celui-ci s'aventurait lentement à travers les sentiers de la montagne, et, quand il avait disparu derrière quelque anfractuosité, il guidait son compagnon au bruit de ses « saint Jacques ! » et de ses « santa Maria ! »

Tout à coup, un énorme oiseau de nuit, jetant un cri rauque, s'éleva pesamment sur ses larges ailes.

Martinez s'arrêta court.

Un énorme quartier de roche oscillait visiblement sur sa base à trente pieds au-dessus de lui. Soudain, ce bloc se détacha, et, brisant tout sur son passage avec la rapidité et le bruit de la foudre, il alla s'engouffrer dans l'abîme.

« Santa Maria ! s'écria le gabier. – Ohé ! lieutenant ?

– José ?

– Par ici ! »

Les deux Espagnols se rejoignirent.

« Quelle avalanche ! Descendons, » dit le gabier.

Martinez le suivit sans mot dire, et tous deux eurent bientôt regagné le plateau inférieur.

Là, un large sillon marquait le passage du rocher.

« Santa Maria ! s'écria José. Voici que nos chevaux ont disparu, écrasés, morts !

– Vrai Dieu ? fit Martinez.

– Voyez ! »

L'arbre auquel les deux animaux étaient attachés, en effet, avait été emporté avec eux.

« Si nous avons été dessus !... » reprit philosophiquement le gabier.

Martinez était en proie à un violent sentiment de terreur.

« Le serpent, la fontaine, l'avalanche ! » murmura-t-il.

Soudain, les yeux hagards, il s'élança sur José.

« Est-ce que tu ne viens pas de parler du capitaine don Orteva ? » s'écria-t-il, les lèvres contractées par la colère.

José recula.

« Ah ! pas de folie, lieutenant ! Un dernier coup de chapeau à nos bêtes, et en route ! Il ne fait pas bon

demeurer ici, quand la vieille montagne secoue sa crinière ! »

Les deux Espagnols arpentèrent alors le chemin sans mot dire, et, dans le milieu de la nuit, ils arrivèrent à Cuernavaca ; mais il leur fut impossible de se procurer des chevaux, et le lendemain matin, ce fut à pied qu'ils se dirigèrent vers la montagne du Popocatepelt.

V

De Cuernavaca au Popocatepelt

La température était froide et la végétation nulle. Ces hauteurs inaccessibles appartiennent aux zones glaciales, appelées « terres froides ». Déjà les sapins des régions brumeuses montraient leurs sèches silhouettes entre les derniers chênes de ces climats élevés, et les sources étaient de plus en plus rares dans ces terrains composés en grande partie de trachytes fendillés et d'amygdaloïdes poreuses.

Depuis six grandes heures, le lieutenant et son compagnon se traînaient péniblement, déchirant leurs mains aux vives arêtes du roc et leurs pieds aux cailloux

aigus de la route. Bientôt la fatigue les força de s'asseoir. José s'occupa de préparer quelque nourriture.

« Satanée idée, de n'avoir pas pris le chemin ordinaire ! » murmurait-il.

Tous deux espéraient trouver à Aracopistla, village entièrement perdu dans les montagnes, quelque moyen de transport pour terminer leur voyage ; mais quelle fut leur déception de n'y rencontrer que le même dénuement, le manque absolu de tout et la même inhospitalité qu'à Cuernavaca ! Il fallait arriver pourtant.

Alors se dressait devant eux l'immense cône du Popocatepelt, d'une telle altitude que l'œil s'égarait dans les nuages en cherchant le sommet de la montagne. La route était d'une avidité désespérante. De toutes parts, d'insondables précipices se creusaient entre les saillies de terrain, et les sentiers vertigineux semblaient osciller sous les pas des voyageurs. Pour reconnaître le chemin, il leur fallut gravir une partie de cette montagne, haute de cinq mille quatre cents mètres, qui, appelée la « Roche fumante » par les Indiens, porte encore la trace de récentes explosions volcaniques. De sombres crevasses lézardaient ses flancs abrupts. Depuis le dernier voyage du gabier José, de nouveaux cataclysmes avaient bouleversé ces solitudes, qu'il ne pouvait reconnaître. Aussi se perdait-il au milieu des

sentiers impraticables, et s'arrêtait-il parfois en prêtant l'oreille, car de sourdes rumeurs couraient çà et là à travers les fentes de l'énorme cône.

Déjà le soleil déclinait sensiblement. De gros nuages, écrasés contre le ciel, rendaient l'atmosphère plus obscure. Il y avait menace de pluie et d'orage, phénomènes fréquents dans ces contrées où l'élévation du terrain accélère l'évaporation de l'eau. Toute espèce de végétation avait disparu sur ces rochers, dont la cime se perd sous les neiges éternelles.

« Je n'en puis plus ! dit enfin José, tombant de fatigue.

– Marchons toujours ! » répondit le lieutenant Martinez avec une fiévreuse impatience.

Quelques coups de tonnerre résonnèrent bientôt dans les crevasses du Popocatepelt.

« Que le diable me confonde si je me retrouve parmi ces sentiers perdus ! s'écria José.

– Relève-toi, et marchons ! » répondit brusquement Martinez.

Il força José de reprendre route en trébuchant.

« Et pas un être humain pour nous guider ! murmurait le gabier.

– Tant mieux ! dit le lieutenant.

– Vous ne savez donc pas que, chaque année, il se commet un millier de meurtres à Mexico, et que les environs n’en sont pas sûrs !

– Tant mieux ! » dit Martinez.

De larges gouttes de pluie étincelaient çà et là sur les quartiers de roche, éclairés des dernières lueurs du ciel.

« Les pics qui nous environnent une fois franchis, que verrons-nous ? demanda le lieutenant.

– Mexico à gauche, Puebla à droite, répondit José, si nous voyons quelque chose ! Mais nous ne distinguerons rien ! Il fait trop noir !... Devant nous sera la montagne d’Icctacihualt, et, dans le ravin, la bonne route ! Mais du diable si nous y parviendrons !

– Marchons ! »

José disait vrai. Le plateau de Mexico est enfermé dans un immense carré de montagnes. C’est un vaste bassin ovale de dix-huit lieues de long, de douze de large et de soixante-sept de circonférence, entouré de hautes saillies, parmi lesquelles se distinguent, au sud-ouest, le Popocatepelt et l’Icctacihualt. Une fois arrivé au sommet de ces barrières, le voyageur n’éprouve plus aucune difficulté pour descendre dans le plateau d’Anahuac, et, en se prolongeant dans le nord, la route est belle jusqu’à Mexico. À travers de longues avenues

d'ormes et de peupliers, on admire les cyprès plantés par les rois de la dynastie astèque, et les schinus, semblables aux saules pleureurs de l'Occident. Ça et là, les champs labourés et les jardins en fleur étalent leurs récoltes, tandis que pommiers, grenadiers et cerisiers respirent à l'aise sous ce ciel bleu foncé, que fait l'air sec et raréfié des hauteurs terrestres.

Les éclats de tonnerre se répétaient alors avec une extrême violence dans la montagne. La pluie et le vent, qui se taisaient parfois, rendaient les échos plus sonores.

José jurait à chaque pas. Le lieutenant Martinez, pâle et silencieux, jetait de mauvais regards sur son compagnon, qui se dressait devant lui comme un complice qu'il eût voulu faire disparaître !

Soudain un éclair illumina l'obscurité ! Le gabier et le lieutenant étaient sur le bord d'un abîme !...

Martinez marcha vivement à José. Il lui mit la main sur l'épaule, et, après les derniers roulements du tonnerre, il lui dit :

« José !... j'ai peur !...

– Peur de l'orage ?

– Je ne crains pas la tempête du ciel, José, mais j'ai peur de l'orage qui se déchaîne en moi !...

– Ah ! vous pensez encore à don Orteva !... Allons, lieutenant, vous me faites rire ! » répondit José, qui ne riait pas, car Martinez avait les yeux hagards, en le regardant.

Un formidable coup de tonnerre retentit.

« Tais-toi, José, tais-toi ! s'écria Martinez, qui ne semblait plus être maître de lui.

– La nuit est bien choisie pour me sermonner ! reprit le gabier. Si vous avez peur, lieutenant, bouchez-vous les yeux et les oreilles !

– Il me semble, s'écria Martinez, que je vois le capitaine... don Orteva... la tête brisée !... là... là... »

Une ombre noire, illuminée d'un éclair blanchâtre, se dressa à vingt pas du lieutenant et de son compagnon.

Au même instant, José vit près de lui Martinez, pâle, défait, sinistre, le bras armé d'un poignard !

« Qu'est-ce que c'est ?... » s'écria-t-il.

Un éclair les enveloppa tous deux.

« À moi ! » cria José...

Il n'y avait plus qu'un cadavre à cette place. Nouveau Caïn, Martinez fuyait au milieu de la tempête, son arme ensanglantée à la main.

Quelques instants après, deux hommes se penchaient sur le cadavre du gabier, disant :

« Et d'un ! »

Martinez errait comme un fou à travers ces sombres solitudes. Il courait, tête nue, sous la pluie qui tombait à flots.

« À moi ! à moi ! » hurlait-il en trébuchant sur les roches glissantes.

Soudain, un bouillonnement profond se fit entendre.

Martinez regarda et il entendit le fracas d'un torrent.

C'était la petite rivière d'Ixtolucca qui se précipitait à cinq cents pieds au-dessous de lui.

À quelques pas, sur le torrent même, était jeté un pont formé de cordes d'agave. Retenu aux deux rives par quelques pieux enfoncés dans le roc, ce pont oscillait au vent comme un fil tendu dans l'espace.

Martinez, se cramponnant aux lianes, s'avança en rampant sur le pont. À force d'énergie, il parvint à la rive opposée...

Là, une ombre se dressa devant lui.

Martinez recula sans mot dire et se rapprocha de la rive qu'il venait de quitter.

Là, aussi, une autre forme humaine lui apparut.

Martinez revint, à genoux, au milieu du pont, les mains crispées par le désespoir !

« Martinez, je suis Pablo ! dit une voix.

– Martinez, je suis Jacopo ! dit une autre voix.

– Tu as trahi !... tu vas mourir !

– Tu as tué !... tu vas mourir ! »

Deux coups secs se firent entendre. Les pieux, qui retenaient les deux extrémités du pont, tombèrent sous la hache...

Un horrible rugissement éclata, et Martinez, les mains étendues, fut précipité dans l'abîme.

.....

Une lieue au-dessous, l'aspirant et le contremaître se rejoignaient, après avoir passé à gué la rivière d'Ixtolucca.

« J'ai vengé don Orteva ! dit Jacopo.

– Et moi, répondit Pablo, j'ai vengé l'Espagne ! »

Ainsi naquit la marine de la Confédération mexicaine. Les deux navires espagnols, livrés par les traîtres, restèrent à la nouvelle république, et ils devinrent le noyau de la petite flotte qui disputait naguère le Texas et la Californie aux vaisseaux des États-Unis d'Amérique.

Gil Braltar

I

Ils étaient là de sept à huit cents, à tout le moins. De taille moyenne, mais robustes, agiles, souples, faits pour les bonds prodigieux, ils gambadaient sous les dernières clartés du soleil qui se couchait au-delà des montagnes échelonnées vers l'ouest de la rade. Le disque rougeâtre disparut bientôt, et l'obscurité commença à se faire au milieu de ce bassin encadré de sierras lointaines de Sanorra, de Ronda et du pays désolé del Cuervo.

Soudain, toute la troupe s'immobilisa. Son chef venait d'apparaître sur ce dos d'âne maigre, qui forme la crête du mont. Du poste de soldats, perché à l'extrême sommité de l'énorme roc, on ne pouvait rien voir de ce qui se passait sous les arbres.

« Sriss !... Sriss ! » fit entendre le chef, dont les lèvres, ramassées en cul de poule, donnèrent à ce sifflement une intensité extraordinaire.

« Sriss !... Sriss ! » répéta cette troupe étrange avec un ensemble parfait.

Un être singulier, ce chef, de haute stature, vêtu

d'une peau de singe, poil en dehors, la tête embroussaillée d'une chevelure inculte, la face hérissée d'une barbe courte, les pieds nus, durs en dessous comme un sabot de cheval.

Il leva le bras droit et le tendit vers la croupe inférieure de la montagne. Tous aussitôt de répéter ce geste avec une précision militaire, il est plus juste de dire mécanique, – véritables marionnettes mues par le même ressort. Il abaissa son bras. Ils abaissèrent leurs bras. Il se courba vers le sol. Ils se courbèrent dans la même attitude. Il ramassa un solide bâton qu'il brandit. Ils brandirent leurs bâtons et exécutèrent un moulinet pareil au sien, – ce moulinet que les bâtonnistes appellent « la rose couverte ».

Puis, le chef se retourna, se glissa entre les herbes, rampa sous les arbres. La troupe le suivit en rampant.

En moins de dix minutes, les sentiers du mont, ravinés par les pluies, furent dévalés, sans que le heurt d'un caillou eût décelé la présence de cette masse en marche.

Un quart d'heure après, le chef s'arrêta. Tous s'arrêtèrent comme s'ils eussent été figés sur place.

À deux cents mètres au-dessous, apparaissait la ville, couchée le long de la sombre rade. De nombreuses lumières étoilèrent le groupe confus des

môles, des maisons, des villas, des casernes. Au-delà, les fanaux des navires de guerre, les feux des bâtiments de commerce et des pontons, mouillés au large, se réverbéraient à la surface des eaux calmes. Plus loin, à l'extrémité de la pointe d'Europe, le phare projetait son faisceau lumineux sur le détroit.

En ce moment éclata un coup de canon, le *First gun fire*, tiré de l'une des batteries rasantes. Et alors, les roulements de tambours, accompagnés de l'aigre sifflet des fifres, se firent aussitôt entendre.

C'était l'heure de la retraite, l'heure de rentrer chez soi. Aucun étranger n'avait plus le droit de courir la ville, sans être escorté d'un officier de la garnison. Ordre aux équipages de rallier le bord, avant que les portes fussent fermées. De quart d'heure en quart d'heure, circulaient des patrouilles qui conduisaient au poste les retardataires et les ivrognes. Puis, tout se tut.

Le général Mac Kackmale pouvait dormir sur ses deux oreilles.

Il ne semblait pas que l'Angleterre eût rien à craindre, cette nuit-là, pour son rocher de Gibraltar.

II

On sait ce qu'il est, ce rocher formidable, haut de quatre cent vingt-cinq mètres, reposant sur une base large de douze cent quarante-cinq, longue de quatre mille trois cents. Il ressemble quelque peu à un énorme lion couché, la tête du côté de l'Espagne, la queue trempant dans la mer. Sa face montre les dents, – sept cents canons braqués à travers ses embrasures, – les *dents de la vieille*, comme on dit. Une vieille qui mordrait dur, si on l'agaçait. Aussi l'Angleterre est-elle solidement postée là, comme à Pékin, à Aden, à Malte, à Poulo-Pinang, à Hong-kong, autant de rochers dont, quelque jour, avec les progrès de la mécanique, elle fera des forteresses tournantes.

En attendant, Gibraltar assure au Royaume-Uni une domination incontestable sur les dix-huit kilomètres de ce détroit que la massue d'Hercule a ouvert contre Abila et Calpe, au plus profond des eaux méditerranéennes.

Les Espagnols ont-ils renoncé à reprendre ce morceau de leur péninsule ? Oui, sans doute, car il semble être inattaquable par terre ou par mer.

Cependant, il y en avait un que hantait la pensée

obsédante de reconquérir ce roc offensif et défensif. C'était le chef de la bande, un être bizarre, on peut même dire fou. Cet hidalgo se nommait précisément Gil Braltar, nom qui, dans sa pensée sans doute, le prédestinait à cette conquête patriotique. Son cerveau n'y avait point résisté, et sa place eût été à l'hospice des aliénés. On le connaissait bien. Toutefois, depuis dix ans, on ne savait trop ce qu'il était devenu. Peut-être errait-il à travers le monde ? En réalité, il n'avait point quitté son domaine patrimonial. Il y vivait d'une existence de troglodyte, sous les bois, dans les cavernes, et plus particulièrement au fond de ces réduits inaccessibles des grottes de San-Miguel, qui dit-on, communiquent avec la mer. On le croyait mort. Il vivait, cependant, mais à la façon de ces hommes sauvages, dépourvus de la raison humaine, qui n'obéissent plus qu'aux instincts de l'animalité.

III

Il dormait bien, le général Mac Kackmale, sur ses deux oreilles, plus longues que ne le comporte l'ordonnance. Avec ses bras démesurés, ses yeux ronds, enfoncés sous de rudes sourcils, sa face encadrée d'une

barbe r che, sa physionomie grimaçante, ses gestes d'anthropopith que, le prognathisme extraordinaire de sa mâchoire, il était d'une laideur remarquable, – même chez un général anglais. Un vrai singe, excellent militaire, d'ailleurs, malgré sa tournure simiesque.

Oui ! Il dormait dans sa confortable habitation de Main-Street, cette rue sinueuse qui traverse la ville depuis la Porte-de-Mer jusqu'à la Porte de l'Alameda. Peut-être rêvait-il que l'Angleterre s'emparait de l'Égypte, de la Turquie, de la Hollande, de l'Afghanistan, du Soudan, du pays des Boers, en un mot, de tous les points du globe à sa convenance, – et cela au moment où elle risquait de perdre Gibraltar.

La porte de la chambre s'ouvrit brusquement.

« Qu'y a-t-il ? demanda le général Mac Kackmale, en se redressant d'un bond.

– Mon général, répondit un aide de camp qui venait d'entrer comme un obus-torpille, la ville est envahie !...

– Les Espagnols ?

– Il faut le croire !

– Ils auraient osé !... »

Le général n'acheva pas. Il se leva, rejeta le madras qui lui serrait la tête, se roula dans son pantalon, s'enfourna dans son habit, descendit dans ses bottes, se

coiffa de son claque, se boucla de son épée, tout en disant:

« Quel est ce bruit que j’entends ?

– Le bruit des quartiers de roches qui roulent comme une avalanche sur la ville.

– Ces coquins sont nombreux ?...

– Ils doivent l’être.

– Tous les bandits de la côte se sont-ils donc réunis, sans doute pour ce coup de main: les contrebandiers de Ronda, les pêcheurs de San-Roque, les réfugiés qui pullulent dans les villages ?...

– C’est à craindre, mon général !

– Et le gouverneur est-il prévenu ?

– Non ! Impossible d’aller le rejoindre à sa villa de la pointe d’Europe ! Les portes sont occupées, les rues sont pleines d’assaillants !...

– Et la caserne de la Porte-de-Mer ?...

– Aucun moyen d’y arriver ! Les artilleurs doivent être cernés dans leur caserne !

– Combien d’hommes avec vous ?...

– Une vingtaine, mon général, des fantassins du 3^e régiment, qui ont pu s’échapper.

– Par saint Dunstan ! s’écria Mac Kackmale,

Gibraltar arraché à l'Angleterre par ces vendeurs d'orange !... Cela ne sera pas !... Non ! Cela ne sera pas ! »

En ce moment, la porte de la chambre livra passage à un être bizarre, qui sauta sur les épaules du général.

IV

« Rendez-vous ! » s'écria-t-il d'une voix rauque, qui tenait plus du rugissement que de la voix humaine.

Quelques hommes, accourus à la suite de l'aide de camp, allaient se jeter sur cet homme, quand, à la clarté de la chambre, ils le reconnurent.

« Gil Braltar ! » s'écrièrent-ils.

C'était lui, en effet, l'hidalgo auquel on ne pensait plus depuis longtemps, le sauvage des grottes de San-Miguel.

« Rendez-vous ? hurlait-il.

– Jamais ! » répondit le général Mac Kackmale.

Soudain, au moment où les soldats l'entouraient, Gil Braltar fit entendre un « sriss » aigu et prolongé.

Aussitôt, la cour de l'habitation, puis l'habitation

elle-même, s'emplirent d'une masse envahissante...

Le croira-t-on ? C'était des monos, c'était des singes, et par centaines ! Venaient-ils donc reprendre aux Anglais ce rocher dont ils sont les véritables propriétaires, ce mont qu'ils occupaient bien avant les Espagnols, bien avant que Cromwell en eût rêvé la conquête pour la Grande-Bretagne ? Oui, en vérité ! Et ils étaient redoutables par leur nombre, ces singes sans queue, avec lesquels on ne vivait en bon accord qu'à la condition de tolérer leurs maraudes, ces êtres intelligents et audacieux qu'on se gardait de molester, car ils se vengeaient – cela était arrivé quelquefois – en faisant rouler d'énormes roches sur la ville !

Et, maintenant, ces monos étaient devenus les soldats d'un fou, aussi sauvage qu'eux, de ce Gil Braltar qu'ils connaissaient, qui vivait de leur vie indépendante, de ce Guillaume Tell quadrumanisé, dont toute l'existence se concentrait sur cette pensée: chasser les étrangers du territoire espagnol !

Quelle honte pour le Royaume-Uni, si la tentative réussissait ! Les Anglais, vainqueurs des Indous, des Abyssins, des Tasmaniens, des Australiens, des Hottentots, de tant d'autres, vaincus par de simples monos !

Si pareille catastrophe arrivait, le général Mac Kackmale n'aurait plus qu'à se faire sauter la tête ! On

ne survit pas à pareil déshonneur !

Cependant, avant que les singes, appelés par le sifflement de leur chef, eussent envahi la chambre, quelques soldats avaient pu se jeter sur Gil Braltar. Le fou, doué d'une extraordinaire vigueur, résista, et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le réduire. Sa peau d'emprunt lui ayant été arrachée dans la lutte, il demeura presque nu dans un coin, bâillonné, ligotté, hors d'état de bouger ou de se faire entendre. Peu de temps après, Mac Kackmale s'élançait hors de sa maison, résolu à vaincre ou mourir, suivant la formule militaire.

Mais le danger n'en était pas moins grand au dehors. Sans doute, quelques fantassins avaient pu se réunir à la Porte-de-Mer et marchaient vers l'habitation du général. Divers coups de feu éclataient dans Main-Street et sur la place du Commerce. Toutefois, le nombre des monos était tel que la garnison de Gibraltar risquait d'être bientôt réduite à leur céder la place. Et alors, si les Espagnols faisaient cause commune avec ces singes, les forts seraient abandonnés, les batteries seraient désertées, les fortifications ne compteraient plus un seul défenseur, et les Anglais, qui avaient rendu ce rocher imprenable, ne parviendraient plus à le reprendre.

Soudain, un revirement se produisit.

En effet, à la lueur de quelques torches qui éclairaient la cour, on put voir les monos battre en retraite. À la tête de la bande marchait son chef, brandissant son bâton. Tous, imitant ses mouvements de bras et de jambes, le suivaient d'un même pas.

Gil Braltar avait-il donc pu se débarrasser de ses liens, s'échapper de la chambre où on le gardait ? On n'en pouvait plus douter. Mais où se dirigeait-il maintenant ? Allait-il se porter vers la pointe d'Europe, sur la villa du gouverneur, lui donner l'assaut, le sommer de se rendre, ainsi qu'il avait fait vis-à-vis du général ?

Non ! Le fou et sa bande descendaient Main-Street. Puis, après avoir franchi la porte de l'Alameda, tous prirent obliquement à travers le parc et remontèrent les pentes de la montagne.

Une heure après, il ne restait plus dans la ville un seul des envahisseurs de Gibraltar.

Que s'était-il donc passé ?

On le sut bientôt, quand le général Mac Kackmale apparut sur la lisière du parc.

C'était lui qui, prenant la place du fou, avait dirigé la retraite de la bande, après s'être enveloppé de la peau de singe du prisonnier. Il ressemblait tellement à un quadrumane, ce brave guerrier, que les monos s'y

étaient trompés eux-mêmes. Aussi n'avait-il eu qu'à paraître pour les entraîner à sa suite !...

Une idée de génie tout simplement, qui fut bientôt récompensée par l'envoi de la croix de Saint-George.

Quant à Gil Braltar, le Royaume-Uni le céda, contre espèces, à un Barnum qui fait sa fortune en le promenant à travers les principales villes de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Il laisse même volontiers entendre, le Barnum, que ce n'est point le sauvage de San Miguel qu'il exhibe, mais le général Mac Kackmale en personne.

Toutefois, cette aventure a été une leçon pour le gouvernement de Sa Gracieuse Majesté. Il a compris que si Gibraltar ne pouvait être pris par les hommes, il était à la merci des singes. Aussi, l'Angleterre, très pratique, est-elle décidée à n'y envoyer désormais que les plus laids de ses généraux, afin que les monos puissent s'y tromper encore.

Cette mesure vraisemblablement lui assure à jamais la possession de Gibraltar.

Fritt – Flacc

I

Frritt !... c'est le vent qui se déchaîne.

Flacc !... c'est la pluie qui tombe à torrents.

Cette rafale mugissante courbe les arbres de la côte volsinienne et va se briser contre le flanc des montagnes de Crimma. Le long du littoral, de hautes roches sont incessamment rongées par les lames de cette vaste mer de la Mégalocride.

Frritt !... Flacc !...

Au fond du port se cache la petite ville de Luktrop. Quelques centaines de maisons, avec miradors verdâtres, qui les défendent tant bien que mal contre les vents du large. Quatre ou cinq rues montantes, plus ravines que rues, pavées de galets, souillées de scories que projettent les cônes éruptifs de l'arrière-plan. Le volcan n'est pas loin, – le Vanglor. Pendant le jour, la poussée intérieure s'épanche sous forme de vapeurs sulfurées. Pendant la nuit, de minute en minute, gros vomissement de flammes. Comme un phare, d'une portée de cent cinquante kerstes, le Vanglor signale le port de Luktrop aux caboteurs, felzanes, verliches ou

balanzes, dont l'étrave scie les eaux de la Mégalocride.

De l'autre côté de la ville s'entassent quelques ruines de l'époque crimmérienne. Puis, un faubourg d'aspect arabe, une casbah, à murs blancs, à toits ronds, à terrasses dévorées du soleil. Amoncellement de cubes de pierre jetés au hasard. Vrais tas de dés à jouer, dont les points se seraient effacés sous la patine du temps.

Entre autres, on remarque les Six-Quatre, nom donné à une construction bizarre, avec une toiture carrée, ayant six ouvertures sur une face, quatre sur l'autre.

Un clocher domine la ville, le clocher carré de Sainte-Philfilène, avec cloches suspendues dans l'entrefend des murs, et que l'ouragan met quelquefois en branle. Mauvais signe. Alors on a peur dans le pays.

Telle est Luktrop. Puis, des habitations, des huttes misérables, éparses dans la campagne, au milieu des genêts et des bruyères, *passim*, comme en Bretagne. Mais on n'est pas en Bretagne. Est-on en France ? Je ne sais. En Europe ? Je l'ignore.

En tout cas, ne cherchez pas Luktrop sur la carte, – même dans l'atlas de Stieler.

II

Froc !... Un coup discret a été frappé à la porte du Six-Quatre, percée dans l'angle gauche de la rue Messaglière. C'est une maison des plus confortables, si, toutefois, ce mot doit avoir court à Luktrop – une des plus riches, si, de gagner bon an mal an quelques milliers de fretzers, constitue la richesse.

Au froc a répondu un de ces aboiements sauvages, dans lesquels il y a du hurlement, – ce qui serait l'aboiement d'un loup. Puis, une fenêtre à guillotine s'ouvre au-dessus de la porte du Six-Quatre.

« À tous les diables, les importuns ! » dit une voix de méchante et désagréable humeur.

Une jeune fille, grelottant sous la pluie, enveloppée d'une mauvaise cape, demande si le docteur Trifulgas est à la maison.

« Il y est ou n'y est pas, – c'est selon !

– Je viens pour mon père qui se meurt !

– Où se meurt-il ?

– Du côté de Val Karniou, à quatre kertses d'ici.

– Et il se nomme ?...

– Vort Kartif. »

III

Un homme dur, ce docteur Trifulgas. Peu compatissant, ne soignant que contre espèces, versées d'avance. Son vieux Hurzof, – un métis de bouledogue et d'épagneul, – aurait eu plus de cœur que lui. La maison du Six-Quatre, inhospitalière aux pauvres gens, ne s'ouvrait que pour les riches. D'ailleurs, c'était tarifé ; tant pour une typhoïde, tant pour une congestion, tant pour une péricardite et autres maladies que les médecins inventent par douzaines. Or, le craquelinier Vort Kartif était un pauvre homme, d'une famille misérable. Pourquoi le docteur Trifulgas se serait-il dérangé, et par une nuit pareille !

« Rien que de m'avoir fait lever, murmura-t-il en se couchant, ça valait déjà dix fretzers ! »

Vingt minutes s'étaient à peine écoulées, que le marteau de fer frappait encore l'huis du Six-Quatre.

Tout maugréant, le docteur quitta son lit, et, penché hors de la fenêtre.

« Qui va là ? cria-t-il.

- Je suis la femme de Vort Kartif.
- Le craquelinier du Val Karniou ?
- Oui, et si vous refusez de venir, il mourra !
- Eh bien, vous serez veuve !
- Voici vingt fretzers...
- Vingt fretzers pour aller au Val Karniou, à quatre kertsés d'ici !
- Par grâce !
- Au diable ! »

Et la fenêtre se referma. Vingt fretzers ! La belle aubaine ! Risquer un rhume ou une courbature pour vingt fretzers, surtout quand, le lendemain, on est attendu à Kiltreno, chez le riche Edzingov, le goutteux, dont on exploite la goutte à cinquante fretzers par visite !

Sur cette agréable perspective, le docteur Trifulgas se rendormit plus dur que devant.

IV

Frritt !... Flacc !... Et puis, froc !... froc !... froc !...

À la rafale se sont joints, cette fois, trois coups de marteau, frappés d'une main plus décidée ? Le docteur dormait. Il se réveilla, mais de quelle humeur ! La fenêtre ouverte, l'ouragan entra comme une boîte à mitraille.

« C'est pour le craquelinier...

– Encore ce misérable !

– Je suis sa mère !

– Que la mère, la femme et la fille crèvent avec lui !

– Il a eu une attaque !...

– Eh ! qu'il se défende !

– On nous a remis quelque argent, reprit l'aïeule, un acompte sur la maison qui est vendue au camondeur Dontrup, de la rue Messaglière. Si vous ne venez pas, ma petite fille n'aura pas de père, ma fille n'aura plus de mari, moi, je n'aurai plus de fils !... »

C'était pitoyable et terrible d'entendre la voix de cette vieille, de penser que le vent lui glaçait le sang dans les veines, que la pluie lui trempait les os jusque sous sa maigre chair.

« Une attaque, c'est deux cents fretzers ! répondit le sans-cœur Trifulgas.

– Nous n'en avons que cent vingt !

– Bonsoir ! »

Et la fenêtre de se refermer.

Mais, après réflexion, cent vingt fretzers pour une heure et demie de course, plus une demi-heure de visite, cela fait encore soixante fretzers l’heure, – un fretzer par minute. Petit profit, point à dédaigner pourtant.

Au lieu de se recoucher, le docteur se coula dans son habit de valvètre, descendit dans ses grandes bottes de marais, s’enfourna dans sa houppelande de lurtaine, et, son surouët à la tête, ses mouffles aux mains, il laissa sa lampe allumée, près de son Codex, ouvert à la page 197. Puis, poussant la porte du Six-Quatre, il s’arrêta sur le seuil.

La vieille était là, appuyée sur son bâton, décharnée par ses quatre-vingts ans de misère !

« Les cent vingt fretzers ?

– Les voici, et que Dieu vous les rende au centuple !

– Dieu ! L’argent de Dieu ! Est-ce que personne en a jamais vu la couleur ? »

Le docteur siffla Hurzof, lui mit une petite lanterne à la gueule, prit le chemin de la mer.

La vieille suivait.

V

Quel temps de Fritts et de Flaccs ! Les cloches de Sainte-Philfilène se sont mises en branle sous la bourrasque. Mauvais signe. Bah ! le docteur Trifulgas n'est pas superstitieux. Il ne croit à rien, pas même à sa science, – excepté pour ce qu'elle lui rapporte.

Quel temps, mais aussi quel chemin ! Des galets et des scories ; les galets, glissants de varechs, les scories, qui crépitent comme du mâchefer. Pas d'autre lumière que la lanterne du chien Hurzof, vague, vacillante. Parfois, la poussée des flammes du Vanglor, au milieu desquelles paraissent se démener de grandes silhouettes falotes. On ne sait vraiment pas ce qu'il y a au fond de ces cratères insondables. Peut-être les âmes du monde souterrain, qui se volatilisent en sortant.

Le docteur et la vieille suivent le contour des petites baies du littoral. La mer est blanche d'un blanc livide, – un blanc de deuil. Elle brasille en s'écrêtant à la ligne phosphorescente du ressac, qui semble verser des vers luisants sur la grève.

Tous deux remontent ainsi jusqu'au détour du chemin, entre les dunes vallonnées, dont les genêts et les joncs s'entrechoquent avec un cliquetis de

baïonnettes.

Le chien s'était rapproché de son maître et semblait lui dire:

« Hein ! Cent vingt fretzers à mettre dans le coffre-fort ! C'est ainsi que l'on fait fortune ! Une mesure de plus à l'enclos de vigne ! Un plat de plus au souper du soir ! Une pâtée de plus au fidèle Hurzof ! Soignons les riches malades, et saignons-les... à leur bourse ! »

En cet endroit, la vieille s'arrête. De son doigt tremblant elle montre, dans l'ombre, une lumière rougeâtre. C'est la maison de Vort Kartif, le craquelinier.

« Là ? fait le docteur.

– Oui, répond la vieille.

– Harraouah ! » pousse le chien Hurzof.

Tout à coup, le Vanglor détonne, secoué jusque dans les contreforts de sa base. Une gerbe de flammes fuligineuses monte jusqu'au zénith, trouant les nuages. Le docteur Trifulgas a été renversé d'un coup.

Il jure comme un chrétien, se relève, regarde.

La vieille n'est plus derrière lui. A-t-elle disparu dans quelque entr'ouverture du sol, ou s'est-elle envolée à travers le frottement des brumes ?

Quant au chien, il est toujours là, debout sur ses

pattes de derrière, la gueule ouverte, sa lanterne éteinte.

« Allons toujours ! » murmure le docteur Trifulgas.

L'honnête homme a reçu ses cent vingt fretzers. Il faut bien les gagner.

VI

Plus qu'un point lumineux, à une demi-kertse. C'est la lampe du mourant, – du mort peut-être. Voilà bien la maison du craquelinier. L'aïeule l'a indiquée du doigt. Pas d'erreur possible.

Au milieu des Frittts sifflants, des Flaccs crépitants dans le brouhaha de la tourmente, le docteur Trifulgas marche à pas pressés.

À mesure qu'il s'avance, la maison se dessine mieux, étant isolée au milieu de la lande.

Il est singulier d'observer combien elle ressemble à celle du docteur, au Six-Quatre de Luktrop. Même disposition de fenêtres sur la façade, même petite porte cintrée.

Le docteur Trifulgas se hâte aussi rapidement que le permet la rafale. La porte est entr'ouverte, il n'a qu'à la

pousser, il la pousse, il entre, et le vent la referme sur lui – brutalement.

Le chien Hurzof, dehors, hurle, se taisant par intervalles, comme les chantres, entre les versets d'un psaume des Quarante-Heures.

C'est étrange ! On dirait que le docteur Trifulgas est revenu dans sa propre maison. Il ne s'est pas égaré, cependant. Il n'a point fait un détour. Il est bien au Val Karniou, non à Luktrop. Et pourtant, même corridor, bas et voûté, même escalier de bois tournant, à grosse rampe, usée de frottements de mains.

Il monte. Il arrive au palier. Devant la porte, une faible lueur filtre en dessous, comme au Six-Quatre.

Est-ce une hallucination ? Dans la lumière vague, il reconnaît sa chambre, le canapé jaune, à droite, le bahut en vieux poirier, à gauche, le coffre-fort bardé, où il comptait déposer ses cent vingt fretzers. Voilà son fauteuil à oreillons de cuir, voilà sa table à pied tors, et dessus, près de la lampe qui se meurt, son Codex, ouvert à la page 197.

« Qu'ai-je donc ? » murmure-t-il.

Ce qu'il a ? Il a peur. Sa pupille s'est dilatée. Son corps s'est comme contracté, amoindri. Une transsudation glacée refroidit sa peau, sur laquelle il sent courir de rapides horripilations.

Mais hâte-toi donc ! Faute d'huile, la lampe va s'éteindre, – le moribond aussi !

Oui, le lit est là, – son lit, à colonnes, à baldaquin, aussi long que large, fermé de courtines à grands ramages. Est-il possible que se soit là le grabat d'un misérable craquelinier ?

D'une main qui tremble, le docteur Trifulgas saisit les rideaux. Il les ouvre, il regarde.

Le moribond, sa tête hors des couvertures, est immobile, comme au bout de sa dernière respiration.

Le docteur se penche sur lui...

Ah ! quel cri, auquel répond, en dehors, un sinistre aboiement de chien.

Le moribond, ce n'est pas le craquelinier Vort Kartif !... C'est le docteur Trifulgas !... C'est lui que la congestion a frappé, – lui-même ! Une apoplexie cérébrale, avec brusque accumulation de sérosités dans les cavités du cerveau, avec paralysie du corps au côté opposé à celui où se trouve le siège de la lésion !

Oui ! c'est lui, pour qui on est venu le chercher, pour qui on a payé cent vingt fretzers ! Lui, qui, par dureté du cœur refusait d'aller soigner le craquelinier pauvre ! Lui, qui va mourir !

Le docteur Trifulgas est comme fou. Il se sent

perdu. Les accidents croissent de minute en minute. Non seulement toutes les fonctions de relations les suppriment en lui, mais les mouvements du cœur et de la respiration vont cesser. Et pourtant, il n'a pas entièrement perdu la connaissance de lui-même !

Que faire ! Diminuer la masse du sang au moyen d'une émission sanguine ? Le docteur Trifulgas est mort, s'il hésite...

On saignait encore dans ce temps-là, et, comme à présent, les médecins guérissaient de l'apoplexie tous ceux qui ne devaient pas en mourir.

Le docteur Trifulgas saisit sa trousse, tire sa lancette, pique la veine du bras de son sosie: le sang ne vient pas à son bras. Il lui fait d'énergiques frictions à la poitrine: le jeu de la sienne s'arrête. Il lui brûle les pieds avec des pierres chaudes ; les siens se refroidissent.

Alors son sosie se redresse, se débat, pousse un râle suprême...

Et le docteur Trifulgas, malgré tout ce qu'a pu lui inspirer la science, *se meurt entre ses mains*. Frritt !... Flacc !

VII

Le matin, dans la maison du Six-Quatre, on ne trouva plus qu'un cadavre, – celui du docteur Trifulgas. On le mit en bière, et il fut conduit en grande pompe au cimetière de Luktrop, après tant d'autres qu'il y avait envoyés – selon la formule.

Quand au vieux Hurzof, on dit que, depuis ce jour, il court la lande, avec sa lanterne rallumée, hurlant au chien perdu.

Je ne sais si cela est, mais il se passe tant de choses étranges dans ce pays de Volsinie, précisément aux alentours de Luktrop !

D'ailleurs, je le répète, ne cherchez pas cette ville sur la carte. Les meilleurs géographes n'ont pas encore pu se mettre d'accord sur sa situation en latitude – ni même en longitude.

Les forceurs de blocus

I

Le Delphin

Le premier fleuve dont les eaux écumèrent sous les roues d'un bateau à vapeur, fut la Clyde. C'était en 1812. Ce bateau se nommait *la Comète* et il faisait un service régulier entre Glasgow et Greenock, avec une vitesse de six milles à l'heure. Depuis cette époque, plus d'un million de steamers ou de pocket-boats ont remonté ou descendu le courant de la rivière écossaise, et les habitants de la grande cité commerçante doivent être singulièrement familiarisés avec les prodiges de la navigation à vapeur.

Cependant, le 3 décembre 1862, une foule énorme, composée d'armateurs, de négociants, de manufacturiers, d'ouvriers, de marins, de femmes, d'enfants, encombrait les rues boueuses de Glasgow et se dirigeait vers Kelvin-Dock, vaste établissement de constructions navales, appartenant à MM. Tod et Mac-Grégor. Ce dernier nom prouve surabondamment que les fameux descendants des Highlanders sont devenus

industriels, et que de tous ces vassaux des vieux clans ils ont fait des ouvriers d'usine.

Kelvin-Dock est situé à quelques minutes de la ville, sur la rive droite de la Clyde ; bientôt ses immenses chantiers furent envahis par les curieux ; pas un bout de quai, pas un mur de wharf, pas un toit de magasin qui offrît une place inoccupée ; la rivière elle-même était sillonnée d'embarcations, et, sur la rive gauche, les hauteurs de Govan fourmillaient de spectateurs.

Il ne s'agissait pas, cependant, d'une cérémonie extraordinaire, mais tout simplement de la mise à flot d'un navire. Le public de Glasgow ne pouvait manquer d'être fort blasé sur les incidents d'une pareille opération. *Le Delphin* – c'était le nom du bâtiment construit par MM. Tod et Mac-Grégor – offrait-il donc quelque particularité ? Non, à vrai dire. C'était un grand navire de quinze cents tonneaux, en tôle d'acier, et dans lequel tout avait été combiné pour obtenir une marche supérieure. Sa machine, sortie des ateliers de Lancefield-Forge, était à haute pression, et possédait une force effective de cinq cents chevaux. Elle mettait en mouvement deux hélices jumelles, situées de chaque côté de l'étambot, dans les parties fines de l'arrière, et complètement indépendantes l'une de l'autre, – application toute nouvelle du système de MM. Dudgeon de Millwal, qui donne une grande vitesse aux navires et

leur permet d'évoluer dans un cercle excessivement restreint. Quant au tirant d'eau du *Delphin*, il devait être peu considérable. Les connaisseurs ne s'y trompaient pas, et ils en concluaient avec raison que ce navire était destiné à fréquenter les passes d'une moyenne profondeur. Mais enfin toutes ces particularités ne pouvaient justifier en aucune façon l'empressement public. En somme, *le Delphin* n'avait rien de plus, rien de moins qu'un autre navire. Son lancement présentait-il donc quelque difficulté mécanique à surmonter ? Pas davantage. La Clyde avait déjà reçu dans ses eaux maint bâtiment d'un tonnage plus considérable, et la mise à flot du *Delphin* devait s'opérer de la façon la plus ordinaire.

En effet, quand la mer fut étale, au moment où le jusant se faisait sentir, les manœuvres commencèrent ; les coups de maillet retentirent avec un ensemble parfait sur les coins destinés à soulever la quille du navire. Bientôt un tressaillement courut dans toute la massive construction ; si peu qu'elle eût été soulevée, on sentit qu'elle s'ébranlait ; le glissement se détermina, s'accéléra, et, en quelques instants, *le Delphin*, abandonnant la cale soigneusement suiffée, se plongeait dans la Clyde au milieu d'épaisses volutes de vapeurs blanches. Son arrière buta contre le fond de vase de la rivière, puis il se releva sur le dos d'une vague géante, et le magnifique steamer, emporté par son élan, aurait

été se briser sur les quais des chantiers de Govan, si toutes ses ancres, mouillant à la fois avec un bruit formidable, n'eussent enrayé sa course.

Le lancement avait parfaitement réussi. *Le Delphin* se balançait tranquillement sur les eaux de la Clyde. Tous les spectateurs battirent des mains, quand il prit possession de son élément naturel, et des hurrahs immenses s'élevèrent sur les deux rives.

Mais pourquoi ces cris et ces applaudissements ? Sans doute les plus passionnés des spectateurs auraient été fort empêchés d'expliquer leur enthousiasme. D'où venait donc l'intérêt tout particulier excité par ce navire ? Du mystère qui couvrait sa destination, tout simplement. On ne savait à quel genre de commerce il allait se livrer, et, en interrogeant les divers groupes de curieux, on se fût étonné à bon droit de la diversité des opinions émises sur ce grave sujet.

Cependant les mieux informés, ou ceux qui se prétendaient tels, s'accordaient à reconnaître que ce steamer allait jouer un rôle dans cette guerre terrible qui décimait alors les États-Unis d'Amérique. Mais ils n'en savaient pas davantage, et si *le Delphin* était un corsaire, un transport, un navire confédéré ou un bâtiment de la marine fédérale, c'est ce que personne n'aurait pu dire.

« Hurrah ! s'écriait l'un, affirmant que *le Delphin*

était construit pour le compte des États du Sud.

– Hip ! hip ! hip ! » criait l'autre, jurant que jamais plus rapide bâtiment n'aurait croisé sur les côtes américaines.

Donc, c'était l'inconnu, et pour savoir exactement à quoi s'en tenir, il aurait fallu être l'associé ou tout au moins l'intime ami de Vincent Playfair et Co. de Glasgow.

Riche, puissante et intelligente maison de commerce que celle dont la raison sociale était Vincent Playfair et Co. Vieille et honorée famille descendant de ces lords Tobacco qui bâtirent les plus beaux quartiers de la ville. Ces habiles négociants, à la suite de l'acte de l'Union, avaient fondé les premiers comptoirs de Glasgow en trafiquant des tabacs de la Virginie et du Maryland. D'immenses fortunes se firent ; un nouveau centre de commerce était créé. Bientôt Glasgow se fit industrielle et manufacturière ; les filatures et les fonderies s'élevèrent de toutes parts, et, en quelques années, la prospérité de la ville fut portée au plus haut point.

La maison Playfair demeura fidèle à l'esprit entreprenant de ses ancêtres. Elle se lança dans les opérations les plus hardies et soutint l'honneur du commerce anglais. Son chef actuel, Vincent Playfair, homme de cinquante ans, d'un tempérament essentiellement pratique et positif, bien qu'audacieux,

était un armateur pur sang. Rien ne le touchait en dehors des questions commerciales, pas même le côté politique des transactions. D'ailleurs, parfaitement honnête et loyal.

Cependant, cette idée d'avoir construit et armé *le Delphin*, il ne pouvait la revendiquer. Elle appartenait en propre à James Playfair, son neveu, un beau garçon de trente ans, et le plus hardi *skipper*¹ de la marine marchande du Royaume-Uni.

C'était un jour, à Tontine-coffee-room, sous les arcades de la salle de ville, que James Playfair, après avoir lu avec rage les journaux américains, fit part à son oncle d'un projet très aventureux.

« Oncle Vincent, lui dit-il à brûle-pourpoint, il y a deux millions à gagner en moins d'un mois !

– Et que risque-t-on ? demanda l'oncle Vincent.

– Un navire et une cargaison.

– Pas autre chose ?

– Si, la peau de l'équipage et du capitaine ; mais cela ne compte pas.

– Voyons voir, répondit l'oncle Vincent, qui

¹ Dénomination donnée à un capitaine de la marine marchande en Angleterre.

affectionnait ce pléonasma.

– C’est tout vu, reprit James Playfair. Vous avez lu *la Tribune, le New York Herald, le Times, l’Enquirer De Richmond, l’American-Review* ?

– Vingt fois, neveu James.

– Vous croyez, comme moi, que la guerre des États-Unis durera longtemps encore ?

– Très longtemps.

– Vous savez combien cette lutte met en souffrance les intérêts de l’Angleterre et particulièrement ceux de Glasgow ?

– Et plus spécialement encore ceux de la maison Playfair et Co., répondit l’oncle Vincent.

– Surtout ceux-là, répliqua le jeune capitaine.

– Je m’en afflige tous les jours, James, et je n’envisage pas sans terreur les désastres commerciaux que cette guerre peut entraîner. Non que la maison Playfair ne soit solide, neveu, mais elle a des correspondants qui peuvent manquer. Ah ! ces Américains, qu’ils soient esclavagistes ou abolitionnistes, je les donne tous au diable ! »

Si au point de vue des grands principes d’humanité, toujours et partout supérieurs aux intérêts personnels, Vincent Playfair avait tort de parler ainsi, il avait raison

à ne considérer que le point de vue purement commercial. La plus importante matière de l'exportation américaine manquait sur la place de Glasgow. *La famine du coton*¹, pour employer l'énergique expression anglaise, devenait de jour en jour plus menaçante. Des milliers d'ouvriers se voyaient réduits à vivre de la charité publique. Glasgow possédait vingt-cinq mille métiers mécaniques qui, avant la guerre des États-Unis, produisaient six cent vingt-cinq mille mètres de coton filé par jour, c'est-à-dire cinquante millions de livres par an. Par ce chiffre, que l'on juge des perturbations apportées dans le mouvement industriel de la ville, quand la matière textile vint à manquer presque absolument. Les faillites éclataient à chaque heure. Les suspensions de travaux se produisaient dans toutes les usines. Les ouvriers mouraient de faim.

C'était le spectacle de cette immense misère qui avait donné à James Playfair l'idée de son hardi projet.

« J'irai chercher du coton, dit-il, et j'en rapporterai coûte que coûte. »

Mais comme il était aussi « négociant » que l'oncle Vincent, il résolut de procéder par voie d'échange, et de proposer l'opération sous la forme d'une affaire

¹ Littéralement : *the cotton famine*.

commerciale.

« Oncle Vincent, dit-il, voilà mon idée.

– Voyons voir, James.

– C’est bien simple. Nous allons faire construire un navire d’une marche supérieure et d’une grande capacité.

– C’est possible, cela.

– Nous le chargerons de munitions de guerre, de vivres et d’habillements.

– Cela se trouve.

– Je prendrai le commandement de ce steamer. Je défierai à la course tous les navires de la marine fédérale. Je forcerai le blocus de l’un des ports du Sud...

– Tu vendras cher la cargaison aux confédérés, qui en ont besoin, dit l’oncle.

– Et je reviendrai chargé de coton...

– Qu’ils te donneront pour rien.

– Comme vous dites, oncle Vincent. Cela va-t-il ?

– Cela va. Mais passeras-tu ?

– Je passerai, si j’ai un bon navire.

– On t’en fera un tout exprès. Mais l’équipage ?

– Oh ! je le trouverai. Je n’ai pas besoin de

beaucoup d'hommes. De quoi manœuvrer, et voilà tout. Il ne s'agit pas de se battre avec les fédéraux, mais de les distancer.

– On les distancera, répondit l'oncle Vincent d'une façon péremptoire. Maintenant, dis-moi, James, sur quel point de la côte américaine comptes-tu te diriger ?

– Jusqu'ici, l'oncle, quelques navires ont déjà forcé les blocus de La Nouvelle-Orléans, de Willmington et de Savannah. Moi, je songe à entrer tout droit à Charleston. Aucun bâtiment anglais n'a encore pu pénétrer dans ses passes, si ce n'est *la Bermuda*. Je ferai comme elle, et si mon navire tire peu d'eau, j'irai là où les bâtiments fédéraux ne pourront pas me suivre.

– Le fait est, dit l'oncle Vincent, que Charleston regorge de coton. On le brûle pour s'en débarrasser.

– Oui, répondit James. De plus, la ville est presque investie. Beauregard est à court de munitions ; il me payera ma cargaison à prix d'or.

– Bien, neveu ! Et quand veux-tu partir ?

– Dans six mois. Il me faut des nuits longues, des nuits d'hiver, pour passer plus facilement.

– On t'en fera, neveu.

– C'est dit, l'oncle.

– C'est dit.

– Motus ?

– Motus ! »

Et voilà comment, cinq mois plus tard, le steamer *le Delphin* était lancé des chantiers de Kelvin-Dock, et pourquoi personne ne connaissait sa véritable destination.

II

L'appareillage

L'armement du *Delphin* marcha rapidement. Son gréement était prêt, il n'y eut plus qu'à l'ajuster ; *le Delphin* portait trois mâts de goélette, luxe à peu près inutile. En effet, il ne comptait pas sur le vent pour échapper aux croiseurs fédéraux, mais bien sur la puissante machine renfermée dans ses flancs. Et il avait raison.

Vers la fin de décembre, *le Delphin* alla faire ses essais dans le golfe de la Clyde. Qui fut le plus satisfait du constructeur ou du capitaine, il est impossible de le dire. Le nouveau steamer filait merveilleusement, et le

*patent-log*¹ accusa une vitesse de dix-sept milles à l'heure², vitesse que n'avait jamais obtenu navire anglais, français ou américain. Certes, *le Delphin*, dans une lutte avec les bâtiments les plus rapides, aurait gagné de plusieurs longueurs dans un *match* maritime.

Le 25 décembre, le chargement fut commencé. Le steamer vint se ranger au steam-boat quay, un peu au-dessous de Glasgow-Bridge, le dernier pont qui enjambe la Clyde avant son embouchure. Là, de vastes wharfs contenaient un immense approvisionnement d'habillements, d'armes et de munitions, qui passa rapidement dans la cale du *Delphin*. La nature de cette cargaison trahissait la mystérieuse destination du navire, et la maison Playfair ne put garder plus longtemps son secret. D'ailleurs, *le Delphin* ne devait pas tarder à prendre la mer. Aucun croiseur américain n'avait été signalé dans les eaux anglaises. Et puis, quand il s'était agi de former l'équipage, comment garder un long silence ? On ne pouvait embarquer des hommes sans leur apprendre leur destination. Après tout, on allait risquer sa peau, et quand on va risquer sa peau, on aime assez à savoir comment et pourquoi.

Cependant, cette perspective n'arrêta personne. La

¹ C'est un instrument qui, au moyen d'aiguilles se mouvant sur des cadrans gradués, indique la vitesse du bâtiment.

² Sept lieues et 87/100. Le mille marin vaut 1852 mètres.

paye était belle, et chacun avait une part dans l'opération. Aussi les marins se présentèrent-ils en grand nombre, et des meilleurs. James Playfair n'eut que l'embarras du choix. Mais il choisit bien, et au bout de vingt-quatre heures, ses rôles d'équipage portaient trente noms de matelots qui eussent fait honneur au yacht de Sa Très Gracieuse Majesté.

Le départ fut fixé au 3 janvier. Le 31 décembre, *le Delphin* était prêt. Sa cale regorgeait de munitions et de vivres, ses soutes, de charbon. Rien ne le retenait plus.

Le 2 janvier, le skipper se trouvait à bord, promenant sur son navire le dernier coup d'œil du capitaine, quand un homme se présenta à la coupée du *Delphin* et demanda à parler à James Playfair. Un des matelots le conduisit sur la dunette.

C'était un solide gaillard à larges épaules, à figure rougeaude, et dont l'air niais cachait mal un certain fonds de finesse et de gaieté. Il ne semblait pas être au courant des usages maritimes, et regardait autour de lui, comme un homme peu habitué à fréquenter le pont d'un navire. Cependant, il se donnait des façons de loup de mer, regardant le gréement du *Delphin*, et se dandinant à la manière des matelots.

Lorsqu'il fut arrivé en présence du capitaine, il le regarda fixement et lui dit:

« Le capitaine James Playfair ?

– C’est moi, répondit le skipper. Qu’est-ce que tu me veux ?

– M’embarquer à votre bord.

– Il n’y a plus de place. L’équipage est au complet.

– Oh ! un homme de plus ne vous embarrassera pas. Au contraire.

– Tu crois ? dit James Playfair, en regardant son interlocuteur dans le blanc des yeux.

– J’en suis sûr, répondit le matelot.

– Mais qui es-tu ? demanda le capitaine.

– Un rude marin, j’en répons, un gaillard solide et un luron déterminé. Deux bras vigoureux comme ceux que j’ai l’honneur de vous proposer ne sont point à dédaigner à bord d’un navire.

– Mais il y a d’autres bâtiments que *le Delphin* et d’autres capitaines que James Playfair. Pourquoi viens-tu ici ?

– Parce que c’est à bord du *Delphin* que je veux servir, et sous les ordres du capitaine James Playfair.

– Je n’ai pas besoin de toi.

– On a toujours besoin d’un homme vigoureux, et si, pour vous prouver ma force, vous voulez m’essayer

avec trois ou quatre des plus solides gaillards de votre équipage, je suis prêt !

– Comme tu y vas ! répondit James Playfair. Et comment te nommes-tu ?

– Crockston, pour vous servir. »

Le capitaine fit quelques pas en arrière, afin de mieux examiner cet hercule qui se présentait à lui d'une façon aussi « carrée ». La tournure, la taille, l'aspect du matelot ne démentaient point ses prétentions à la vigueur. On sentait qu'il devait être d'une force peu commune, et qu'il n'avait pas froid aux yeux.

« Où as-tu navigué ? lui demanda Playfair.

– Un peu partout.

– Et tu sais ce que *le Delphin* va faire là-bas ?

– Oui, et c'est ce qui me tente.

– Eh bien, Dieu me damne, si je laisse échapper un gaillard de ta trempe ! Va trouver le second, Mr. Mathew, et fais-toi inscrire. »

Après avoir prononcé ces paroles, James Playfair s'attendait à voir son homme tourner les talons et courir à l'avant du navire ; mais il se trompait. Crockston ne bougea pas.

« Eh bien, m'as-tu entendu ? demanda le capitaine.

– Oui, répondit le matelot. Mais ce n'est pas tout, j'ai encore quelque chose à vous proposer.

– Ah ! tu m'ennuies, répondit brusquement James, je n'ai pas de temps à perdre en conversations.

– Je ne vous ennuierais pas longtemps, reprit Crockston. Deux mots encore, et c'est tout. Je vais vous dire. J'ai un neveu.

– Il a un joli oncle, ce neveu-là, répondit James Playfair.

– Eh ! eh ! fit Crockston.

– En finiras-tu ? demanda le capitaine avec une forte impatience.

– Eh bien, voilà la chose. Quand on prend l'oncle, on s'arrange du neveu par-dessus le marché.

– Ah ! vraiment !

– Oui ! c'est l'habitude. L'un ne va pas sans l'autre.

– Et qu'est-ce que c'est que ton neveu ?

– Un garçon de quinze ans, un novice auquel j'apprends le métier. C'est plein de bonne volonté, et ça fera un solide marin un jour.

– Ah ça, maître Crockston, s'écria James Playfair, est-ce que tu prends *le Delphin* pour une école de mousses ?

– Ne disons pas de mal des mousses, repartit le marin. Il y en a un qui est devenu l’amiral Nelson, et un autre, l’amiral Franklin.

– Eh parbleu ! l’ami, répondit James Playfair, tu as une manière de parler qui me va. Amène ton neveu ; mais si je ne trouve pas dans son oncle le gaillard solide que tu prétends être, l’oncle aura affaire à moi. Va, et sois revenu dans une heure. »

Crockston ne se le fit pas dire deux fois. Il salua assez gauchement le capitaine du *Delphin*, et regagna le quai. Une heure après, il était de retour à bord avec son neveu, un garçon de quatorze à quinze ans, un peu frêle, un peu malingre, avec un air timide et étonné, et qui n’annonçait pas devoir tenir de son oncle pour l’aplomb moral et les qualités vigoureuses du corps. Crockston même était obligé de l’exciter par quelques bonnes paroles d’encouragement.

« Allons, disait-il, hardi là ! On ne nous mangera pas, que diable ! D’ailleurs, il est encore temps de s’en aller.

– Non, non ! répondit le jeune homme, et que Dieu nous protège. »

Le jour même, le matelot Crockston et le novice John Stiggs étaient inscrits sur le rôle d’équipage du *Delphin*.

Le lendemain matin, à cinq heures, les feux du steamer furent activement poussés ; le pont tremblotait sous les vibrations de la chaudière, et la vapeur s'échappait en sifflant par les soupapes. L'heure du départ était arrivée.

Une foule assez considérable se pressait, malgré l'heure matinale, sur les quais et sur Glasgow-Bridge. On venait saluer une dernière fois le hardi steamer. Vincent Playfair était là pour embrasser le capitaine James, mais il se conduisit en cette circonstance comme un vieux Romain du bon temps. Il eut une contenance héroïque, et les deux gros baisers dont il gratifia son neveu étaient l'indice d'une âme vigoureuse.

« Va, James, dit-il au jeune capitaine, va vite, et reviens plus vite encore. Surtout n'oublie pas d'abuser de la position. Vends cher, achète bon marché, et tu auras l'estime de ton oncle. »

Sur cette recommandation, empruntée au *Manuel du parfait négociant*, l'oncle et le neveu se séparèrent, et tous les visiteurs quittèrent le bord.

En ce moment, Crockston et John Stiggs se tenaient l'un près de l'autre sur le gaillard d'avant, et le premier disait au second:

« Ca va bien, ça va bien ! Avant deux heures nous serons en mer, et j'ai bonne idée d'un voyage qui

commence de cette façon-là ! »

Pour toute réponse, le novice serra la main de Crockston.

James Playfair donnait alors ses derniers ordres pour le départ.

« Nous avons de la pression ? demanda-t-il à son second.

– Oui, capitaine, répondit Mr. Mathew.

– Eh bien, larguez les amarres. »

La manœuvre fut immédiatement exécutée. Les hélices se mirent en mouvement. Le *Delphin* s'ébranla, passa entre les navires du port, et disparut bientôt aux yeux de la foule qui le saluait de ses dernier hurrahs.

La descente de la Clyde s'opéra facilement. On peut dire que cette rivière a été faite de main d'homme, et même de main de maître. Depuis soixante ans, grâce aux dragues et à un curage incessant, elle a gagné quinze pieds en profondeur, et sa largeur a été triplée entre les quais de la ville. Bientôt la forêt des mâts et des cheminées se perdit dans la fumée et le brouillard. Le bruit des marteaux des fonderies et de la hache des chantiers de construction s'éteignit dans l'éloignement. À la hauteur du village de Partick, les maisons de campagne, les villas, les habitations de plaisance succédèrent aux usines. *Le Delphin*, modérant l'énergie

de sa vapeur, évoluait entre les digues qui contiennent la rivière en contre-haut des rives et souvent au milieu de passes fort étroites. Inconvénient de peu d'importance ; pour une rivière navigable, en effet, mieux vaut la profondeur que la largeur. Le steamer, guidé par un de ces excellents pilotes de la mer d'Irlande, filait sans hésitation entre les bouées flottantes, les colonnes de pierre et de *biggings*¹ surmontés de fanaux qui marquent le chenal. Il dépassa bientôt le bourg de Renfrew. La Clyde s'élargit alors au pied des collines de Kilpatrick, et devant la baie de Bowling, au fond de laquelle s'ouvre l'embouchure du canal qui réunit Edimbourg à Glasgow.

Enfin, à quatre cents pieds dans les airs, le château de Dumbarton dressa sa silhouette à peine estompée dans la brume, et bientôt, sur la rive gauche, les navires du port de Glasgow dansèrent sous l'action des vagues du *Delphin*. Quelques milles plus loin, Greenock, la patrie de James Watt, fut dépassée. *Le Delphin* se trouvait alors à l'embouchure de la Clyde et à l'entrée du golfe par lequel elle verse ses eaux dans le canal du Nord. Là, il sentit les premières ondulations de la mer, et il rangea les côtes pittoresques de l'île d'Arran.

Enfin, le promontoire de Cantyre, qui se jette au

¹ Petits monticules de pierres.

travers du canal, fut doublé ; on eut connaissance de l'île Rathlin ; le pilote regagna dans sa chaloupe son petit cutter qui croisait au large ; *le Delphin*, rendu à l'autorité de son capitaine, prit par le nord de l'Irlande une route moins fréquentée des navires, et bientôt, ayant perdu de vue les dernières terres européennes, il se trouva seul en plein Océan.

III

En mer

Le Delphin avait un bon équipage ; non pas des matelots de combat, des matelots d'abordage, mais des hommes manœuvrant bien. Il ne lui en fallait pas plus. Ces gaillards-là étaient tous des gens déterminés, mais tous plus ou moins négociants. Ils couraient après la fortune, non après la gloire. Ils n'avaient point de pavillon à montrer, point de couleurs à appuyer d'un coup de canon, et d'ailleurs, toute l'artillerie du bord consistait en deux petits pierriers propres seulement à faire des signaux.

Le Delphin filait rapidement ; il répondait aux

espérances des constructeurs et du capitaine, et bientôt il eut dépassé la limite des eaux britanniques. Du reste, pas un navire en vue ; la grande route de l'Océan était libre. D'ailleurs, nul bâtiment de la marine fédérale n'avait le droit de l'attaquer sous pavillon anglais. Le suivre, bien ; l'empêcher de forcer la ligne des blocus, rien de mieux. Aussi James Playfair avait-il tout sacrifié à la vitesse de son navire, précisément pour n'être pas suivi.

Quoi qu'il en soit, on faisait bonne garde à bord. Malgré le froid, un homme se tenait toujours dans la mâture, prêt à signaler la moindre voile à l'horizon. Lorsque le soir arriva, le capitaine James fit les recommandations les plus précises à Mr. Mathew.

« Ne laissez pas trop longtemps vos vigies dans les barres, lui dit-il. Le froid peut les saisir, et on ne fait pas bonne garde dans ces conditions. Relevez souvent vos hommes.

– C'est entendu, capitaine, répondit Mr. Mathew.

– Je vous recommande Crockston pour ce service. Le gaillard prétend avoir une vue excellente ; il faut le mettre à l'épreuve. Comprenez-le dans le quart du matin ; il surveillera les brumes matinales. S'il survient quelque chose de nouveau, que l'on me prévienne. »

James Playfair, cela dit, gagna sa cabine. Mr.

Mathew fit venir Crockston et lui transmit les ordres du capitaine.

« Demain, à six heures, lui dit-il, tu te rendras à ton poste d'observation dans les barres de misaine. »

Crockston poussa en guise de réponse un grognement des plus affirmatifs. Mais Mr. Mathew n'avait pas le dos tourné, que le marin murmura bon nombre de paroles incompréhensibles, et finit par s'écrier :

« Que diable veut-il dire avec ses barres de misaine ? »

En ce moment, son neveu, John Stiggs, vint le rejoindre sur le gaillard d'avant.

« Eh bien ! mon brave Crockston ? lui dit-il.

– Eh bien ! cela va ! cela va ! répondit le marin avec un sourire forcé. Il n'y a qu'une chose ! Ce diable de bateau secoue ses puces comme un chien qui sort de la rivière, si bien que j'ai le cœur un peu brouillé.

– Pauvre ami ! dit le novice en regardant Crockston avec un vif sentiment de reconnaissance.

– Et quand je pense, reprit le marin, qu'à mon âge je me permets d'avoir le mal de mer ! Quelle femmelette je suis ! Mais ça se fera ! ça se fera ! Il y a bien aussi les barres de misaine qui me tracassent.

– Cher Crockston, et c'est pour moi...

– Pour vous et pour lui, répondit Crockston. Mais pas un mot là-dessus, John. Ayons confiance en Dieu ; il ne vous abandonnera pas. »

Sur ces mots, John Stiggs et Crockston regagnèrent le poste des matelots, et le marin ne s'endormit pas avant d'avoir vu le jeune novice tranquillement couché dans l'étroite cabine qui lui était réservée.

Le lendemain, à six heures, Crockston se leva pour aller prendre son poste ; il monta sur le pont, et le second lui donna l'ordre de grimper dans la mâture et d'y faire bonne garde.

Le marin, à ces paroles, parut un peu indécis ; puis, prenant son parti, il se dirigea vers l'arrière du *Delphin*.

« Eh bien, où vas-tu donc ? cria Mr. Mathew.

– Où vous m'envoyez, répondit Crockston.

– Je te dis d'aller dans les barres de misaine.

– Eh ! j'y vais, répondit le matelot d'un ton imperturbable et en continuant de se diriger vers la dunette.

– Te moques-tu ? reprit Mr. Mathew avec impatience. Tu vas chercher les barres de misaine sur le mât d'artimon. Tu m'as l'air d'un cockney qui s'entend peu à tresser une garcette ou à faire une épissure ! À

bord de quelle gabare as-tu donc navigué, l'ami ? Au mât de misaine, imbécile, au mât de misaine ! »

Les matelots de bordée, accourus aux paroles du second, ne purent retenir un immense éclat de rire en voyant l'air déconcerté de Crockston, qui revenait vers le gaillard d'avant.

« Comme ça, dit-il en considérant le mât, dont l'extrémité absolument invisible se perdait dans les brouillards du matin, comme ça, il faut que je grimpe là-haut ?

– Oui, répondit Mr. Mathew, et dépêche-toi ! Par saint Patrick, un navire fédéral aurait le temps d'engager son beaupré dans notre grément avant que ce fainéant fût arrivé à son poste. Iras-tu, à la fin ? »

Crockston, sans mot dire, se hissa péniblement sur le bastingage ; puis il commença à gravir les enfléchures avec une insigne maladresse, et en homme qui ne savait se servir ni de ses pieds ni de ses mains ; puis, arrivé à la hune de misaine, au lieu de s'y élancer légèrement, il demeura immobile, se cramponnant aux agrès avec l'énergie d'un homme pris de vertige. Mr. Mathew, stupéfait de tant de gaucheries, et se sentant gagné par la colère, lui commanda de descendre à l'instant sur le pont.

« Ce garçon-là, dit-il au maître d'équipage, n'a

jamais été matelot de sa vie. Johnston, allez donc voir un peu ce qu'il a dans son sac. »

Le maître d'équipage gagna rapidement le poste des matelots.

Pendant ce temps, Crockston redescendait péniblement ; mais le pied lui ayant manqué, il se raccrocha à une manœuvre courante, qui fila par le bout, et il tomba assez rudement sur le pont.

« Maladroit, double brute, marin d'eau douce ! s'écria Mr. Mathew en guise de consolation. Qu'es-tu venu faire à bord du *Delphin* ? Ah ! tu t'es donné pour un solide marin, et tu ne sais pas seulement distinguer le mât d'artimon du mât de misaine ! Eh bien, nous allons causer un peu. »

Crockston ne répondit pas. Il tendait le dos en homme résigné à tout recevoir. Précisément alors, le maître d'équipage revint de sa visite.

« Voilà, dit-il au second, tout ce que j'ai trouvé dans le sac de ce paysan-là: un portefeuille suspect avec des lettres.

– Donnez, fit Mr. Mathew. Des lettres avec le timbre des États-Unis du Nord ! « M. Halliburtt, de Boston ! » Un abolitionniste ! un fédéral !... Misérable ! tu n'es qu'un traître ! tu t'es fourvoyé à bord pour nous trahir ! Sois tranquille ! ton affaire est réglée, et tu vas

tâter des griffes du chat à neuf queues¹ ! Maître d'équipage, faites prévenir le capitaine. En attendant, vous autres, veillez sur ce coquin-là. »

Crockston, en recevant ces compliments, faisait une grimace de vieux diable, mais il ne desserrait pas les lèvres. On l'avait attaché au cabestan, et il ne pouvait remuer ni pieds ni mains.

Quelques minutes après, James Playfair sortit de sa cabine et se dirigea vers le gaillard d'avant. Aussitôt, Mr. Mathew mit le capitaine au courant de l'affaire.

« Qu'as-tu à répondre ? demanda James Playfair en contenant à peine son irritation.

– Rien, répondit Crockston.

– Et qu'es-tu venu faire à mon bord ?

– Rien.

– Et qu'attends-tu de moi maintenant ?

– Rien.

– Et qui es-tu ? Un Américain, ainsi que ces lettres semblent le prouver ? »

Crockston ne répondit pas.

¹ Littéralement, *cat of nine tails*, martinet composé de neuf courroies, fort en usage dans la marine anglaise.

« Maître d'équipage, dit James Playfair, cinquante coups de martinet à cet homme pour lui délier la langue. Sera-ce assez, Crockston ?

– On verra, répondit sans sourciller l'oncle du novice John Stiggs.

– Allez, vous autres », fit le maître d'équipage.

À cet ordre, deux vigoureux matelots vinrent dépouiller Crockston de sa vareuse de laine. Ils avaient déjà saisi le redoutable instrument, et le levaient sur les épaules du patient, quand le novice John Stiggs, pâle et défait, se précipita sur le pont.

« Capitaine ! fit-il.

– Ah ! le neveu ! dit James Playfair.

– Capitaine, reprit le novice en faisant un violent effort sur lui-même, ce que Crockston n'a pas voulu dire, je le dirai, moi ! Je ne cacherai pas ce qu'il veut taire encore. Oui, il est Américain, et je le suis aussi ; tous deux nous sommes ennemis des esclavagistes, mais non pas des traîtres venus à bord pour trahir *le Delphin* et le livrer aux navires fédéraux.

– Qu'êtes-vous venus faire alors ? » demanda le capitaine d'une voix sévère, et en examinant avec attention le jeune novice.

Celui-ci hésita pendant quelques instants avant de

répondre, puis d'une voix assez ferme il dit :

« Capitaine, je voudrais vous parler en particulier. »

Tandis que John Stiggs formulait cette demande, James Playfair ne cessait de le considérer avec soin. La figure jeune et douce du novice, sa voix singulièrement sympathique, la finesse et la blancheur de ses mains, à peine dissimulée sous une couche de bistre, ses grands yeux dont l'animation ne pouvait tempérer la douceur, tout cet ensemble fit naître une certaine idée dans l'esprit du capitaine. Quand John Stiggs eut fait sa demande, Playfair regarda fixement Crockston qui haussait les épaules ; puis il fixa sur le novice un regard interrogateur que celui-ci ne put soutenir, et il lui dit ce seul mot :

« Venez. »

John Stiggs suivit le capitaine dans la dunette, et là, James Playfair, ouvrant la porte de sa cabine, dit au novice, dont les joues étaient pâles d'émotion :

« Donnez-vous la peine d'entrer, miss. »

John, ainsi interpellé, se prit à rougir, et deux larmes coulèrent involontairement de ses yeux.

« Rassurez-vous, miss, dit James Playfair d'une voix plus douce, et veuillez m'apprendre à quelle circonstance je dois l'honneur de vous avoir à mon bord. »

La jeune fille hésita un instant à répondre ; puis, rassurée par le regard du capitaine, elle se décida à parler.

« Monsieur, dit-elle, je vais rejoindre mon père à Charleston. La ville est investie par terre, bloquée par mer. Je ne savais donc comment y pénétrer, lorsque j'appris que *le Delphin* se proposait d'en forcer le blocus. J'ai donc pris passage à votre bord, monsieur, et je vous prie de m'excuser si j'ai agi sans votre consentement. Vous me l'auriez refusé.

– Certes, répondit James Playfair.

– J'ai donc bien fait de ne pas vous le demander », répondit la jeune fille d'une voix plus ferme.

Le capitaine se croisa les bras, fit un tour dans sa cabine, puis il revint.

« Quel est votre nom ? lui demanda-t-il.

– Jenny Halliburtt.

– Votre père, si je m'en rapporte à l'adresse des lettres saisies entre les mains de Crockston, n'est-il pas de Boston ?

– Oui, monsieur.

– Et un homme du Nord se trouve ainsi dans une ville du Sud au plus fort de la guerre des États-Unis ?

– Mon père est prisonnier, monsieur. Il se trouvait à

Charleston quand furent tirés les premiers coups de fusil de la guerre civile, et lorsque les troupes de l'Union se virent chassées du fort Sumter par les Confédérés. Les opinions de mon père le désignaient à la haine du parti esclavagiste, et, au mépris de tous les droits, il fut emprisonné par les ordres du général Beauregard. J'étais alors en Angleterre auprès d'une parente qui vient de mourir, et seule, sans autre appui que Crockston, le plus fidèle serviteur de ma famille, j'ai voulu rejoindre mon père et partager sa prison.

– Et qu'était donc M. Halliburtt ? demanda James Playfair.

– Un loyal et brave journaliste, répondit Jenny avec fierté, l'un des plus dignes rédacteurs de *la Tribune*¹, et celui qui a le plus intrépidement défendu la cause des noirs.

– Un abolitionniste ! s'écria violemment le capitaine, un de ces hommes qui, sous le vain prétexte d'abolir l'esclavage, ont couvert leur pays de sang et de ruines !

– Monsieur, répondit Jenny Halliburtt en pâlisant, vous insultez mon père ! Vous ne devez pas oublier que je suis seule ici à le défendre ! »

¹ Journal entièrement dévoué à l'abolition de l'esclavage.

Une vive rougeur monta au front du jeune capitaine ; une colère mêlée de honte s'empara de lui. Peut-être allait-il répondre sans ménagement à la jeune fille ; mais il parvint à se contenir et ouvrit la porte de sa cabine.

« Maître », cria-t-il.

Le maître d'équipage accourut aussitôt.

« Cette cabine sera désormais celle de miss Jenny Halliburtt, dit-il. Qu'on me prépare un cadre au fond de la dunette. Il ne m'en faut pas davantage. »

Le maître d'équipage regardait d'un œil stupéfait ce jeune novice qualifié d'un nom féminin ; mais, sur un signe de James Playfair, il sortit.

« Et maintenant, miss, vous êtes chez vous », dit le jeune capitaine du *Delphin*.

Puis il se retira.

IV

Les malices de Crockston

Tout l'équipage connut bientôt l'histoire de miss

Halliburtt. Crockston ne se gêna pas pour la raconter. Sur l'ordre du capitaine, il avait été détaché du cabestan, et le chat à neuf queues était rentré dans son gîte.

« Un joli animal, dit Crockston, surtout quand il fait patte de velours. »

Aussitôt libre, il descendit dans le poste des matelots, prit une petite valise et la porta à miss Jenny. La jeune fille put reprendre alors ses habits de femme ; mais elle resta confinée dans sa cabine, et elle ne reparut pas sur le pont.

Quant à Crockston, il fut bien et dûment établi qu'il n'était pas plus marin qu'un horse-guard, et on dut l'exempter de tout service à bord.

Cependant, *le Delphin* filait rapidement à travers l'Atlantique, dont il tordait les flots sous sa double hélice, et toute la manœuvre consistait à veiller attentivement. Le lendemain de la scène qui trahit l'incognito de miss Jenny, James Playfair se promenait d'un pas rapide sur le pont de la dunette. Il n'avait fait aucune tentative pour revoir la jeune fille et reprendre avec elle la conversation de la veille.

Pendant sa promenade, Crockston se croisait fréquemment avec lui, et l'examinait en-dessous avec une bonne grimace de satisfaction. Il était évidemment

désireux de causer avec le capitaine, et il mettait à le regarder une insistance qui finit par impatienter celui-ci.

« Ah çà, qu'est-ce que tu me veux encore ? dit James Playfair en interpellant l'Américain. Tu tournes autour de moi comme un nageur autour d'une bouée ! Est-ce que cela ne va pas bientôt finir ?

– Excusez-moi, capitaine, répliqua Crockston en clignant de l'œil, c'est que j'ai quelque chose à vous dire.

– Parleras-tu ?

– Oh ! c'est bien simple. Je veux tout bonnement vous dire que vous êtes un brave homme au fond.

– Pourquoi au fond ?

– Au fond et à la surface aussi.

– Je n'ai pas besoin de tes compliments.

– Ce ne sont pas des compliments. J'attendrai, pour vous en faire, que vous soyez allé jusqu'au bout.

– Jusqu'à quel bout ?

– Au bout de votre tâche.

– Ah ! j'ai une tâche à remplir ?

– Évidemment. Vous nous avez reçus à votre bord, la jeune fille et moi. Bien. Vous avez donné votre cabine à miss Halliburtt. Bon. Vous m'avez fait grâce

du martinet. On ne peut mieux. Vous allez nous conduire tout droit à Charleston. C'est à ravir. Mais ce n'est pas tout.

– Comment ! ce n'est pas tout ! s'écria James Playfair, stupéfait des prétentions de Crockston.

– Non certes, répondit ce dernier en prenant un air narquois. Le père est prisonnier là-bas !

– Eh bien ?

– Eh bien, il faudra délivrer le père.

– Délivrer le père de miss Halliburtt ?

– Sans doute. Un digne homme, un courageux citoyen ! Il vaut la peine que l'on risque quelque chose pour lui.

– Maître Crockston, dit James Playfair en fronçant les sourcils, tu m'as l'air d'un plaisant de première force. Mais retiens bien ceci: je ne suis pas d'humeur à plaisanter.

– Vous vous méprenez, capitaine, répliqua l'Américain. Je ne plaisante en aucune façon. Je vous parle très sérieusement. Ce que je vous propose vous paraît absurde tout d'abord, mais quand vous aurez réfléchi, vous verrez que vous ne pouvez faire autrement.

– Comment ! il faudra que je délivre Mr. Halliburtt ?

– Sans doute. Vous demanderez sa mise en liberté au général Beauregard, qui ne vous la refusera pas.

– Et s’il me la refuse ?

– Alors, répondit Crockston sans plus s’émouvoir, nous emploierons les grands moyens, et nous enlèverons le prisonnier à la barbe des Confédérés.

– Ainsi, s’écria James Playfair, que la colère commençait à gagner, ainsi, non content de passer au travers des flottes fédérales et de forcer le blocus de Charleston, il faudra que je reprenne la mer sous le canon des forts, et cela pour délivrer un monsieur que je ne connais pas, un de ces abolitionnistes que je déteste, un de ces gâcheurs de papier qui versent leur encre au lieu de verser leur sang !

– Oh ! un coup de canon de plus ou de moins ! ajouta Crockston.

– Maître Crockston, dit James Playfair, fais bien attention: si tu as le malheur de me reparler de cette affaire, je t’envoie à fond de cale pendant toute la traversée pour t’apprendre à veiller sur ta langue. »

Cela dit, le capitaine congédia l’Américain, qui s’en alla en murmurant:

« Eh bien, je ne suis pas mécontent de cette conversation ! L’affaire est lancée ! Cela va ! cela va ! »

Lorsque James Playfair avait dit « un abolitionniste que je déteste », il était évidemment allé au-delà de sa pensée. Ce n'était point un partisan de l'esclavage, mais il ne voulait pas admettre que la question de la servitude fût prédominante dans la guerre civile des États-Unis, et cela malgré les déclarations formelles du président Lincoln. Prétendait-il donc que les États du Sud – huit sur trente-six – avaient en principe le droit de se séparer, puisqu'ils s'étaient réunis volontairement ? Pas même. Il détestait les hommes du Nord, et voilà tout. Il les détestait comme d'anciens frères séparés de la famille commune, de vrais Anglais qui avaient jugé bon de faire ce que lui, James Playfair, approuvait maintenant chez les États confédérés. Voilà quelles étaient les opinions politiques du capitaine du *Delphin* ; mais surtout la guerre d'Amérique le gênait personnellement, et il en voulait à ceux qui faisaient cette guerre. On comprend donc comment il dut recevoir cette proposition de délivrer un esclavagiste, et de se mettre à dos les Confédérés, avec lesquels il prétendait trafiquer.

Cependant, les insinuations de Crockston ne laissaient pas de le tracasser. Il les rejetait au loin, mais elles revenaient sans cesse assiéger son esprit, et quand, le lendemain, miss Jenny monta un instant sur le pont, il n'osa pas la regarder en face.

Et c'était grand dommage, assurément, car cette jeune fille à la tête blonde, au regard intelligent et doux, méritait d'être regardée par un jeune homme de trente ans ; mais James se sentait embarrassé en sa présence, il sentait que cette charmante créature possédait une âme forte et généreuse, dont l'éducation s'était faite à l'école du malheur. Il comprenait que son silence envers elle renfermait un refus d'acquiescer à ses vœux les plus chers. D'ailleurs, miss Jenny ne recherchait pas James Playfair, mais elle ne l'évitait pas non plus, et pendant les premiers jours on se parla peu ou point. Miss Halliburtt sortait à peine de sa cabine, et certainement elle n'eût jamais adressé la parole au capitaine du *Delphin*, sans un stratagème de Crockston qui mit les deux parties aux prises.

Le digne Américain était un fidèle serviteur de la famille Halliburtt. Il avait été élevé dans la maison de son maître, et son dévouement ne connaissait pas de limites. Son bon sens égalait son courage et sa vigueur. Ainsi qu'on l'a vu, il avait une manière à lui d'envisager les choses ; il se faisait une philosophie particulière sur les événements ; il donnait peu de prise au découragement, et dans les plus fâcheuses conjonctures, il savait merveilleusement se tirer d'affaire.

Ce brave homme avait mis dans sa tête de délivrer

Mr. Halliburtt, d'employer à le sauver le navire du capitaine et le capitaine lui-même, et de revenir en Angleterre. Tel était son projet, si la jeune fille n'avait d'autre but que de rejoindre son père et de partager sa captivité. Aussi Crockston cherchait-il à entreprendre James Playfair ; il avait lâché sa bordée, comme on l'a vu, mais l'ennemi ne s'était pas rendu. Au contraire.

« Allons, se dit-il, il faut absolument que miss Jenny et le capitaine en viennent à s'entendre. S'ils boude ainsi pendant toute la traversée, nous n'arriverons à rien. Il faut qu'ils parlent, qu'ils discutent, qu'ils se disputent même, mais qu'ils causent, et je veux être pendu si, dans la conversation, James Playfair n'en arrive pas à proposer lui-même ce qu'il refuse aujourd'hui. »

Mais quand Crockston vit que la jeune fille et le jeune homme s'évitaient, il commença à être embarrassé.

« Faut brusquer », se dit-il.

Et, le matin du quatrième jour, il entra dans la cabine de miss Halliburtt en se frottant les mains avec un air de satisfaction parfaite.

« Bonne nouvelle, s'écria-t-il, bonne nouvelle ! Vous ne devineriez jamais ce que m'a proposé le capitaine. Un bien digne jeune homme, allez !

– Ah ! répondit Jenny, dont le cœur battit violemment, il t'a proposé ?...

– De délivrer Mr. Halliburtt, de l'enlever aux Confédérés et de le ramener en Angleterre.

– Est-il vrai ? s'écria Jenny.

– C'est comme je vous le dis, miss. Quel homme de cœur que ce James Playfair ! Voilà comme sont les Anglais: tout mauvais ou tout bons ! Ah ! il peut compter sur ma reconnaissance, celui-là, et je suis prêt à me faire hacher pour lui, si cela peut lui être agréable. »

La joie de Jenny fut profonde en entendant les paroles de Crockston. Délivrer son père ! mais elle n'eût jamais osé concevoir un tel projet ! Et le capitaine du *Delphin* allait risquer pour elle son navire et son équipage !

« Voilà comme il est, ajouta Crockston en finissant, et cela, miss Jenny, mérite bien un remerciement de votre part.

– Mieux qu'un remerciement, s'écria la jeune fille, une éternelle amitié ! »

Et aussitôt elle quitta sa cabine pour aller exprimer à James Playfair les sentiments qui débordaient de son cœur.

« Ca marche de plus en plus, murmura l'Américain. Ca court même, ça arrivera ! »

James Playfair se promenait sur la dunette, et, comme on le pense bien, il fut fort surpris, pour ne pas dire stupéfait, de voir la jeune fille s'approcher de lui, et les yeux humides des larmes de la reconnaissance, lui tendre la main en disant:

« Merci, monsieur, merci de votre dévouement, que je n'aurais jamais osé attendre d'un étranger !

– Miss, répondit le capitaine en homme qui ne comprenait pas et ne pouvait pas comprendre, je ne sais...

– Cependant, monsieur, reprit Jenny, vous allez braver bien des dangers pour moi, peut-être compromettre vos intérêts. Vous avez tant fait déjà, en m'accordant à votre bord une hospitalité à laquelle je n'avais aucun droit...

– Pardonnez-moi, miss Jenny, répondit James Playfair, mais je vous affirme que je ne comprends pas vos paroles. Je me suis conduit envers vous comme fait tout homme bien élevé envers une femme, et mes façons d'agir ne méritent ni tant de reconnaissance ni tant de remerciements.

– Monsieur Playfair, dit Jenny, il est inutile de feindre plus longtemps. Crockston m'a tout appris !

– Ah ! fit le capitaine, Crockston vous a tout appris. Alors je comprends de moins en moins le motif qui vous a fait quitter votre cabine et venir me faire entendre des paroles dont... »

En parlant ainsi, le jeune capitaine était assez embarrassé de sa personne ; il se rappelait la façon brutale avec laquelle il avait accueilli les ouvertures de l'Américain ; mais Jenny ne lui laissa pas le temps de s'expliquer davantage, fort heureusement pour lui, et elle l'interrompit en disant :

« Monsieur James, je n'avais d'autre projet, en prenant passage à votre bord, que d'aller à Charleston, et là, si cruels que soient les esclavagistes, ils n'auraient pas refusé à une pauvre fille de lui laisser partager la prison de son père. Voilà tout, et je n'aurais jamais espéré un retour impossible ; mais puisque votre générosité va jusqu'à vouloir délivrer mon père prisonnier, puisque vous voulez tout tenter pour le sauver, soyez assuré de ma vive reconnaissance, et laissez-moi vous donner la main ! »

James ne savait que dire ni quelle contenance garder ; il se mordait les lèvres ; il n'osait prendre cette main que lui tendait la jeune fille. Il voyait bien que Crockston l'avait « compromis », afin qu'il ne lui fût pas possible de reculer. Et cependant, il n'entraît pas dans ses idées de concourir à la délivrance de Mr.

Halliburtt et de se mettre une mauvaise affaire sur le dos. Mais comment trahir les espérances conçues par cette pauvre fille ? Comment refuser cette main qu'elle lui tendait avec un sentiment si profond d'amitié ? Comment changer en larmes de douleur les larmes de reconnaissance qui s'échappaient de ses yeux ?

Aussi le jeune homme chercha-t-il à répondre évasivement, de manière à conserver sa liberté d'action et à ne pas s'engager pour l'avenir.

« Miss Jenny, dit-il, croyez bien que je ferai tout au monde pour... »

Et il prit dans ses mains la petite main de Jenny ; mais à la douce pression qu'il éprouva, il sentit son cœur se fondre, sa tête se troubler ; les mots lui manquèrent pour exprimer ses pensées ; il balbutia quelques paroles vagues :

« Miss... miss Jenny... pour vous... »

Crockston, qui l'examinait, se frottait les mains en grimaçant et répétait :

« Ca arrive ! ça arrive ! c'est arrivé ! »

Comment James Playfair se serait-il tiré de cette embarrassante situation ? Nul n'aurait pu le dire. Mais heureusement pour lui, sinon pour *le Delphin*, la voix du matelot de vigie se fit entendre.

« Ohé ! officier de quart ! cria-t-il.

– Quoi de nouveau ? répondit Mr. Mathew.

– Une voile au vent ! »

James Playfair, quittant aussitôt la jeune fille, s'élança dans les haubans d'artimon.

V

Les boulets de *l'Iroquois* et les arguments de miss Jessy

La navigation du *Delphin* s'était accomplie jusqu'alors avec beaucoup de bonheur et dans de remarquables conditions de rapidité. Pas un seul navire ne s'était montré en vue avant cette voile signalée par la vigie.

Le Delphin se trouvait alors par 32° 15' de latitude et 57° 43' de longitude à l'ouest du méridien de Greenwich, c'est-à-dire aux trois cinquièmes de son parcours. Depuis quarante-huit heures, un brouillard qui commençait alors à se lever couvrait les eaux de l'Océan. Si cette brume favorisait *le Delphin* en cachant

sa marche, elle l'empêchait aussi d'observer la mer sur une grande étendue, et, sans s'en douter, il pouvait naviguer bord à bord, pour ainsi dire, avec les navires qu'il voulait éviter.

Or, c'est ce qui était arrivé, et quand le navire fut signalé, il ne se trouvait pas à plus de trois milles¹ au vent.

Lorsque James Playfair eut atteint les barres, il aperçut visiblement dans l'éclaircie une grande corvette fédérale qui marchait à toute vapeur. Elle se dirigeait sur *le Delphin*, de manière à lui couper la route.

Le capitaine, après l'avoir soigneusement examinée, redescendit sur le pont et fit venir son second.

« Monsieur Mathew, lui dit-il, que pensez-vous de ce navire ?

– Je pense, capitaine, que c'est un navire de la marine fédérale qui suspecte nos intentions.

– En effet, il n'y a pas de doute possible sur sa nationalité, répondit James Playfair. Voyez. »

En ce moment, le pavillon étoilé des États-Unis du Nord montait à la corne de la corvette, et celle-ci assurait ses couleurs d'un coup de canon.

¹ 5556 mètres, un peu plus de 5 kilomètres et demi.

« Une invite à montrer les nôtres, dit Mr. Mathew. Eh bien, montrons-les. Il n'y a pas à en rougir.

– À quoi bon ? répondit James Playfair. Notre pavillon ne nous couvrirait guère, et il n'empêcherait pas ces gens-là de vouloir nous rendre visite. Non. Allons de l'avant.

– Et marchons vite, reprit Mr. Mathew, car si mes yeux ne me trompent pas, j'ai déjà vu cette corvette quelque part aux environs de Liverpool, où elle venait surveiller les bâtiments en construction. Que je perde mon nom, si on ne lit pas *l'Iroquois* sur le tableau de son taffrail¹.

– Et c'est une bonne marcheuse ?

– L'une des meilleures de la marine fédérale.

– Quels canons porte-t-elle ?

– Huit canons.

– Peuh !

– Oh ! ne haussez pas les épaules, capitaine, répliqua Mr. Mathew d'un ton sérieux. De ces huit canons, il y en a deux à pivots, l'un de soixante sur le gaillard d'arrière, l'autre de cent sur le pont, et rayés tous les deux.

¹ Nom donné à l'arrière des vaisseaux américains.

– Diable ! fit James Playfair, ce sont des Parrotts, et cela porte à trois milles, ces canons-là.

– Oui, et même mieux, capitaine.

– Eh bien, monsieur Mathew, que les canons soient de cent ou de quatre, qu'ils portent à trois milles ou à cinq cents yards, c'est tout un, quand on file assez vite pour éviter leurs boulets. Nous allons donc montrer à cet *Iroquois* comment on marche quand on est fait pour marcher. Faites activer les feux, monsieur Mathew. »

Le second transmit à l'ingénieur¹ les ordres du capitaine, et bientôt une fumée noire tourbillonna au-dessus des cheminées du steamer.

Ces symptômes ne parurent pas être du goût de la corvette, car elle fit au *Delphin* le signal de mettre en panne. Mais James Playfair ne tint aucun compte de l'avertissement et ne changea pas la direction de son navire.

« Et maintenant, dit-il, nous allons voir ce que fera *l'Iroquois*. Il a une belle occasion d'essayer son canon de cent et de savoir jusqu'où il porte. Que l'on marche à toute vapeur !

– Bon ! fit Mr. Mathew, nous ne tarderons pas à être salués d'une belle manière. »

¹ Le mécanicien est ainsi appelé dans la marine anglaise.

En revenant sur la dunette, le capitaine vit miss Halliburtt assise tranquillement près de la lisse.

« Miss Jenny, lui dit-il, nous allons probablement être chassés par cette corvette que vous voyez au vent, et comme elle va nous parler à coups de canon, je vous offre mon bras pour vous reconduire à votre cabine.

– Je vous remercie bien, monsieur Playfair, répondit la jeune fille en regardant le jeune homme, mais je n'ai pas peur d'un coup de canon.

– Cependant, miss, malgré la distance, il peut y avoir quelque danger.

– Oh ! je n'ai pas été élevée en fille craintive. On nous habitue à tout, en Amérique, et je vous assure que les boulets de *l'Iroquois* ne me feront pas baisser la tête.

– Vous êtes brave, miss Jenny.

– Admettons que je sois brave, monsieur Playfair, et permettez-moi de rester auprès de vous.

– Je n'ai rien à vous refuser, miss Halliburtt », répondit le capitaine en considérant la tranquille assurance de la jeune fille.

Ces mots étaient à peine achevés, que l'on vit une vapeur blanche jaillir hors des bastingages de la corvette fédérale. Avant que le bruit de la détonation fût

arrivé jusqu'au *Delphin*, un projectile cylindro-conique, tournant sur lui-même avec une effroyable rapidité, et se vissant dans l'air, pour ainsi dire, se dirigea vers le steamer. Il était facile de le suivre dans sa marche, qui s'opérait avec une certaine lenteur relative, car les projectiles s'échappent moins vite de la bouche des canons rayés que de tout autre canon à âme lisse.

Arrivé à vingt brasses du *Delphin*, le projectile, dont la trajectoire s'abaissait sensiblement, effleura les lames, en marquant son passage par une suite de jets d'eau ; puis il prit un nouvel élan en touchant la surface liquide, il rebondit à une certaine hauteur, passa par-dessus *le Delphin* en coupant le bras tribord de la vergue de misaine, retomba à trente brasses au-delà et s'enfonça dans les flots.

« Diable ! fit James Playfair, gagnons ! gagnons ! Le second boulet ne se fera pas attendre.

– Oh ! fit Mr. Mathew, il faut un certain temps pour recharger de telles pièces.

– Ma foi, voilà qui est fort intéressant à voir, dit Crockston, qui, les bras croisés, regardait la scène en spectateur parfaitement désintéressé. Et dire que ce sont nos amis qui nous envoient des boulets pareils !

– Ah ! c'est toi ! s'écria James Playfair en toisant l'Américain des pieds à la tête.

– C’est moi, capitaine, répondit imperturbablement l’Américain. Je viens voir comment tirent ces braves fédéraux. Pas mal, en vérité, pas mal ! »

Le capitaine allait répondre assez vertement à Crockston ; mais en ce moment un second projectile vint frapper la mer par le travers de la hanche de tribord.

« Bien ! s’écria James Playfair, nous avons déjà gagné deux encablures sur cet *Iroquois*. Ils marchent comme une bouée, tes amis, entends-tu, maître Crockston ?

– Je ne dis pas non, répliqua l’Américain, et, pour la première fois de ma vie, cela ne laisse pas de me faire plaisir. »

Un troisième boulet resta fort en arrière des deux premiers, et en moins de dix minutes *le Delphin* s’était mis hors de la portée des canons de la corvette.

« Voilà qui vaut tous les *patent-logs* du monde, monsieur Mathew, dit James Playfair, et grâce à ces boulets, nous savons à quoi nous en tenir sur notre vitesse. Maintenant, faites pousser les feux à l’arrière. Ce n’est pas la peine de brûler inutilement notre combustible.

– C’est un bon navire que vous commandez là, dit alors miss Halliburtt au jeune capitaine.

– Oui, miss Jenny, il file ses dix-sept nœuds, mon brave *Delphin*, et avant la fin de la journée nous aurons perdu de vue cette corvette fédérale. »

James Playfair n'exagérait pas les qualités nautiques de son bâtiment, et le soleil ne s'était pas encore couché que le sommet des mâts du navire américain avait disparu derrière l'horizon.

Cet incident permit au capitaine d'apprécier sous un jour tout nouveau le caractère de miss Halliburtt. D'ailleurs la glace était rompue. Désormais, pendant le reste de la traversée, les entretiens furent fréquents et prolongés entre le capitaine du *Delphin* et sa passagère. Il trouva en elle une jeune fille calme, forte, réfléchie, intelligente, parlant avec une grande franchise, à l'américaine, ayant des idées arrêtées sur toutes choses et les émettant avec une conviction qui pénétrait le cœur de James Playfair, et cela à son insu. Elle aimait son pays, elle se passionnait pour la grande idée de l'Union, et elle s'exprimait sur la guerre des États-Unis avec un enthousiasme dont toute autre femme n'eût pas été capable. Aussi arriva-t-il plus d'une fois que James Playfair fut fort embarrassé de lui répondre. Souvent même les opinions du « négociant » se trouvaient en jeu, et Jenny les attaquait avec non moins de vigueur et ne voulait transiger en aucune façon. D'abord, James discuta beaucoup. Il essaya de soutenir les confédérés

contre les fédéraux, de prouver que le droit était du côté des sécessionnistes et d'affirmer que des gens qui s'étaient réunis volontairement pouvaient se séparer de même. Mais la jeune fille ne voulut pas céder sur ce point, elle démontra, d'ailleurs, que la question de l'esclavage primait toutes les autres dans cette lutte des Américains du Nord contre ceux du Sud, qu'il s'agissait beaucoup plus de morale et d'humanité que de politique, et James fut battu sans pouvoir répliquer. D'ailleurs, pendant ces discussions, il écoutait surtout. S'il fut plus touché des arguments de miss Halliburt que du charme qu'il éprouvait à l'entendre, c'est ce qu'il est presque impossible de dire ; mais enfin il dut reconnaître, entre autres choses, que la question de l'esclavage était une question principale dans la guerre des États-Unis, qu'il fallait la trancher définitivement et en finir avec ces dernières horreurs des temps barbares.

Du reste, on l'a dit, les opinions politiques du capitaine ne le préoccupaient pas beaucoup. Il en eût sacrifié de plus sérieuses à des arguments présentés sous une forme aussi attachante et dans des conditions semblables. Il faisait donc bon marché de ses idées en pareille matière, mais ce ne fut pas tout, et le « négociant » fut enfin attaqué directement dans ses intérêts les plus chers. Ce fut sur la question du trafic auquel était destiné *le Delphin*, et à propos des munitions qu'il portait aux confédérés.

« Oui, monsieur James, lui dit un jour miss Halliburtt, la reconnaissance ne saurait m'empêcher de vous parler avec la plus entière franchise. Au contraire. Vous êtes un brave marin, un habile commerçant, la maison Playfair est citée pour son honorabilité ; mais, en ce moment, elle manque à ses principes, et elle ne fait pas un métier digne d'elle.

– Comment ! s'écria James, la maison Playfair n'a pas le droit de tenter une pareille opération de commerce !

– Non ! Elle porte des munitions de guerre à des malheureux en pleine révolte contre le gouvernement régulier de leur pays, et c'est prêter des armes à une mauvaise cause.

– Ma foi, miss Jenny, répondit le capitaine, je ne discuterai pas avec vous le droit des Confédérés. Je ne vous répondrai que par un mot: je suis négociant, et, comme tel, je ne me préoccupe que des intérêts de ma maison. Je cherche le gain partout où il se présente.

– Voilà précisément ce qui est blâmable, monsieur James, reprit la jeune fille. Le gain n'excuse pas. Ainsi, quand vous vendez aux Chinois l'opium qui les abrutit, vous êtes aussi coupable qu'en ce moment où vous fournissez aux gens du Sud, les moyens de continuer une guerre criminelle !

– Oh ! pour cette fois, miss Jenny, ceci est trop fort, et je ne puis admettre...

– Non, ce que je dis est juste, et quand vous descendrez en vous-même, lorsque vous comprendrez bien le rôle que vous jouez, lorsque vous songerez aux résultats dont vous êtes parfaitement responsable aux yeux de tous, vous me donnerez raison sur ce point comme sur tant d'autres. »

À ces paroles, James Playfair restait abasourdi. Il quittait alors la jeune fille, en proie à une colère véritable, car il sentait son impuissance à répondre ; puis il boudait comme un enfant pendant une demi-heure, une heure au plus, et il revenait à cette singulière jeune fille, qui l'accablait de ses plus sûrs arguments avec un si aimable sourire.

Bref, quoi qu'il en eût, et bien qu'il ne voulût pas en convenir, le capitaine James Playfair ne s'appartenait plus. Il n'était plus « maître après Dieu » à bord de son navire.

Aussi, à la grande joie de Crockston, les affaires de Mr. Halliburtt semblaient être en bon chemin. Le capitaine paraissait décidé à tout entreprendre pour délivrer le père de miss Jenny, dût-il, pour cela, compromettre *le Delphin*, sa cargaison, son équipage, et encourir les malédictions de son digne oncle Vincent.

VI

Le chenal de l'île Sullivan

Deux jours après la rencontre de la corvette *l'Iroquois*, le *Delphin* se trouvait par le travers des Bermudes, et il eut à essuyer une violente bourrasque. Ces parages sont fréquemment visités par des ouragans d'une extrême véhémence. Ils sont célèbres par leurs sinistres, et c'est là que Shakespeare a placé les émouvantes scènes de son drame de *la Tempête*, dans lequel Ariel et Caliban se disputent l'empire des flots.

Ce coup de vent fut épouvantable. James Playfair eut un instant la pensée de relâcher à Mainland, l'une des Bermudes, où les Anglais ont un poste militaire. C'eût été un contretemps fâcheux, et surtout regrettable. *Le Delphin*, heureusement, se comporta d'une merveilleuse façon pendant la tempête, et, après avoir fui un jour entier devant l'ouragan, il put reprendre sa route vers la côte américaine.

Mais si James Playfair s'était montré satisfait de son navire, il n'avait pas été moins ravi du courage et du sang-froid de la jeune fille. Miss Halliburtt passa près

de lui, sur le pont, les plus mauvaises heures de l'ouragan. Aussi James, en s'interrogeant bien, vit qu'un amour profond, impérieux, irrésistible, s'emparait de tout son être.

« Oui, dit-il, cette vaillante fille est maîtresse à mon bord ! Elle me retourne comme fait la mer d'un bâtiment en détresse. Je sens que je sombre ! Que dira l'oncle Vincent ? Ah ! pauvre nature ! Je suis sûr que si Jenny me demandait de jeter à la mer toute cette maudite cargaison de contrebande, je le ferais sans hésiter, pour l'amour d'elle. »

Heureusement pour la maison Playfair et Co., miss Halliburtt n'exigea pas ce sacrifice. Néanmoins, le pauvre capitaine était bien pris, et Crockston, qui lisait dans son cœur à livre ouvert, se frottait les mains à en perdre l'épiderme.

« Nous le tenons, nous le tenons, se répétait-il à lui-même, et avant huit jours mon maître sera tranquillement installé à bord dans la meilleure cabine du *Delphin*. »

Quant à miss Jenny, s'aperçut-elle des sentiments qu'elle inspirait, se laissa-t-elle aller à les partager, nul ne le saurait dire, et James Playfair moins que personne. La jeune fille se tenait dans une réserve parfaite, tout en subissant l'influence de son éducation américaine, et son secret demeura profondément enseveli dans son

cœur.

Mais, pendant que l'amour faisait de tels progrès dans l'âme du jeune capitaine, *le Delphin* filait avec une non moins grande rapidité vers Charleston.

Le 13 janvier, la vigie signala la terre à dix milles dans l'ouest. C'était une côte basse et presque confondue dans son éloignement avec la ligne des flots. Crockston examinait attentivement l'horizon, et, vers neuf heures du matin, fixant un point dans l'éclaircie du ciel, s'écria :

« Le phare de Charleston ! »

Si *le Delphin* fût arrivé de nuit, ce phare, situé sur l'île Morris, et élevé de cent quarante pieds au-dessus du niveau de la mer, eût été aperçu depuis plusieurs heures, car les éclats de son feu tournant sont visibles à une distance de quatorze milles.

Lorsque la position du *Delphin* fut ainsi relevée, James Playfair n'eut plus qu'une chose à faire : décider par quelle passe il pénétrerait dans la baie de Charleston.

« Si nous ne rencontrons aucun obstacle, dit-il, avant trois heures nous serons en sûreté dans les docks du port. »

La ville de Charleston est située au fond d'un estuaire long de sept milles, large de deux, nommé

Charleston-Harbour, et dont l'entrée est assez difficile. Cette entrée est resserrée entre l'île Morris au sud et l'île Sullivan au nord. À l'époque où *le Delphin* vint tenter de forcer le blocus, l'île Morris appartenait déjà aux troupes fédérales, et le général Gillmore y faisait établir des batteries qui battaient et commandaient la rade. L'île Sullivan, au contraire, était aux mains des Confédérés qui tenaient bon dans le fort Moultrie, situé à son extrémité. Il y avait donc tout avantage pour *le Delphin* à raser de près les rivages du nord, pour éviter le feu des batteries de l'île Morris.

Cinq passes permettaient de pénétrer dans l'estuaire: le chenal de l'île Sullivan, le chenal du nord, le chenal Overall, le chenal principal, et enfin le chenal Lawford ; mais ce dernier ne doit pas être attaqué par des étrangers, à moins qu'ils n'aient d'excellentes pratiques à bord, et des navires calant moins de sept pieds d'eau. Quand au chenal du nord et au chenal Overall, ils étaient enfilés par les batteries fédérales. Donc, il ne fallait pas y penser. Si James Playfair avait eu la possibilité de choisir, il aurait engagé son steamer dans le chenal principal, qui est le meilleur et dont les relèvements sont faciles à suivre ; mais il fallait s'en remettre aux circonstances et se décider suivant l'événement. D'ailleurs, le capitaine du *Delphin* connaissait parfaitement tous les secrets de cette baie, ses dangers, la profondeur de ses eaux à mer basse, ses

courants ; il était donc capable de gouverner son bâtiment avec la plus parfaite sûreté, dès qu'il aurait embouqué l'un de ces étroits pertuis. La grande question était donc d'y pénétrer.

Or, cette manœuvre demandait une grande expérience de la mer, et une exacte connaissance des qualités du *Delphin*.

En effet, deux frégates fédérales croisaient alors dans les eaux de Charleston. Mr. Mathew les signala bientôt à l'attention de James Playfair.

« Elles se préparent, dit-il, à nous demander ce que nous venons faire dans ces parages.

– Eh bien, nous ne leur répondrons pas, répliqua le capitaine, et elles en seront pour leurs frais de curiosité. »

Cependant, les croiseurs se dirigeaient à toute vapeur vers *le Delphin*, qui continua sa route tout en ayant soin de se tenir hors de portée de leurs canons. Mais, afin de gagner du temps, James Playfair mit le cap au sud-ouest, voulant donner le change aux bâtiments ennemis. Ceux-ci durent croire, en effet, que *le Delphin* avait l'intention de se lancer dans les passes de l'île Morris. Or, il y avait là des batteries et des canons dont un seul boulet eût suffi à couler bas le navire anglais. Les fédéraux laissèrent donc *le Delphin*

courir vers le sud-ouest, en se contentant de l'observer, et sans lui appuyer trop vivement la chasse.

Aussi, pendant une heure, la situation respective des navires ne changea pas. D'ailleurs, James Playfair, voulant tromper les croiseurs sur la marche du *Delphin*, avait fait modérer le jeu des tiroirs, et ne marchait qu'à petite vapeur. Cependant, aux épais tourbillons de fumée qui s'échappaient de ses cheminées, on devait croire qu'il cherchait à obtenir son maximum de pression, et, par conséquent, son maximum de rapidité.

« Ils seront bien étonnés tout à l'heure, dit James Playfair, quand ils nous verront filer entre leurs mains ! »

En effet, lorsque le capitaine se vit assez rapproché de l'île Morris, et devant une ligne de canons dont il ne connaissait pas la portée, il changea brusquement sa barre, fit pirouetter son navire sur lui-même, et revint au nord, en laissant les croiseurs à deux milles au vent de lui. Ceux-ci, voyant cette manœuvre, comprirent les projets du steamer, et ils se mirent résolument à le poursuivre. Mais il était trop tard. *Le Delphin*, doublant sa vitesse sous l'action de ses hélices lancées à toute volée, les distança rapidement en se rapprochant de la côte. Quelques boulets lui furent adressés par acquit de conscience, mais les fédéraux en furent pour leurs projectiles, qui n'arrivèrent seulement pas à mi-chemin.

À onze heures du matin, le steamer, rangeant de près l'île Sullivan, grâce à son faible tirant d'eau, donnait à pleine vapeur dans l'étroite passe. Là, il se trouvait en sûreté, car aucun croiseur fédéral n'eût osé le suivre dans ce chenal, qui ne donne pas en moyenne onze pieds d'eau en basse mer.

« Comment, s'écria Crockston, ce n'est pas plus difficile que cela ?

– Oh ! oh ! maître Crockston, répondit James Playfair, le difficile n'est pas d'entrer, mais de sortir.

– Bah ! répondit l'Américain, voilà qui ne m'inquiète guère. Avec un bâtiment comme *le Delphin* et un capitaine comme monsieur James Playfair, on entre quand on veut et on sort de même. »

Cependant, James Playfair, sa lunette à la main, examinait avec attention la route à suivre. Il avait sous les yeux d'excellentes cartes côtières qui lui permirent de marcher en avant sans un embarras, sans une hésitation.

Son navire une fois engagé dans le chenal étroit qui court le long de l'île Sullivan, James gouverna en relevant le milieu du fort Moultrie à l'ouest-demi-nord, jusqu'à ce que le château de Pickney, reconnaissable à sa couleur sombre, et situé sur l'îlot isolé de Shute's Folly, se montrât au nord-nord-est. De l'autre côté, il

tint la maison du fort Johnson, élevé sur la gauche, ouverte de deux degrés au nord du fort Sumter.

En ce moment, il fut salué de quelques boulets partis des batteries de l'île Morris, qui ne l'atteignirent pas. Il continua donc sa route, sans dévier d'un point, passa devant Moultrieville, située à l'extrémité de l'île Sullivan, et débouqua dans la baie.

Bientôt, il laissa le fort Sumter sur sa gauche, et fut masqué par lui des batteries fédérales.

Ce fort, célèbre dans la guerre des États-Unis, est situé à trois milles et un tiers de Charleston¹, et à un mille environ de chaque côté de la baie. C'est un pentagone tronqué, construit sur une île artificielle en granit du Massachusetts, et dont la construction a duré dix ans et a coûté plus de neuf cent mille dollars².

C'est de ce fort que, le 13 avril 1861, Anderson et les troupes fédérales furent chassés, et c'est contre lui que se tira le premier coup de feu des séparatistes. On ne saurait évaluer les masses de fer et de plomb que les canons des fédéraux vomirent sur lui. Cependant il résista pendant près de trois années. Quelques mois plus tard, après le passage du *Delphin*, il tomba sous les boulets de trois cents livres des canons rayés de Parrott,

¹ 5 kilomètres.

² Environ 5 millions de francs.

que le général Gillmore fit établir sur l'île Morris.

Mais alors il était dans toute sa force, et le drapeau des Confédérés flottait au-dessus de cet énorme pentagone de pierre.

Une fois le fort dépassé, la ville de Charleston apparut couchée entre les deux rivières d'Ashley et de Cooper ; elle formait une pointe avancée sur la rade.

James Playfair fila au milieu des bouées qui marquent le chenal, en laissant au sud-sud-ouest le phare de Charleston, visible au-dessus des terrassements de l'île Morris. Il avait alors hissé à sa corne le pavillon d'Angleterre, et il évoluait avec une merveilleuse rapidité dans les passes.

Lorsqu'il eut laissé sur tribord la bouée de la Quarantaine, il s'avança librement au milieu des eaux de la baie. Miss Halliburtt était debout sur la dunette, considérant cette ville où son père était retenu prisonnier, et ses yeux se remplissaient de larmes.

Enfin, l'allure du steamer fut modérée sur l'ordre du capitaine ; *le Delphin* rangea à la pointe les batteries du sud et de l'est, et bientôt il fut amarré à quai dans le *North-Commercial wharf*.

VII

Un général sudiste

Le Delphin, en arrivant aux quais de Charleston, avait été salué par les hurrahs d'une foule nombreuse. Les habitants de cette ville, étroitement bloquée par mer, n'étaient pas accoutumés aux visites de navires européens. Ils se demandaient, non sans étonnement, ce que venait faire dans leurs eaux ce grand steamer portant fièrement à sa corne le pavillon d'Angleterre. Mais quand on sut le but de son voyage, pourquoi il venait de forcer les passes de Sullivan, lorsque le bruit se répandit qu'il renfermait dans ses flancs toute une cargaison de contrebande de guerre, les applaudissements et les cris de joie redoublèrent d'intensité.

James Playfair, sans perdre un instant, se mit en rapport avec le général Beauregard, commandant militaire de la ville. Celui-ci reçut avec empressement le jeune capitaine du *Delphin*, qui arrivait fort à propos pour donner à ses soldats les habillements et les munitions dont ils avaient le plus grand besoin. Il fut donc convenu que le déchargement du navire se ferait

immédiatement, et des bras nombreux vinrent en aide aux matelots anglais.

Avant de quitter son bord, James Playfair avait reçu de miss Halliburtt les plus pressantes recommandations au sujet de son père. Le jeune capitaine s'était mis tout entier au service de la jeune fille.

« Miss Jenny, avait-il dit, vous pouvez compter sur moi ; je ferai l'impossible pour sauver votre père, mais j'espère que cette affaire ne présentera pas de difficultés ; j'irai voir le général Beauregard aujourd'hui même, et, sans lui demander brusquement la liberté de Mr. Halliburtt, je saurai de lui dans quelle situation il se trouve, s'il est libre sur parole ou prisonnier.

– Mon pauvre père ! répondit en soupirant Jenny, il ne sait pas sa fille si près de lui. Que ne puis-je voler dans ses bras !

– Un peu de patience, miss Jenny. Bientôt vous embrasserez votre père. Comptez bien que j'agirai avec le plus entier dévouement, mais aussi en homme prudent et réfléchi. »

C'est pourquoi James Playfair, fidèle à sa promesse, après avoir traité en négociant les affaires de sa maison, livré la cargaison du *Delphin* au général et traité de l'achat à vil prix d'un immense stock de coton, mit la

conversation sur les événements du jour.

« Ainsi, dit-il au général Beauregard, vous croyez au triomphe des esclavagistes ?

– Je ne doute pas un instant de notre victoire définitive, et, en ce qui regarde Charleston, l’armée de Lee en fera bientôt cesser l’investissement. D’ailleurs, que voulez-vous attendre des abolitionnistes ? En admettant, ce qui ne sera pas, que les villes commerçantes de la Virginie, des deux Carolines, de la Géorgie, de l’Alabama, du Mississippi vinssent à tomber en leur pouvoir, après ? Seraient-ils maîtres d’un pays qu’ils ne pourront jamais occuper ? Non certes, et suivant moi, s’ils étaient jamais victorieux, ils seraient fort embarrassés de leur victoire.

– Et vous êtes absolument sûr de vos soldats, demanda le capitaine ; vous ne craignez pas que Charleston ne se lasse d’un siège qui la ruine ?

– Non ! je ne crains pas la trahison. D’ailleurs, les traîtres seraient sacrifiés sans pitié, et je détruirais la ville elle-même par le fer ou la flamme si j’y surprénais le moindre mouvement unioniste. Jefferson Davis m’a confié Charleston, et vous pouvez croire que Charleston est en mains sûres.

– Est-ce que vous avez des prisonniers nordistes ? demanda James Playfair, arrivant à l’objet intéressant

de la conversation.

– Oui, capitaine, répondit le général. C'est à Charleston qu'a éclaté le premier coup de feu de la scission. Les abolitionnistes qui se trouvaient ici ont voulu résister, et, après avoir été battus, ils sont restés prisonniers de guerre.

– Et vous en avez beaucoup ?

– Une centaine environ.

– Libres dans la ville ?

– Ils l'étaient jusqu'au jour où j'ai découvert un complot formé par eux. Leur chef était parvenu à établir des communications avec les assiégeants, qui se trouvaient instruits de la situation de la ville. J'ai donc dû faire enfermer ces hôtes dangereux, et plusieurs de ces fédéraux ne sortiront de leur prison que pour monter sur les glacis de la citadelle, et, là, dix balles confédérées auront raison de leur fédéralisme.

– Quoi ! fusillés ! s'écria le jeune capitaine, tressaillant malgré lui.

– Oui ! et leur chef tout d'abord. Un homme fort déterminé et fort dangereux dans une ville assiégée. J'ai envoyé sa correspondance à la présidence de Richmond, et, avant huit jours, son sort sera irrévocablement fixé.

– Quel est donc cet homme dont vous parlez ? demanda James Playfair avec la plus parfaite insouciance.

– Un journaliste de Boston, un abolitionniste enragé, l'âme damnée de Lincoln.

– Et vous le nommez ?

– Jonathan Halliburtt.

– Pauvre diable ! fit James en contenant son émotion. Quoi qu'il ait fait, on ne peut s'empêcher de le plaindre. Et vous croyez qu'il sera fusillé ?

– J'en suis sûr, répondit Beauregard. Que voulez-vous ? La guerre est la guerre. On se défend comme on peut.

– Enfin, cela ne me regarde pas, répondit le capitaine, et même, quand cette exécution aura lieu, je serai déjà loin.

– Quoi ! vous pensez déjà à repartir ?

– Oui, général, on est négociant avant tout. Dès que mon chargement de coton sera terminé, je prendrai la mer. Je suis entré à Charleston, c'est bien, mais il faut en sortir. Là est l'important. *Le Delphin* est un bon navire ; il peut défier à la course tous les bâtiments de la marine fédérale ; mais si vite qu'il soit, il n'a pas la prétention de distancer un boulet de cent, et un boulet

dans sa coque ou sa machine ferait singulièrement avorter ma combinaison commerciale.

– À votre aise, capitaine, répondit Beauregard. Je n'ai point de conseil à vous donner en pareille circonstance. Vous faites votre métier et vous avez raison. À votre place, j'agisais comme vous agissez. D'ailleurs, le séjour de Charleston est peu agréable, et une rade où il pleut des bombes trois jours sur quatre n'est pas un abri sûr pour un navire. Vous partirez donc quand il vous plaira. Mais un simple renseignement. Quels sont la force et le nombre des navires fédéraux qui croisent devant Charleston ? »

James Playfair satisfait aussi bien que possible aux demandes du général, et il prit congé de lui dans les meilleurs termes. Puis il revint au *Delphin* très soucieux, très affligé de ce qu'il venait d'apprendre.

« Que dire à miss Jenny, pensait-il, dois-je l'instruire de la terrible situation de Mr. Halliburtt ? Vaut-il mieux lui laisser ignorer les dangers qui la menacent ? Pauvre enfant ! »

Il n'avait pas fait cinquante pas hors de la maison du gouverneur, qu'il se heurta contre Crockston. Le digne Américain le guettait depuis son départ.

« Eh bien, capitaine ? »

James Playfair regarda fixement Crockston, et celui-

ci comprit bien que le capitaine n'avait pas de nouvelles favorables à lui donner.

« Vous avez vu Beauregard ? demanda-t-il.

– Oui, répondit James Playfair.

– Et vous lui avez parlé de Mr. Halliburtt ?

– Non ! c'est lui qui m'en a parlé.

– Eh bien, capitaine ?

– Eh bien !... on peut tout te dire à toi, Crockston.

– Tout, capitaine.

– Eh bien ! le général Beauregard m'a dit que ton maître serait fusillé dans huit jours. »

À cette nouvelle, un autre que Crockston aurait bondi de rage, ou bien il se serait laissé aller aux éclats d'une douleur compromettante. Mais l'Américain, qui ne doutait de rien, eut comme un sourire sur ses lèvres et dit seulement:

« Bah ! qu'importe !

– Comment ! qu'importe ! s'écria James Playfair. Je te dis que Mr. Halliburtt sera fusillé dans huit jours, et tu réponds: Qu'importe !

– Oui, si dans six jours il est à bord du *Delphin*, et si dans sept *le Delphin* est en plein Océan.

– Bien ! fit le capitaine en serrant la main de

Crockston. Je te comprends, mon brave. Tu es un homme de résolution, et moi, en dépit de l'oncle Vincent et de la cargaison du *Delphin*, je me ferais sauter pour miss Jenny.

– Il ne faut faire sauter personne, répondit l'Américain. Ca ne profite qu'aux poissons. L'important, c'est de délivrer Mr. Halliburtt.

– Mais sais-tu que ce sera difficile !

– Peuh ! fit Crockston.

– Il s'agit de communiquer avec un prisonnier sévèrement gardé.

– Sans doute.

– Et de mener à bien une évasion presque miraculeuse !

– Bah ! fit Crockston. Un prisonnier est plus possédé de l'idée de s'enfuir que son gardien n'est possédé de l'idée de le garder. Donc un prisonnier doit toujours réussir à se sauver. Toutes les chances sont pour lui. C'est pourquoi, grâce à nos manœuvres, Mr. Halliburtt se sauvera.

– Tu as raison, Crockston.

– Toujours raison.

– Mais, enfin, comment feras-tu ? Il faut un plan, il y a des précautions à prendre.

– J’y réfléchirai.

– Mais miss Jenny, quand elle va apprendre que son père est condamné à mort, et que l’ordre de son exécution peut arriver d’un jour à l’autre...

– Elle ne l’apprendra pas, voilà tout.

– Oui, qu’elle l’ignore. Cela vaut mieux, et pour elle et pour nous.

– Où est enfermé Mr. Halliburtt ? demanda Crockston.

– À la citadelle, répondit James Playfair.

– Parfait. À bord, maintenant !

– À bord, Crockston ! »

VIII

L’évasion

Miss Jenny, assise sur la dunette du *Delphin*, attendait avec une anxieuse impatience le retour du capitaine. Lorsque celui-ci l’eut rejointe, elle ne put articuler une seule parole, mais ses regards

interrogeaient James Playfair plus ardemment que ne l'eussent fait ses lèvres.

Celui-ci, aidé de Crockston, n'apprit à la jeune fille que les faits relatifs à l'emprisonnement de son père. Il lui dit qu'il avait prudemment pressenti Beauregard au sujet de ses prisonniers de guerre. Le général ne lui ayant pas paru bien disposé à leur égard, il s'était tenu sur la réserve et voulait prendre conseil des circonstances.

« Puisque Mr. Halliburtt n'est pas libre dans la ville, sa fuite offrira plus de difficulté, mais je viendrai à bout de ma tâche, et je vous jure, miss Jenny, que *le Delphin* ne quittera pas la rade de Charleston sans avoir votre père à son bord.

– Merci, monsieur James, dit Jenny, je vous remercie de toute mon âme. »

À ces paroles, James Playfair sentit son cœur bondir dans sa poitrine. Il s'approcha de la jeune fille, le regard humide, la parole troublée. Peut-être allait-il parler, faire l'aveu des sentiments qu'il ne pouvait plus contenir, quand Crockston intervint.

« Ce n'est pas tout cela, dit-il, et ce n'est pas le moment de s'attendrir. Causons et causons bien.

– As-tu un plan, Crockston ? demanda la jeune fille.

– J'ai toujours un plan, répondit l'Américain. C'est

ma spécialité.

– Mais un bon ? dit James Playfair.

– Excellent, et tous les ministres de Washington n'en imagineraient pas un meilleur. C'est comme si Mr. Halliburtt était à bord. »

Crockston disait ces choses avec une telle assurance et en même temps une si parfaite bonhomie, qu'il eût fallu être le plus incrédule des hommes pour ne pas partager sa conviction.

« Nous t'écoutons, Crockston, dit James Playfair.

– Bon. Vous, capitaine, vous allez vous rendre auprès du général Beauregard, et vous lui demanderez un service qu'il ne vous refusera pas.

– Et lequel ?

– Vous direz que vous avez à bord un mauvais sujet, un chenapan fini, qui vous gêne, qui, pendant la traversée, a excité l'équipage à la révolte, enfin, une abominable pratique, et vous lui demanderez la permission de l'enfermer à la citadelle, à la condition, toutefois, de le reprendre à votre départ afin de le ramener en Angleterre et de le livrer à la justice de son pays.

– Bon ! répondit James Playfair en souriant à demi. Je ferai tout cela, et Beauregard accèdera très volontiers

à ma demande.

– J’en suis parfaitement sûr, répondit l’Américain.

– Mais, reprit Playfair, il me manque une chose.

– Quoi donc ?

– Le mauvais chenapan.

– Il est devant vos yeux, capitaine.

– Quoi, cet abominable sujet ?...

– C’est moi, ne vous en déplaise.

– Oh ! brave et digne cœur ! s’écria Jenny en pressant de ses petites mains les mains rugueuses de l’Américain.

– Va, Crockston, reprit James Playfair, je te comprends, mon ami, et je ne regrette qu’une chose, c’est de ne pas pouvoir prendre ta place !

– À chacun son rôle, répliqua Crockston. Si vous vous mettiez à ma place, vous seriez très embarrassé, et moi je ne le serai pas. Vous aurez assez à faire plus tard de sortir de la rade sous le canon des fédéraux et des confédérés, ce dont je me tirerais fort mal pour mon compte.

– Bien, Crockston, continue.

– Voilà. Une fois dans la citadelle, – je la connais, – je verrai comment m’y prendre, mais soyez certain que

je m'y prendrai bien. Pendant ce temps, vous procéderez au chargement de votre navire.

– Oh ! les affaires, dit le capitaine, c'est maintenant un détail de peu d'importance.

– Pas du tout ! Et l'oncle Vincent ! Qu'est-ce qu'il dirait ? Faisons marcher de pair les sentiments et les opérations de commerce. Cela empêchera les soupçons. Mais faisons vite. Pouvez-vous être prêt en six jours ?

– Oui.

– Eh bien, que *le Delphin* soit chargé et prêt à partir dans la journée du 22.

– Il sera prêt.

– Le soir du 22 janvier, entendez bien, envoyez une embarcation, avec vos meilleurs hommes, à White-Point, à l'extrémité de la ville. Attendez jusqu'à neuf heures, et vous verrez apparaître Mr. Halliburtt et votre serviteur.

– Mais comment auras-tu fait pour faire évader Mr. Halliburtt et t'échapper toi-même ?

– Cela me regarde.

– Cher Crockston, dit alors Jenny, tu vas donc exposer ta vie pour sauver mon père !

– Ne vous inquiétez pas de moi, miss Jenny, je n'expose absolument rien, vous pouvez m'en croire.

– Eh bien, demanda James Playfair, quand faut-il te faire enfermer ?

– Aujourd’hui même. Vous comprenez, je démoralise votre équipage. Il n’y a pas de temps à perdre.

– Veux-tu de l’or ? Cela peut te servir dans cette citadelle.

– De l’or, pour acheter un geôlier ! Point ! c’est trop cher et trop bête. Quand on en vient là, le geôlier garde l’argent et le prisonnier. Et il a raison, cet homme ! Non ! j’ai d’autres moyens plus sûrs. Cependant, quelques dollars. Il faut pouvoir boire au besoin.

– Et griser le geôlier.

– Non, un geôlier gris, ça compromet tout ! Non, je vous dis que j’ai mon idée. Laissez-moi faire.

– Tiens, mon brave Crockston, voilà une dizaine de dollars.

– C’est trop, mais je vous rendrai le surplus.

– Eh bien, es-tu prêt ?

– Tout prêt à être un coquin fieffé.

– Alors, en route.

– Crockston, dit la jeune fille d’une voix émue, Crockston, tu es bien le meilleur homme qui soit sur

terre !

– Ca ne m'étonnerait pas, répondit l'Américain en riant d'un bon gros rire. Ah ! à propos, capitaine, une recommandation importante.

– Laquelle ?

– Si le général vous proposait de faire pendre votre chenapan, – vous savez, les militaires, ça n'y va pas par quatre chemins !

– Eh bien, Crockston ?

– Eh bien, vous demanderiez à réfléchir.

– Je te le promets. »

Le jour même, au grand étonnement de l'équipage, qui n'était pas dans la confiance, Crockston, les fers aux pieds et aux mains, fut descendu à terre au milieu d'une dizaine de marins, et, une demi-heure après, sur la demande du capitaine James Playfair, le mauvais chenapan traversait les rues de la ville, et, malgré sa résistance, il se voyait écroué dans la citadelle de Charleston.

Pendant cette journée et les jours suivants, le déchargement du *Delphin* fut conduit avec une grande activité. Les grues à vapeur enlevaient sans désespérer toute la cargaison européenne pour faire place à la cargaison indigène. La population de Charleston

assistait à cette intéressante opération, aidant et félicitant les matelots. On peut dire que ces braves gens tenaient le haut du pavé. Les Sudistes les avaient en grande estime ; mais James Playfair ne leur laissa pas le temps d'accepter les politesses des Américains ; il était sans cesse sur leur dos, et les pressait avec une fiévreuse activité dont les marins du *Delphin* ne soupçonnaient pas la cause.

Trois jours après, le 18 janvier, les premières balles de coton commencèrent à s'empiler dans la cale. Bien que James ne s'en inquiétât plus, la maison Playfair et Co. faisait une excellente opération, ayant eu à vil prix tout ce coton qui encombrait les wharfs de Charleston.

Cependant, on n'avait plus aucune nouvelle de Crockston. Sans en rien dire, Jenny était en proie à des craintes incessantes. Son visage, altéré par l'inquiétude, parlait pour elle, et James Playfair la rassurait par ses bonnes paroles.

« J'ai toute confiance dans Crockston, lui disait-il. C'est un serviteur dévoué. Vous qui le connaissez mieux que moi, miss Jenny, vous devriez vous rassurer entièrement. Dans trois jours, votre père vous pressera sur son cœur, croyez-en ma parole.

– Ah ! monsieur James ! s'écria la jeune fille, comment pourrai-je jamais reconnaître un tel dévouement ? Comment mon père et moi trouverons-

nous le moyen de nous acquitter envers vous ?

– Je vous le dirai quand nous serons dans les eaux anglaises ! » répondit le jeune capitaine.

Jenny le regarda un instant, baissa ses yeux qui se remplirent de larmes, puis elle rentra dans sa cabine.

James Playfair espérait que, jusqu'au moment où son père serait en sûreté, la jeune fille ne saurait rien de sa terrible situation ; mais pendant cette dernière journée, l'involontaire indiscretion d'un matelot lui apprit la vérité. La réponse du cabinet de Richmond était arrivée la veille par une estafette qui avait pu forcer la ligne des avant-postes. Cette réponse contenait l'arrêt de mort de Jonathan Halliburtt, et ce malheureux citoyen devait être passé le lendemain matin par les armes. La nouvelle de la prochaine exécution n'avait pas tardé à se répandre dans la ville, et elle fut apportée à bord par l'un des matelots du *Delphin*. Cet homme l'apprit à son capitaine sans se douter que miss Halliburtt était à portée de l'entendre. La jeune fille poussa un cri déchirant, et tomba sur le pont sans connaissance. James Playfair la transporta dans sa cabine, et les soins les plus assidus furent nécessaires pour la rappeler à la vie.

Quand elle rouvrit les yeux, elle aperçut le jeune capitaine qui, un doigt sur les lèvres, lui recommandait un silence absolu. Elle eut la force de se taire, de

comprimer les transports de sa douleur, et James Playfair, se penchant à son oreille, lui dit :

« Jenny, dans deux heures votre père sera en sûreté auprès de vous, ou j’aurai péri en allant le sauver ! »

Puis il sortit de la dunette en se disant :

« Et maintenant, il faut l’enlever à tout prix, quand je devrais payer sa liberté de ma vie et de celle de tout mon équipage ! »

L’heure d’agir était arrivée. Depuis le matin, *le Delphin* avait entièrement terminé son chargement de coton ; ses soutes au charbon étaient pleines. Dans deux heures, il pouvait partir. James Playfair l’avait fait sortir du *North-Commercial Wharf* et conduire en pleine rade ; il était donc prêt à profiter de la marée qui devait être pleine à neuf heures du soir.

Lorsque James Playfair quitta la jeune fille, sept heures sonnaient alors, et James fit commencer ses préparatifs de départ. Jusqu’ici, le secret avait été conservé de la manière la plus absolue entre lui, Crockston et Jenny. Mais alors il jugea convenable de mettre Mr. Mathew au courant de la situation, et il le fit à l’instant même.

« À vos ordres, répondit Mr. Mathew sans faire la moindre observation. Et c’est pour neuf heures ?

– Pour neuf heures. Faites immédiatement allumer

les feux, et qu'on les pousse activement.

– Cela va être fait, capitaine.

– *Le Delphin* est mouillé sur une ancre à jet. Nous couperons notre amarre, et nous filerons sans perdre une seconde.

– Parfaitement.

– Faites placer un fanal à la tête du grand mât. La nuit est obscure et le brouillard se lève. Il ne faut pas que nous courions le risque de nous égarer en revenant à bord. Vous prendrez même la précaution de faire sonner la cloche à partir de neuf heures.

– Vos ordres seront ponctuellement exécutés, capitaine.

– Et maintenant, monsieur Mathew, ajouta James Playfair, faites armer la guigue¹ ; placez-y six de nos plus robustes rameurs. Je vais partir immédiatement pour White-Point. Je vous recommande miss Jenny pendant mon absence, et que Dieu nous protège, monsieur Mathew.

– Que Dieu nous protège ! » répondit le second.

Puis aussitôt, il donna les ordres nécessaires pour que les fourneaux fussent allumés et l'embarcation

¹ Canot léger dont les deux bouts se terminent en pointe.

armée. En quelques minutes, celle-ci fut prête. James Playfair, après avoir dit un dernier adieu à Jenny, descendit dans sa guigue, et put voir, au moment où elle débordait, des torrents de fumée noire se perdre dans l'obscur brouillard du ciel.

Les ténèbres étaient profondes ; le vent était tombé ; un silence absolu régnait sur l'immense rade, dont les flots semblaient assoupis. Quelques lumières à peine distinctes tremblotaient dans la brume. James Playfair avait pris la barre, et, d'une main sûre, il dirigeait son embarcation vers White-Point. C'était un trajet de deux milles à faire environ. Pendant le jour, James avait parfaitement établi ses relèvements, de telle sorte qu'il put gagner en droite ligne la pointe de Charleston.

Huit heures sonnaient à Saint-Philipp, quand la guigue heurta de son avant White-Point.

Il y avait encore une heure à attendre avant le moment précis fixé par Crockston. Le quai était absolument désert. Seule la sentinelle de la batterie du sud et de l'est se promenait à vingt pas. James Playfair dévorait les minutes. Le temps ne marchait pas au gré de son impatience.

À huit heures et demie, il entendit un bruit de pas. Il laissa ses hommes les avirons armés, et prêts à partir, et il se porta en avant. Mais au bout de dix pas, il se rencontra avec une ronde de gardes-côtes ; une

vingtaine d'hommes en tout. James tira de sa ceinture un revolver, décidé à s'en servir au besoin. Mais que pouvait-il faire contre ces soldats, qui descendirent jusqu'au quai ?

Là, le chef de la ronde vint à lui, et, voyant la guigue, il demanda à James :

« Quelle est cette embarcation ?

– La guigue du *Delphin*, répondit le jeune homme.

– Et vous êtes ?...

– Le capitaine James Playfair.

– Je vous croyais parti, et déjà dans les passes de Charleston.

– Je suis prêt à partir... je devrais même être en route... mais...

– Mais... ? » demanda le chef des gardes-côtes en insistant.

James eut l'esprit traversé par une idée soudaine et il répondit :

« Un de mes matelots est enfermé à la citadelle, et, ma foi, j'allais l'oublier. Heureusement, j'y ai pensé lorsqu'il était temps encore, et j'ai envoyé des hommes le prendre.

– Ah ! ce mauvais sujet que vous voulez ramener en

Angleterre ?

– Oui.

– On l’aurait aussi bien pendu ici que là-bas ! dit le garde-côtes en riant de sa plaisanterie.

– J’en suis persuadé, répondit James Playfair, mais il vaut mieux que les choses se passent régulièrement.

– Allons, bonne chance, capitaine, et défiez-vous des batteries de l’île Morris.

– Soyez tranquille. Puisque je suis passé sans encombre, j’espère bien sortir dans les mêmes conditions.

– Bon voyage.

– Merci. »

Sur ce, la petite troupe s’éloigna, et la grève demeura silencieuse.

En ce moment, neuf heures sonnèrent. C’était le moment fixé. James sentait son cœur battre à se rompre dans sa poitrine. Un sifflement retentit. James répondit par un sifflement semblable ; puis il attendit, prêtant l’oreille, et de la main recommandant à ses matelots un silence absolu. Un homme parut enveloppé dans un large tartan, regardant de côté et d’autre. James courut à lui.

« Mr. Halliburtt ?

– C’est moi, répondit l’homme au tartan.

– Ah ! Dieu soit loué ! s’écria James Playfair. Embarquez sans perdre un instant. Où est Crockston ?

– Crockston ! fit Mr. Halliburtt d’un ton stupéfait. Que voulez-vous dire ?

– L’homme qui vous a délivré, celui qui vous a conduit ici, c’est votre serviteur Crockston.

– L’homme qui m’accompagnait est le geôlier de la citadelle, répondit Mr. Halliburtt.

– Le geôlier ! » s’écria James Playfair.

Évidemment, il n’y comprenait rien, et mille craintes l’assaillirent.

« Ah bien oui, le geôlier ! s’écria une voix connue. Le geôlier ! il dort comme une souche dans mon cachot !

– Crockston ! toi ! c’est toi ! fit Mr. Halliburtt.

– Mon maître ; pas de phrases ! On vous expliquera tout. Il y va de votre vie ! Embarquez, embarquez. »

Les trois hommes prirent place dans l’embarcation.

« Pousse ! » s’écria le capitaine.

Les six rames tombèrent à la fois dans leurs dames.

« Avant partout ! » commanda James Playfair.

Et la guigue glissa comme un poisson sur les flots sombres de Charleston-Harbour.

IX

Entre deux feux

La guigue, enlevée par six robustes rameurs, volait sur les eaux de la rade. Le brouillard s'épaississait, et James Playfair ne parvenait pas sans peine à se maintenir dans la ligne de ses relèvements. Crockston s'était placé à l'avant de l'embarcation, et Mr. Halliburtt à l'arrière, auprès du capitaine. Le prisonnier, interdit tout d'abord de la présence de son serviteur, avait voulu lui adresser la parole ; mais celui-ci d'un geste lui recommanda le silence.

Cependant, quelques minutes plus tard, lorsque la guigue fut en pleine rade, Crockston se décida à parler. Il comprenait quelles questions devaient se presser dans l'esprit de Mr. Halliburtt.

« Oui, mon cher maître, dit-il, le geôlier est à ma place dans mon cachot, où je lui ai administré deux bons coups de poing, un sur la nuque et l'autre dans

l'estomac, en guise de narcotique, et cela au moment où il m'apportait mon souper. Voyez quelle reconnaissance ! J'ai pris ses habits, j'ai pris ses clefs, j'ai été vous chercher, je vous ai conduit hors de la citadelle, sous le nez des soldats. Ce n'était pas plus difficile que cela !

– Mais ma fille ? demanda Mr. Halliburtt.

– À bord du navire qui va vous conduire en Angleterre.

– Ma fille est là, là ! s'écria l'Américain en s'élançant de son banc.

– Silence ! répondit Crockston. Encore quelques minutes, et nous sommes sauvés. »

L'embarcation volait au milieu des ténèbres, mais un peu au hasard. James Playfair ne pouvait apercevoir, au milieu du brouillard, les fanaux du *Delphin*. Il hésitait sur la direction à suivre, et l'obscurité était telle que les rameurs ne voyaient même pas l'extrémité de leurs avirons.

« Eh bien, monsieur James ? dit Crockston.

– Nous devons avoir fait plus d'un mille et demi, répondit le capitaine. Tu ne vois rien, Crockston !

– Rien. J'ai de bons yeux, pourtant. Mais bah ! nous arriverons ! Ils ne se doutent de rien, là-bas... »

Ces paroles n'étaient pas achevées qu'une fusée vint rayer les ténèbres et s'épanouir à une prodigieuse hauteur.

« Un signal ! s'écria James Playfair.

– Diable ! fit Crockston, il doit venir de la citadelle. Attendons. »

Une seconde, puis une troisième fusée s'élançèrent dans la direction de la première, et presque aussitôt, le même signal fut répété à un mille en avant de l'embarcation.

« Cela vient du fort Sumter, s'écria Crockston, et c'est le signal d'évasion. Force de rames ! Tout est découvert.

– Souquez ferme, mes amis, s'écria James Playfair, excitant ses matelots. Ces fusées-là ont éclairé ma route. *Le Delphin* n'est pas à huit cents yards¹ de nous. Tenez, j'entends la cloche du bord. Hardi ! hardi là ! Vingt livres pour vous, si nous sommes rendus dans cinq minutes. »

Les marins enlevèrent la guigue qui semblait raser les flots. Tous les cœurs battaient. Un coup de canon venait d'éclater dans la direction de la ville, et, à vingt brasses de l'embarcation, Crockston entendit plutôt

¹ Environ 700 mètres.

qu'il ne vit passer un corps rapide qui pouvait bien être un boulet.

En ce moment la cloche du *Delphin* sonnait à toute volée. On approchait. Encore quelques coups d'aviron, et l'embarcation accosta. Encore quelques secondes, et Jenny tomba dans les bras de son père.

Aussitôt la guigue fut enlevée et James Playfair s'élança sur la dunette.

« Monsieur Mathew, nous sommes en pression ?

– Oui, capitaine.

– Faites couper l'amarre, et à toute vapeur. »

Quelques instants après, les deux hélices poussaient le steamer vers la passe principale, en l'écartant du fort Sumter.

« Monsieur Mathew, dit James, nous ne pouvons songer à prendre les passes de l'île Sullivan ; nous tomberions directement sous les feux des Confédérés. Rangeons d'aussi près que possible la droite de la rade, quitte à recevoir la bordée des batteries fédérales. Vous avez un homme sûr à la barre ?

– Oui, capitaine.

– Faites éteindre vos fanaux et les feux du bord. C'est déjà trop, beaucoup trop, des reflets de la machine ; mais on ne peut les empêcher. »

Pendant cette conversation, *le Delphin* marchait avec une extrême rapidité ; mais en évoluant pour gagner la droite de Charleston-Harbour, il avait été forcé de suivre un chenal qui le rapprochait momentanément du fort Sumter, et il ne s'en trouvait pas à un demi-mille, quand les embrasures du fort s'illuminèrent toutes à la fois, et un ouragan de fer passa en avant du steamer avec une épouvantable détonation.

« Trop tôt, maladroits ! s'écria James Playfair, en éclatant de rire. Forcez ! forcez ! monsieur l'ingénieur ! Il faut que nous filions entre deux bordées ! »

Les chauffeurs activaient les fourneaux, et *le Delphin* frémissait dans toutes les parties de sa membrure sous les efforts de la machine, comme s'il eût été sur le point de se disloquer.

En ce moment, une seconde détonation se fit entendre, et une nouvelle grêle de projectiles siffla à l'arrière du steamer.

« Trop tard, imbéciles ! » s'écria le jeune capitaine avec un véritable rugissement.

Alors Crockston était sur la dunette, et il s'écria :

« Un de passé. Encore quelques minutes, et nous en aurons fini avec les Confédérés.

– Alors, tu crois que nous n'avons plus rien à

craindre du fort Sumter ? demanda James.

– Non, rien, et tout du fort Moultrie, à l’extrémité de l’île Sullivan ; mais celui-là ne pourra nous pincer que pendant une demi-minute. Qu’il choisisse donc bien son moment et vise juste, s’il veut nous atteindre. Nous approchons.

– Bien ! La position du fort Moultrie nous permettra de donner droit dans le chenal principal. Feu donc ! feu ! »

Au même instant, et comme si James Playfair eût commandé le feu lui-même, le fort s’illumina d’une triple ligne d’éclairs. Un fracas épouvantable se fit entendre, puis des craquements se produisirent à bord du steamer.

« Touchés, cette fois ! fit Crockston.

– Monsieur Mathew, cria le capitaine à son second qui était posté à l’avant, qu’y a-t-il ?

– Le bout-hors de beaupré à la mer.

– Avons-nous des blessés ?

– Non, capitaine.

– Eh bien, au diable la mâture ! Droit dans la passe ! droit ! et gouvernez sur l’île.

– Enfoncés les Sudistes ! s’écria Crockston, et s’il faut recevoir des boulets dans notre carcasse, j’aime

encore mieux les boulets du Nord. Ca se digère mieux ! »

En effet, tout danger n'était pas évité, et *le Delphin* ne pouvait se considérer comme étant tiré d'affaire ; car si l'île Morris n'était pas armée de ces pièces redoutables qui furent établies quelques mois plus tard, néanmoins ses canons et ses mortiers pouvaient facilement couler un navire comme *le Delphin*.

L'éveil avait été donné aux fédéraux de l'île et aux navires du blocus par les feux des forts Sumter et Moultrie. Les assiégeants ne pouvaient rien comprendre à cette attaque de nuit ; elle ne semblait pas dirigée contre eux ; cependant ils devaient se tenir et se tenaient prêts à répondre.

C'est à quoi réfléchissait James Playfair en s'avançant dans les passes de l'île Morris, et il avait raison de craindre, car, au bout d'un quart d'heure, les ténèbres furent sillonnées de lumières ; une pluie de petites bombes tomba autour du steamer en faisant jaillir l'eau jusqu'au-dessus de ses bastingages ; quelques-unes même vinrent frapper le pont du *Delphin*, mais par leur base, ce qui sauva le navire d'une perte certaine. En effet, ces bombes, ainsi qu'on l'apprit plus tard, devaient éclater en cent fragments et couvrir chacune une superficie de cent vingt pieds carrés d'un feu grégeois que rien ne pouvait éteindre et

qui brûlait pendant vingt minutes. Une seule de ces bombes pouvait incendier un navire. Heureusement pour *le Delphin*, elles étaient de nouvelle invention et encore fort imparfaites ; une fois lancées dans les airs, un faux mouvement de rotation les maintenait inclinées, et, au moment de leur chute, elles tombaient sur la base au lieu de frapper avec leur pointe, où se trouvait l'appareil de percussion. Ce vice de construction sauva seul *le Delphin* d'une perte certaine ; la chute de ces bombes peu pesantes ne lui causa pas grand mal, et, sous la pression de sa vapeur surchauffée, il continua de s'avancer dans la passe.

En ce moment et malgré ses ordres, Mr. Halliburtt et sa fille rejoignirent James Playfair sur la dunette. Celui-ci voulut les obliger à rentrer dans leur cabine, mais Jenny déclara qu'elle resterait auprès du capitaine.

Quand à Mr. Halliburtt, qui venait d'apprendre toute la noble conduite de son sauveur, il lui serra la main sans pouvoir prononcer une parole.

Le Delphin avançait alors avec une grande rapidité vers la pleine mer ; il lui suffisait de suivre la passe pendant trois milles encore pour se trouver dans les eaux de l'Atlantique ; si la passe était libre à son entrée, il était sauvé. James Playfair connaissait merveilleusement tous les secrets de la baie de Charleston, et il manœuvrait son navire dans les

ténèbres avec une incomparable sûreté. Il avait donc tout lieu de croire au succès de sa marche audacieuse, quand un matelot du gaillard d'avant s'écria :

« Un navire !

– Un navire ? s'écria James.

– Oui, par notre hanche de bâbord. »

Le brouillard qui s'était levé permettait alors d'apercevoir une grande frégate qui manœuvrait pour fermer la passe et faire obstacle au passage du *Delphin*. Il fallait à tout prix la gagner de vitesse, et demander à la machine du steamer un surcroît d'impulsion, sinon tout était perdu.

« La barre à tribord ! toute ! » cria le capitaine.

Puis il s'élança sur la passerelle jetée au-dessus de la machine. Par ses ordres, une des hélices fut enrayée, et, sous l'action d'une seule, *le Delphin* évolua avec une rapidité merveilleuse dans un cercle d'un très court rayon, et comme s'il eût tourné sur lui-même. Il avait évité ainsi de courir sur la frégate fédérale, et il s'avança comme elle vers l'entrée de la passe. C'était maintenant une question de rapidité.

James Playfair comprit que son salut était là, celui de miss Jenny et de son père, celui de tout son équipage. La frégate avait une avance assez considérable sur *le Delphin*. On voyait, aux torrents de

fumée noire qui s'échappaient de sa cheminée, qu'elle forçait ses feux. James Playfair n'était pas homme à rester en arrière.

« Où en êtes-vous ? cria-t-il à l'ingénieur.

– Au maximum de pression, répondit celui-ci, la vapeur fuit par toutes les soupapes.

– Chargez les soupapes », commanda le capitaine.

Et ses ordres furent exécutés au risque de faire sauter le bâtiment.

Le Delphin se prit encore à marcher plus vite ; les coups de piston se succédaient avec une épouvantable précipitation ; toutes les plaques de fondation de la machine tremblaient sous ces coups précipités, et c'était un spectacle à faire frémir les cœurs les plus aguerris.

« Forcez ! criait James Playfair, forcez toujours !

– Impossible ! répondit bientôt l'ingénieur, les soupapes sont hermétiquement fermées. Nos fourneaux sont pleins jusqu'à la gueule.

– Qu'importe ! Bourrez-les de coton imprégné d'esprit-de-vin ! Il faut passer à tout prix et devancer cette maudite frégate ! »

À ces paroles, les plus intrépides matelots se regardèrent, mais on n'hésita pas. Quelques balles de coton furent jetées dans la chambre de la machine. Un

baril d'esprit-de-vin fut défoncé et cette matière combustible fut introduite, non sans danger, dans les foyers incandescents. Le rugissement des flammes ne permettait plus aux chauffeurs de s'entendre. Bientôt les plaques des fourneaux rougirent à blanc ; les pistons allaient et venaient comme des pistons de locomotive ; les manomètres indiquaient une tension épouvantable ; le steamer volait sur les flots ; ses jointures craquaient ; sa cheminée lançait des torrents de flammes mêlés à des tourbillons de fumée ; il était pris d'une vitesse effrayante, insensée, mais aussi il gagnait sur la frégate, il la dépassait, il la distançait, et après dix minutes il était hors du chenal.

« Sauvés ! s'écria le capitaine.

– Sauvés ! » répondit l'équipage en battant des mains.

Déjà le phare de Charleston commençait à disparaître dans le sud-ouest ; l'éclat de ses feux pâlisait, et l'on pouvait se croire hors de tout danger, quand une bombe, partie d'une canonnière qui croisait au large, s'élança en sifflant dans les ténèbres. Il était facile de suivre sa trace, grâce à la fusée qui laissait derrière elle une ligne de feu.

Ce fut un moment d'anxiété impossible à peindre ; chacun se taisait, et chacun regardait d'un œil effaré la parabole décrite par le projectile ; on ne pouvait rien

faire pour l'éviter, et, après une demi-minute, il tomba avec un bruit effroyable sur l'avant du *Delphin*.

Les marins, épouvantés, refluèrent à l'arrière, et personne n'osa faire un pas, pendant que la fusée brûlait avec un vif crépitement.

Mais un seul, brave entre tous, courut à ce formidable engin de destruction. Ce fut Crockston. Il prit la bombe dans ses bras vigoureux, tandis que des milliers d'étincelles s'échappaient de sa fusée ; puis, par un effort surhumain, il la précipita par-dessus le bord.

La bombe avait à peine atteint la surface de l'eau, qu'une détonation épouvantable éclata.

« Hurrah ! hurrah ! » s'écria d'une seule voix tout l'équipage du *Delphin*, tandis que Crockston se frottait les mains.

Quelque temps après, le steamer fendait rapidement les eaux de l'océan Atlantique ; la côte américaine disparaissait dans les ténèbres, et les feux lointains qui se croisaient à l'horizon indiquaient que l'attaque était générale entre les batteries de l'île Morris et les forts de Charleston-Harbour.

X

Saint-Mungo

Le lendemain, au lever du soleil, la côte américaine avait disparu. Pas un navire n'était visible à l'horizon, et *le Delphin*, modérant la vitesse effrayante de sa marche, se dirigea plus tranquillement vers les Bermudes.

Ce que fut la traversée de l'Atlantique, il est inutile de le raconter. Nul incident ne marqua le voyage de retour, et dix jours après son départ de Charleston, on eut connaissance des côtes d'Irlande.

Que se passa-t-il entre le jeune capitaine et la jeune fille qui ne soit prévu, même des gens les moins perspicaces ? Comment Mr. Halliburtt pouvait-il reconnaître le dévouement et le courage de son sauveur, si ce n'est en le rendant le plus heureux des hommes ? James Playfair n'avait pas attendu les eaux anglaises pour déclarer au père et à la jeune fille les sentiments qui débordaient de son cœur, et, s'il faut en croire Crockston, miss Jenny reçut cet aveu avec un bonheur qu'elle ne chercha pas à dissimuler.

Il arriva donc que, le 14 février de la présente année, une foule nombreuse était réunie sous les lourdes voûtes de Saint-Mungo, la vieille cathédrale de Glasgow. Il y avait là des marins, des négociants, des industriels, des magistrats, un peu de tout. Le brave Crockston servait de témoin à miss Jenny vêtue en mariée, et le digne homme resplendissait dans un habit vert pomme à boutons d'or. L'oncle Vincent se tenait fièrement près de son neveu.

Bref, on célébrait le mariage de James Playfair, de la maison Vincent Playfair et Co., de Glasgow, avec miss Jenny Halliburtt, de Boston.

La cérémonie fut accomplie avec une grande pompe. Chacun connaissait l'histoire du Delphin, et chacun trouvait justement récompensé le dévouement du jeune capitaine. Lui seul se disait payé au-delà de son mérite.

Le soir, grande fête chez l'oncle Vincent, grand repas, grand bal et grande distribution de shillings à la foule réunie dans Gordon Street. Pendant ce mémorable festin, Crockston, tout en se maintenant dans de justes limites, fit des prodiges de voracité.

Chacun était heureux de ce mariage, les uns de leur propre bonheur, les autres de celui des autres, – ce qui n'arrive pas toujours dans les cérémonies de ce genre.

Le soir, quand la foule des invités se fut retirée, James Playfair alla embrasser son oncle sur les deux joues.

« Eh bien, oncle Vincent ? lui dit-il.

– Eh bien, neveu James ?

– Etes-vous content de la charmante cargaison que j'ai rapportée à bord du *Delphin* ? reprit le capitaine Playfair en montrant sa vaillante jeune femme.

– Je le crois bien ! répondit le digne négociant. J'ai vendu mes cotons à trois cent soixante-quinze pour cent de bénéfice ! »

Martin Paz

Martin Paz est (avec *Maître Zacharius, Un Hivernage dans les Glaces* et *Un Drame dans les Airs*, publiés dans le volume des Oeuvres de M. Verne qui a pour titre général le *Docteur Ox*) une des œuvres de début de l'auteur, antérieures à la publication de *Cinq Semaines en Ballon*. L'auteur n'avait pas encore trouvé le genre qu'il a créé et qui a rendu son nom célèbre. Mais il est curieux de le suivre jusque dans ces essais. Ils contiennent déjà quelques-uns des germes qui font de l'œuvre générale de Jules Verne une œuvre à part dans notre littérature, et à ce titre ils méritaient d'être conservés.

J. HETZEL.

I

Le soleil venait de disparaître au-delà des pics neigeux des Cordillères ; mais sous ce beau ciel péruvien, à travers le voile transparent des nuits, l'atmosphère s'imprégnait d'une lumineuse fraîcheur. C'était l'heure à laquelle on pouvait vivre de la vie européenne et chercher en dehors des vérandas quelque souffle bienfaisant.

Tandis que les premières étoiles se levaient à l'horizon, de nombreux promeneurs allaient par les rues de Lima, enveloppés de leur manteau léger et causant gravement des affaires les plus futiles. Il y avait un grand mouvement de population sur la Plaza-Mayor, ce forum de l'ancienne Cité des rois. Les artisans profitaient de la fraîcheur pour vaquer à leurs travaux journaliers, et ils circulaient activement au milieu de la foule, criant à grand bruit l'excellence de leur marchandise. Les femmes, soigneusement encapuchonnées dans la mante qui leur masquait le visage, ondoyaient à travers les groupes de fumeurs. Quelques señoras, en toilette de bal, coiffées seulement de leur abondante chevelure relevée de fleurs naturelles,

se prélassaient dans de larges calèches. Les Indiens passaient sans lever les yeux, se sachant trop bas pour être aperçus, ne trahissant ni par un geste ni par un mot la sourde envie qui les dévorait, et ils contrastaient ainsi avec ces métis, rebutés comme eux, mais dont les protestations étaient plus bruyantes.

Quant aux Espagnols, ces fiers descendants de Pizarre, ils marchaient tête haute, comme au temps où leurs ancêtres fondaient la Cité des rois. Leur mépris traditionnel enveloppait tout à la fois et les Indiens qu'ils avaient vaincus, et les métis, nés de leurs relations avec les indigènes du Nouveau-Monde. Les Indiens, eux, comme toutes les classes réduites à la servitude, ne songeant qu'à briser leurs fers, confondaient dans une même aversion les vainqueurs de l'ancien empire des Incas et les métis, sorte de bourgeoisie, pleine d'une morgue insolente.

Mais ces métis, Espagnols par le mépris dont ils accablaient les Indiens, Indiens par la haine qu'ils avaient vouée aux Espagnols, se consumaient entre ces deux sentiments également vivaces.

C'était le groupe de ces jeunes gens qui s'agitait près de la jolie fontaine qui s'élève au milieu de la Plaza-Mayor. Drapés dans leur poncho, pièce de coton taillée en carré long et percée d'une ouverture qui donne passage à la tête, vêtus de larges pantalons rayés

de mille couleurs, coiffés de chapeaux à vastes bords en paille de Guayaquil, ils parlaient, criaient et gesticulaient.

– Tu as raison, André, disait un petit homme fort obséquieux, que l'on nommait Millaflores.

Ce Millaflores était le parasite d'André Certa, jeune métis, fils d'un riche marchand qui avait été tué dans une des dernières émeutes du conspirateur Lafuente. André Certa avait hérité d'une grande fortune, et il la faisait habilement valoir au profit de ses amis, auxquels il ne demandait que d'humbles condescendances en échange de ses poignées d'or.

– À quoi bon ces changements de pouvoir, ces pronunciamientos éternels qui bouleversent le Pérou ? reprit André à haute voix. Que ce soit Gambarra ou Santa-Cruz qui gouverne, il n'importe, si l'égalité ne règne pas ici !

– Bien parlé, bien parlé ! s'écria le petit Millaflores, qui, même sous un gouvernement égalitaire, n'eût jamais pu être l'égal d'un homme d'esprit.

– Comment ! reprit André Certa, moi, fils d'un négociant, je ne puis me faire traîner que dans une calèche attelée de mules ? Est-ce que mes navires n'ont pas amené la richesse et la prospérité dans ce pays ? Est-ce que l'utile aristocratie des piastres ne vaut pas

tous les vains titres de l'Espagne ?

– C'est une honte ! répondit un jeune métis. Et tenez ! Voilà don Fernand, qui passe dans sa voiture à deux chevaux ! Don Fernand d'Aguillo ! C'est à peine s'il a de quoi nourrir son cocher, et il vient se pavaner fièrement sur la place ! Bon ! En voilà un autre ! le marquis don Végal !

Un magnifique carrosse débouchait, en ce moment, sur la Plaza-Mayor. C'était celui du marquis don Végal, chevalier d'Alcantara, de Malte et de Charles III. Mais ce grand seigneur ne venait là que par ennui, et non par ostentation. De tristes pensées se concentraient sous son front péniblement courbé, et il n'entendit même pas les envieuses réflexions des métis, quand ses quatre chevaux se frayèrent un passage à travers la foule.

– Je hais cet homme ! dit André Certa.

– Tu ne le haïras pas longtemps ! lui répondit un des jeunes cavaliers.

– Non, car tous ces nobles étalent les dernières splendeurs de leur luxe, et je puis dire où vont leur argenterie et leurs bijoux de famille !

– Oui ! Tu en sais quelque chose, toi qui fréquentes la maison du juif Samuel !

– Et là, sur les livres de comptes du vieux juif s'inscrivent les créances aristocratiques, et dans son

coffre-fort s'entassent les débris de ces grandes fortunes. Et le jour où tous ces Espagnols seront gueux comme leur César de Bazan, nous aurons beau jeu !

– Toi surtout, André, lorsque tu seras monté sur tes millions ! répondit Millaflores. Et tu vas encore doubler ta fortune !... Ah ça ! Quand épouses-tu cette belle jeune fille du vieux Samuel, qui est Liménienne jusque dans le bout des ongles et qui n'a évidemment de juif que son nom de Sarah ?

– Dans un mois, répondit André Certa, et dans un mois il n'y aura pas de fortune au Pérou qui puisse lutter avec la mienne !

– Mais pourquoi, demanda un des jeunes métis, ne pas avoir épousé une Espagnole de haut parage ?

– Je méprise ces sortes de gens autant que je les hais !

André Certa ne voulait pas avouer qu'il avait été pitoyablement éconduit de plusieurs nobles familles dans lesquelles il avait tenté de s'introduire.

En ce moment, André Certa fut vivement coudoyé par un homme de haute taille, aux cheveux grisonnants, mais dont les membres trapus attestaient la force musculaire.

Cet homme, un Indien des montagnes, était vêtu d'une veste brune qui laissait passer une chemise de

grosse toile à large col et s'ouvrait sur sa poitrine velue ; sa culotte courte, rayée de bandes vertes, se rattachait par des jarretières rouges à des bas d'une couleur terreuse ; il avait aux pieds des sandales faites de cuir de bœuf, et sous son chapeau pointu brillaient de larges boucles d'oreilles.

Après avoir heurté André Certa, il le regarda fixement.

– Misérable Indien ! s'écria le métis en levant la main,

Ses compagnons le retinrent, et Millaflores s'écria :

– André ! André ! prends garde !

– Un vil esclave, oser me coudoyer !

– C'est un fou ! c'est le Sambo !

Le Sambo continua de fixer des yeux le métis qu'il avait heurté avec intention. Celui-ci, dont la colère débordait, saisit un poignard passé à sa ceinture, et il allait se précipiter sur son agresseur, quand un cri guttural, semblable à celui du linot du Pérou, retentit au milieu du tumulte des promeneurs. Le Sambo disparut.

– Brutal et lâche ! s'écria André Certa.

– Contiens-toi, fit doucement Millaflores, et quittons la Plaza-Mayor. Les Liméniennes sont trop hautaines ici !

Le groupe des jeunes gens se dirigea alors vers le fond de la place. La nuit était venue, et les Liméniennes méritaient bien leur nom de « tapadas »¹, car on ne distinguait plus leur figure sous la mante qui les couvrait étroitement.

La Plaza-Mayor était encore en pleine animation. Les cris et le tumulte redoublaient. Les gardes à cheval, postés devant le portique central du palais du vice-roi, situé au nord de la place, avaient peine à demeurer immobiles au milieu de cette foule remuante. Les industries les plus variées semblaient s'être donné rendez-vous sur cette place, qui n'était plus qu'un immense étalage d'objets de toutes sortes. Le rez-de-chaussée du palais du vice-roi et le soubassement de la cathédrale, occupés par des boutiques, faisaient de cet ensemble un véritable bazar ouvert à toutes les productions tropicales.

Cette place était donc bruyante ; mais quand *l'Angelus* vint à sonner au clocher de la cathédrale, tout ce bruit s'apaisa soudain. Aux grandes clameurs succéda le chuchotement de la prière. Les femmes s'arrêtèrent dans leur promenade et portèrent la main à leur rosaire.

Tandis que tous s'arrêtaient et se courbaient, une

¹ Cachées.

vieille duègne qui accompagnait une jeune fille cherchait à se frayer passage au milieu de la foule. De là, des qualifications malsonnantes à l'adresse de ces deux femmes qui troublaient la prière. La jeune fille voulut s'arrêter, mais la duègne l'entraîna plus vivement.

– Voyez-vous cette fille de Satan ? dit-on près d'elle.

– Qu'est-ce que cette danseuse damnée ?

– C'est encore une de ces femmes de « Carcaman »¹ !

La jeune fille s'arrêta enfin, toute confuse. Soudain, un muletier la prit par l'épaule et voulut la forcer à s'agenouiller ; mais il avait à peine porté la main sur elle, qu'un bras vigoureux le terrassait. Cette scène, rapide comme l'éclair, fut suivie d'un moment de confusion.

– Fuyez, mademoiselle ! dit une voix douce et respectueuse à l'oreille de la jeune fille.

Celle-ci se retourna, pâle de frayeur, et vit un jeune Indien de haute taille, qui, les bras croisés, attendait son adversaire de pied ferme.

– Sur mon âme, nous sommes perdues ! s'écria la

¹ Nom injurieux que les Péruviens donnent aux Européens.

duègne.

Et elle entraîna la jeune fille.

Le muletier s'était redressé, tout meurtri de sa chute ; mais, jugeant prudent de ne pas demander sa revanche à un adversaire aussi résolument campé que le jeune Indien, il rejoignit ses mules et s'en alla en grommelant d'inutiles menaces.

II

La ville de Lima est blottie dans la vallée de la Rimac, à neuf lieues de son embouchure. Au nord et à l'est commencent les premières ondulations de terrain qui font partie de la grande chaîne des Andes. La vallée de Lurigancho, formée par les montagnes de San Cristoval et des Amancaës, qui s'élèvent derrière Lima, vient se terminer à ses faubourgs. La ville s'étale sur une seule rive du fleuve. L'autre est occupée par le faubourg de San-Lazaro et se relie par un pont à cinq arches, dont les piles en amont opposent au courant leur arête triangulaire. Celles d'aval offrent aux promeneurs des bancs sur lesquels les élégants viennent s'étendre pendant les soirs d'été, et d'où ils peuvent contempler

une jolie cascade.

La ville a deux milles de long de l'est à l'ouest, et seulement un mille un quart de large du pont jusqu'aux murs. Ceux-ci, hauts de douze pieds, épais de dix à leur base, construits en « adobes », sortes de briques séchées au soleil et faites d'une terre glaise mêlée à une grande quantité de paille hachée, sont propres, dès lors, à résister aux tremblements de terre. L'enceinte, percée de sept portes et de trois poternes, se termine, à son extrémité sud-est, par la petite citadelle de Sainte-Catherine.

Telle est l'ancienne Cité des rois, fondée en 1534, par Pizarre, le jour de l'Épiphanie. Elle a été et est encore le théâtre de révolutions toujours renaissantes. Lima était jadis le principal entrepôt de l'Amérique sur l'océan Pacifique, grâce à son port du Callao, qui fut construit en 1779, d'une singulière façon. On fit échouer sur le rivage un vieux vaisseau de premier rang, rempli de pierres, de sable, de débris de toute espèce, et des pilotis de mangliers, envoyés de Guayaquil, et inaltérables à l'eau, furent enfoncés autour de cette carcasse qui devint l'inébranlable base sur laquelle s'éleva le môle du Callao.

Le climat, plus tempéré, plus doux que celui de Carthagène ou Bahia, situées sur le côté opposé de l'Amérique, fait de Lima l'une des plus agréables villes

du Nouveau-Monde. Le vent a deux directions qui ne varient pas : ou il souffle du sud-ouest et se rafraîchit en traversant l'océan Pacifique, ou il vient du sud-est, tout imprégné de la fraîcheur qu'il a puisée sur le sommet glacé des Cordillères.

Les nuits sont belles et pures sous les latitudes des tropiques ; elles distillent cette bienfaisante rosée qui féconde un sol exposé aux rayons d'un ciel sans nuages. Aussi, le soir venu, les habitants de Lima prolongent-ils leurs réceptions nocturnes dans les maisons rafraîchies par l'ombre ; bientôt les rues sont désertes, et c'est à peine si quelque hôtellerie est encore hantée par les buveurs d'eau-de-vie ou de bière.

Ce soir-là, la jeune fille, suivie de la duègne, arriva sans rencontre fâcheuse au pont de la Rimac, prêtant l'oreille au moindre bruit, que son émotion dénaturait, et n'entendant que les clochettes d'un attelage de mules, ou le sifflement d'un Indien.

Cette jeune fille, nommée Sarah, rentrait chez le juif Samuel, son père. Elle était vêtue d'une jupe de couleur foncée, plissée de plis à demi élastiques, et fort étroite du bas, ce qui l'obligeait à faire de petits pas et lui donnait cette grâce délicate, particulière aux Liméniennes ; cette jupe, garnie de dentelles et de fleurs, était en partie recouverte par une mante de soie, qui se relevait par-dessus la tête et la recouvrait d'un

capuchon ; des bas d'une grande finesse et de petits souliers de satin apparaissaient sous le gracieux vêtement ; des bracelets d'un grand prix s'enroulaient aux bras de la jeune fille, dont toute la personne était imprégnée de ce charme qu'exprime si bien le « donayre » en espagnol.

Millaflones avait bien dit. La fiancée d'André Certaine devait avoir de juif que le nom, car elle était le type le plus fidèle de ces admirables señoras dont la beauté est au-dessus de toute louange.

La duègne, vieille juive, sur le visage de laquelle se montraient l'avarice et la cupidité, était une dévouée servante de Samuel, qui la payait à sa valeur.

Au moment où les deux femmes entraient dans le faubourg de San-Lazaro, un homme, vêtu d'une robe de moine, la tête recouverte de sa cagoule, passa près d'elles en les regardant avec attention. Cet homme, de grosse taille, avait une de ces excellentes figures qui respirent le calme et la bonté. C'était le père Joachim de Camarones, et, en passant, il jeta un sourire d'intelligence à Sarah, qui regarda aussitôt sa suivante, après avoir fait au moine un gracieux signe de la main.

– Eh bien, señora ? dit aigrement la vieille. Ce n'est pas assez d'avoir été insultée par ces fils du Christ ! il faut encore que vous saluiez un prêtre. Est-ce que nous vous verrons un jour, le rosaire à la main, suivre les

cérémonies d'église ?

Les cérémonies d'église sont la grande affaire des Liméniennes.

– Vous faites d'étranges suppositions, répliqua la jeune fille en rougissant.

– Étranges comme votre conduite ! Que dirait mon maître Samuel, s'il apprenait ce qui s'est passé ce soir ?

– Est-ce parce qu'un muletier brutal m'a insultée que je suis coupable ?

– Je m'entends, señora, fit la vieille en branlant la tête, et ne veux point parler du muletier.

– Alors ce jeune homme a mal agi en me défendant contre les injures de la populace ?

– Est-ce la première fois que cet Indien se trouve sur votre passage ? demanda la duègne.

Le visage de la jeune fille était heureusement abrité par sa mante, car l'obscurité n'aurait pas suffi à dérober son trouble au regard inquisiteur de la vieille suivante.

– Mais laissons l'Indien où il est, reprit celle-ci. C'est mon affaire de veiller sur lui. Ce dont je me plains, c'est que, pour ne point déranger ces chrétiens, vous ayez voulu demeurer à leur oraison. N'avez-vous pas eu quelque envie de vous agenouiller comme eux ? Ah ! señora, votre père me chasserait à l'instant, s'il

apprenait que j'eusse souffert une pareille apostasie !

Mais la jeune fille ne l'écoutait plus. La remarque de la vieille au sujet du jeune Indien l'avait ramenée à des pensées plus douces. Il lui semblait que l'intervention du jeune homme avait été providentielle, et plusieurs fois elle se retourna pour voir s'il ne la suivait pas dans l'ombre. Sarah avait dans le cœur une certaine hardiesse qui lui seyait à merveille. Superbe comme une Espagnole, si elle avait fixé ses regards sur cet homme, c'est que cet homme était fier et n'avait pas mendié un coup d'œil pour prix de sa protection.

En s'imaginant que l'Indien ne l'avait pas quittée des yeux, Sarah ne se trompait guère. Martin Paz, après avoir secouru la jeune fille, voulut assurer sa retraite. Aussi, lorsque les promeneurs se furent dispersés, il se mit à la suivre, sans être aperçu d'elle.

C'était un beau jeune homme, ce Martin Paz, et qui portait avec noblesse le costume national de l'Indien des montagnes ; de son chapeau de paille à larges bords s'échappait une belle chevelure noire, dont les boucles s'harmonisaient avec le ton cuivré de sa figure. Ses yeux brillaient avec une douceur infinie, et son nez surmontait une jolie bouche, ce qui est rare chez les hommes de sa race. C'était un de ces courageux descendants de Manco-Capac, et ses veines devaient être remplies de ce sang plein d'ardeur qui pousse à

l'accomplissement des grandes choses.

Martin Paz était fièrement drapé dans son poncho aux couleurs éclatantes ; à sa ceinture était passé un de ces poignards malais, terribles dans une main exercée, car ils semblent rivés au bras qui les manie. Dans le nord de l'Amérique, sur les bords du lac Ontario, cet Indien eût été chef de ces tribus errantes, qui livrèrent aux Anglais tant de combats héroïques.

Martin Paz savait que Sarah était fille du riche Samuel et fiancée à l'opulent métis André Certa ; il savait que par sa naissance, sa position et sa richesse, elle ne pouvait lui appartenir, mais il oubliait toutes ces impossibilités pour ne sentir que son propre entraînement.

Plongé dans ses réflexions, Martin Paz hâtait sa marche, quand il fut rejoint par deux Indiens qui l'arrêtèrent.

– Martin Paz, lui dit l'un d'eux, tu dois ce soir même revoir nos frères dans les montagnes !

– Je les reverrai, répondit froidement l'Indien.

– La goëlette *l'Annonciacion* s'est montrée à la hauteur du Callao, a louvoyé quelques instants, puis, protégée par la pointe, a bientôt disparu. Sans doute, elle se sera approchée de terre vers l'embouchure de la Rimac, et il sera bon que nos canots d'écorce aillent

l'alléger de ses marchandises. Il faudra que tu sois là !

– Martin Paz sait ce qu'il doit faire, et il le fera.

– C'est au nom du Sambo que nous te parlons ici.

– Et moi, c'est en mon nom que je vous parle !

– Ne crains-tu pas qu'il trouve inexplicable ta présence à cette heure dans le faubourg de San-Lazaro ?

– Je suis là où il me plaît d'être.

– Devant la maison du juif ?

– Ceux de mes frères qui le trouveront mauvais me rencontreront cette nuit dans la montagne.

Les yeux de ces trois hommes étincelèrent, et ce fut tout. Les Indiens regagnèrent la berge de la Rimac, et le bruit de leurs pas se perdit dans l'obscurité.

Martin Paz s'était vivement rapproché de la maison du juif. Cette maison, comme toutes celles de Lima, n'avait que deux étages ; le rez-de-chaussée, construit en briques, était surmonté de murs formés de cannes liées ensemble et recouvertes de plâtre. Toute cette partie du bâtiment, propre à résister aux tremblements de terre, imitait, par une habile peinture, les briques des premières assises ; le toit, carré, était couvert de fleurs et formait une terrasse pleine de parfums.

Une vaste porte cochère, placée entre des pavillons, donnait accès dans une cour ; mais, suivant la coutume,

ces pavillons n'avaient aucune fenêtre percée sur la rue.

Onze heures sonnaient à l'église paroissiale, quand Martin Paz s'arrêta devant la demeure de Sarah. Un profond silence régnait aux alentours.

Pourquoi l'Indien demeurait-il immobile devant ces murs ? C'est qu'une ombre blanche avait apparu sur la terrasse au milieu de ces fleurs auxquelles la nuit ne laissait plus qu'une forme vague, sans leur rien enlever de leurs parfums.

Martin Paz leva ses deux mains involontairement et les joignit avec adoration.

Soudain l'ombre blanche s'affaissa, comme effrayée. Martin Paz se retourna et se trouva face à face avec André Certa.

– Depuis quand les Indiens passent-ils ainsi la nuit en contemplation ? demanda André Certa avec colère.

– Depuis que les Indiens foulent aux pieds le propre sol de leurs ancêtres, répondit Martin Paz.

André Certa fit un pas vers son rival, immobile.

– Misérable ! me laisseras-tu la place libre ?

– Non, dit Martin Paz. Et deux poignards brillèrent au bras droit des deux adversaires. Ils étaient d'égale taille, et ils semblaient d'égale force.

André Certa leva rapidement son bras, qu'il laissa

retomber plus rapidement encore. Son poignard avait rencontré le poignard malais de l'Indien, et il roula aussitôt à terre, frappé à l'épaule.

– À l'aide ! à moi ! cria-t-il.

La porte de la maison du juif s'ouvrit. Des métis accoururent d'une maison voisine. Les uns poursuivirent l'Indien, qui prit rapidement le large ; les autres relevèrent le blessé.

– Quel est cet homme ? dit l'un d'eux. Si c'est un marin, à l'hôpital du Saint-Esprit. Si c'est un Indien, à l'hôpital de Sainte-Anne.

Un vieillard s'approcha du blessé, et à peine l'eut-il vu, qu'il s'écria :

– Que l'on transporte ce jeune homme chez moi. Voilà un étrange malheur !

Ce vieillard était le juif Samuel, et il venait de reconnaître dans le blessé le fiancé de sa fille.

Cependant, Martin Paz, grâce à l'obscurité et à la rapidité de sa course, espérait échapper à ceux qui le poursuivaient. Il y allait de sa vie. S'il avait pu gagner la campagne, il eût été en sûreté ; mais les portes de la ville, fermées à onze heures du soir, ne se rouvraient que vers les quatre heures du matin.

Il arriva sur le pont de pierre qu'il avait déjà

traversé. En ce moment, les métis et quelques soldats, qui s'étaient joints à eux, le pressaient de près. Par malheur, une patrouille débouchait à l'extrémité opposée. Martin Paz, ne pouvant ni avancer, ni revenir sur ses pas, franchit le parapet et s'élança dans le courant rapide qui se brisait sur un lit de pierre.

Les deux troupes coururent vers les berges inférieures du pont, pour saisir le fugitif au moment où il prendrait terre.

Mais ce fut en vain. Martin Paz ne reparut pas.

III

André Certa, une fois introduit dans la maison de Samuel et couché dans un lit préparé en toute hâte, reprit ses sens et serra la main du vieux juif. Le médecin, averti par un des domestiques, était promptement accouru. La blessure lui parut être sans gravité ; l'épaule du métis se trouvait traversée de telle façon que l'acier avait seulement glissé entre les chairs. Dans quelques jours, André Certa devait se trouver sur pied.

Lorsque Samuel et André Certa furent seuls, ce

dernier lui dit :

– Vous voudrez bien faire murer la porte qui conduit à votre terrasse, maître Samuel.

– Que craignez-vous donc ? demanda le juif.

– Je crains que Sarah ne retourne s’y offrir aux contemplations des Indiens ! Ce n’est point un voleur qui m’a attaqué, c’est un rival, auquel je n’ai échappé que par miracle !

– Ah ! par les saintes Tables, s’écria le juif, vous vous trompez ! Sarah sera une épouse accomplie, et je n’oublie rien pour qu’elle vous fasse honneur.

André Certa se leva à demi sur son coude.

– Maître Samuel, une chose dont vous ne vous souvenez pas assez, c’est que je vous paie la main de Sarah cent mille piastres.

– André Certa, répondit le juif avec un ricanement cupide, je m’en souviens tellement que je suis prêt à échanger ce reçu contre des espèces sonnantes.

Et, ce disant, Samuel tira de son portefeuille un papier qu’André Certa repoussa de la main.

– Le marché n’existe pas entre nous, tant que Sarah ne sera pas ma femme, et elle ne le sera jamais, s’il me faut la disputer à un pareil rival ! Vous savez, maître Samuel, quel est mon but. En épousant Sarah, je veux

devenir l'égal de toute cette noblesse qui n'a pour moi que des regards de mépris !

– Et vous le pourrez, André Certa, car, une fois marié, vous verrez nos plus fiers Espagnols se presser dans vos salons !

– Où Sarah a-t-elle été ce soir ?

– Au temple israélite, avec la vieille Ammon.

– À quoi bon faire suivre à Sarah vos rites religieux ?

– Je suis juif, répliqua Samuel, et Sarah serait-elle ma fille, si elle n'accomplissait pas les devoirs de ma religion ?

C'était un homme vil que le juif Samuel. Trafiquant de tout et partout, il descendait en droite ligne de ce Judas qui livra son maître pour trente deniers. Son installation à Lima datait de dix ans. Par goût et par calcul, il avait choisi sa demeure à l'extrémité du faubourg de San-Lazaro, et il se mit dès lors à l'affût de véreuses spéculations. Puis, peu à peu, il afficha un grand luxe ; sa maison fut somptueusement entretenue, et ses nombreux domestiques, ses brillants équipages lui firent attribuer des revenus immenses.

Lorsque Samuel vint se fixer à Lima, Sarah avait huit ans. Déjà gracieuse et charmante, elle plaisait à tous et semblait l'idole du juif. Quelques années plus

tard, sa beauté attirait tous les regards, et l'on comprend que le métis André Certa devint épris de la jeune juive. Ce qui eût paru inexplicable, c'était les cent mille piastres, prix de la main de Sarah ; mais ce marché était secret. D'ailleurs, il fallait bien que ce Samuel trafiquât des sentiments comme des produits indigènes. Banquier, prêteur, marchand, armateur, il avait le talent de faire affaire avec tout le monde. La goëlette *l'Annonciacion*, qui cherchait à atterrir cette nuit-là vers l'embouchure de la Rimac, appartenait au juif Samuel.

Au milieu de ce mouvement d'affaires, par un entêtement traditionnel, cet homme accomplissait les rites de sa religion avec une superstition minutieuse, et sa fille avait été soigneusement instruite des pratiques israélites.

Aussi, lorsque, dans cette conversation, le métis lui eut laissé voir son déplaisir à ce sujet, le vieillard demeura-t-il muet et pensif. Ce fut André Certa qui rompit le silence, en lui disant :

– Oubliez-vous donc que le motif pour lequel j'épouse Sarah l'obligera à se convertir au catholicisme ?

– Vous avez raison, répondit tristement Samuel ; mais, de par la Bible, Sarah sera juive tant qu'elle sera ma fille !

En ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit, et le majordome entra.

– Le meurtrier est-il arrêté ? demanda Samuel.

– Tout nous porte à croire qu'il est mort ! répondit le majordome.

– Mort ! fit André Certa avec un mouvement de joie.

– Pris entre nous et une troupe de soldats, il s'est vu forcé de franchir le parapet du pont et de se précipiter dans la Rimac.

– Mais qui vous prouve qu'il n'a pu gagner l'une des rives ? demanda Samuel.

– La fonte des neiges a rendu le courant torrentiel en cet endroit, répondit le majordome. D'ailleurs, nous nous sommes postés des deux côtés du fleuve, et le fugitif n'a pas reparu. J'ai laissé des sentinelles qui passeront la nuit à surveiller les rives de la Rimac.

– Bien, dit le vieillard, il s'est fait justice lui-même ! L'avez-vous reconnu, dans sa fuite ?

– Parfaitement. C'était Martin Paz, l'Indien des montagnes.

– Est-ce que cet homme épiait Sarah depuis quelque temps ? demanda le juif.

– Je ne sais, répondit le majordome.

– Faites venir la vieille Ammon.

Le majordome se retira.

– Ces Indiens, fit le vieillard, ont entre eux des affiliations secrètes. Il faut savoir si les poursuites de cet homme remontent à une époque éloignée.

La duègne entra et demeura debout devant son maître.

– Ma fille, demanda Samuel, ne sait rien de ce qui s’est passé ce soir ?

– Je l’ignore, répondit la duègne, mais quand les cris de vos serviteurs m’ont réveillée, j’ai couru à la chambre de la señora, et je l’ai trouvée presque sans mouvement.

– Continue, dit Samuel.

– À mes demandes pressantes sur la cause de son agitation, la señora n’a rien voulu répondre ; elle s’est mise au lit sans accepter mes services, et j’ai dû me retirer.

– Est-ce que cet Indien se trouvait souvent sur sa route ?

– Je ne sais trop, maître ! Cependant, je l’ai rencontré souvent dans les rues de San-Lazaro, et, ce soir, il a secouru la señora sur la Plaza-Mayor.

– Secouru ! et comment ?

La vieille raconta la scène qui s'était passée.

– Ah ! ma fille voulait s'agenouiller parmi ces chrétiens ! s'écria le juif en colère, et je ne sais rien de tout cela ! Tu veux donc que je te chasse ?

– Maître, pardonnez-moi !

– Va-t'en ! répondit durement le vieillard.

La vieille sortit toute confuse.

– Vous voyez qu'il faut nous marier promptement ! dit alors André Certa. Mais j'ai besoin de repos, maintenant, et je vous prierai de me laisser seul.

Sur ces paroles, le vieillard se retira lentement. Toutefois, avant de regagner son lit, il voulut s'assurer de l'état de sa fille, et il entra doucement dans sa chambre. Sarah dormait d'un sommeil agité, au milieu des riches soieries drapées autour d'elle. Une veilleuse d'albâtre, suspendue aux arabesques du plafond, versait sa douce lumière, et la fenêtre entrouverte laissait passer, au travers des stores abaissés, la fraîcheur du ciel, tout imprégnée du parfum pénétrant des aloès et des magnolias. Le luxe créole éclatait dans les mille objets d'art que le bon goût avait dispersés sur les étagères précieusement sculptées de la chambre, et, sous les vagues lueurs de la nuit, on eût dit que l'âme de la jeune fille se jouait parmi ces merveilles.

Le vieillard s'approcha du lit de Sarah et se pencha

sur elle pour épier son sommeil. La jeune juive semblait tourmentée par une pensée douloureuse, et, une fois, le nom de Martin Paz s'échappa de ses lèvres.

Samuel regagna sa chambre.

Aux premiers rayons du soleil, Sarah se leva en toute hâte. Liberta, Indien noir attaché à son service, accourut près d'elle, et, suivant ses ordres, il sella une mule pour sa maîtresse, un cheval pour lui.

Sarah avait coutume de faire de matinales promenades, suivie de ce serviteur, qui lui était tout dévoué.

Elle revêtit une jupe de couleur brune et une mante de cachemire à gros glands ; elle s'abrita sous les larges bords d'un chapeau de paille, laissant flotter sur son dos ses longues tresses noires, et, pour mieux dissimuler ses préoccupations, elle roula entre ses lèvres une cigarette de tabac parfumé.

Une fois en selle, Sarah sortit de la ville et se mit à courir par la campagne en se dirigeant vers le Callao. Le port était en grande animation ; les garde-côtes avaient eu à batailler pendant la nuit avec la goëlette *Annonciacion*, dont les manœuvres indécises trahissaient quelque intention frauduleuse. L'*Annonciacion* avait semblé attendre quelques embarcations suspectes vers l'embouchure de la

Rimac ; mais avant que celles-ci l'eussent accostée, elle avait pu fuir et échapper aux chaloupes du port.

Divers bruits circulaient sur la destination de cette goëlette. Selon les uns, chargée de troupes colombiennes, elle cherchait à s'emparer des principaux bâtiments du Callao et à venger l'affront fait aux soldats de Bolivar, qui avaient été honteusement chassés du Pérou.

Selon d'autres, la goëlette se livrait simplement à la contrebande des lainages d'Europe.

Sans se préoccuper de ces nouvelles plus ou moins vraies, Sarah, dont la promenade au port n'avait été qu'un prétexte, revint vers Lima, qu'elle atteignit près des bords de la Rimac.

Elle remonta le fleuve jusqu'au pont. Là, des rassemblements de soldats et de métis se tenaient sur divers points de la rive.

Liberta avait appris à la jeune fille les événements de la nuit. Suivant son ordre, il interrogea quelques soldats penchés sur le parapet, et il apprit que, non seulement Martin Paz s'était noyé, mais qu'on n'avait pas même retrouvé son corps.

Il fallut à Sarah, prête à défaillir, toute sa force d'âme pour ne pas s'abandonner à sa douleur.

Parmi les gens qui erraient sur les rives, elle

remarqua un Indien aux traits farouches : c'était Sambo, qui semblait en proie au désespoir.

Sarah, en passant près du vieux montagnard, entendit ces mots :

– Malheur ! malheur ! Ils ont tué le fils du Sambo !
Ils ont tué mon fils !

La jeune fille se redressa, fit signe à Liberta de la suivre. Cette fois, sans s'inquiéter d'être aperçue, elle se rendit à l'église de Sainte-Anne, laissa sa monture à l'Indien, entra dans le temple catholique, fit demander le père Joachim, et, s'agenouillant sur les dalles de pierre, elle pria pour l'âme de Martin Paz.

IV

Tout autre que Martin Paz eût péri dans les eaux de la Rimac. Pour échapper à la mort, il lui avait fallu sa force surprenante, son insurmontable volonté, et surtout ce sang-froid qui est un des privilèges des libres Indiens du Nouveau-Monde.

Martin Paz savait que les soldats concentreraient leurs efforts pour le saisir au-dessous du pont, où le courant semblait impossible à vaincre ; mais, par les

élans d'une coupe vigoureuse, il parvint à le refouler. Trouvant alors moins de résistance dans les couches d'eau inférieure, il put gagner la rive et se blottir derrière une touffe de mangliers.

Mais que devenir ? Les soldats pouvaient se raviser et remonter le cours du fleuve. Martin Paz serait infailliblement capturé. Sa décision fut rapidement prise : il résolut de rentrer dans la ville et de s'y cacher.

Pour éviter quelques indigènes attardés, Martin Paz dut suivre une des plus larges rues. Mais il lui semblait qu'il était épié. Il n'y avait pas à hésiter. Une maison, encore brillamment éclairée, s'offrit à ses yeux ; la porte cochère était ouverte pour donner passage aux équipages qui sortaient de la cour et ramenaient à leurs demeures les sommités de l'aristocratie espagnole.

Martin Paz, sans être vu, se glissa dans cette habitation, et les portes furent presque aussitôt fermées sur lui. Il franchit alors prestement un riche escalier en bois de cèdre, orné de tentures de prix ; les salons étaient encore éclairés, mais absolument vides ; il les traversa avec la vitesse de l'éclair et se cacha enfin dans une sombre chambre.

Bientôt les derniers lustres furent éteints, et la maison redevint silencieuse.

Martin Paz s'occupa alors de reconnaître la place.

Les fenêtres de cette chambre donnaient sur un jardin intérieur ; il lui sembla donc que la fuite était praticable, et il allait s'élancer, quand il entendit ces paroles :

« Señor, vous avez oublié de voler les diamants que j'avais laissés sur cette table ! »

Martin Paz se retourna. Un homme de physionomie fière lui montrait un écrin du doigt.

Martin Paz, ainsi insulté, se rapprocha de l'Espagnol, dont le sang-froid semblait être inaltérable, et, tirant un poignard qu'il tourna contre lui-même :

– Señor, dit-il d'une voix sourde, si vous répétez de semblables paroles, je me tue à vos pieds !

L'Espagnol, étonné, considéra plus attentivement l'Indien, et il sentit une sorte de sympathie lui monter au cœur. Il alla vers la fenêtre, la ferma doucement, et, revenant vers l'Indien, dont le poignard était tombé à terre :

– Qui êtes-vous ? lui demanda-t-il.

– L'Indien Martin Paz... Je suis poursuivi par les soldats, pour m'être défendu contre un métis qui m'attaquait et l'avoir jeté à terre d'un coup de poignard ! Ce métis est le fiancé d'une jeune fille que j'aime ! Maintenant, señor, vous pouvez me livrer à mes ennemis, si vous le jugez convenable !

– Monsieur, répondit simplement l’Espagnol, je pars demain pour les bains de Chorillos. S’il vous plaît de m’y accompagner, vous serez momentanément à l’abri de toutes poursuites, et vous n’aurez jamais à vous plaindre de l’hospitalité du marquis don Végal !

Martin Paz s’inclina froidement.

– Vous pouvez jusqu’à demain vous jeter sur ce lit de repos, reprit don Végal. Il n’est personne au monde qui puisse soupçonner votre retraite.

L’Espagnol sortit de la chambre et laissa l’Indien ému d’une si généreuse confiance ; puis, Martin Paz, s’abandonnant à la protection du marquis, s’endormit paisiblement.

Le lendemain, au lever du soleil, le marquis donna les derniers ordres pour son départ et fit prier le juif Samuel de venir chez lui ; mais, auparavant, il se rendit à la première messe du matin.

C’était une pratique généralement observée par toute l’aristocratie péruvienne. Dès sa fondation, Lima avait été essentiellement catholique ; outre ses nombreuses églises, elle comptait encore vingt-deux couvents, dix-sept monastères et quatre maisons de retraite pour les femmes qui ne prononçaient pas de vœux. Chacun de ces établissements possédait une chapelle particulière, si bien qu’il existait à Lima plus

de cent maisons affectées au culte, où huit cents prêtres séculiers ou réguliers, trois cents religieuses, frères lais et sœurs, accomplissaient les cérémonies de la religion.

Don Végal, en entrant à Sainte-Anne, remarqua d'abord une jeune fille agenouillée, tout en prières et en pleurs. Elle paraissait éprouver une douleur telle que le marquis ne put la considérer sans émotion, et il se disposait à lui adresser quelques bienveillantes paroles, lorsque le père Joachim arriva et lui dit à voix basse :

– Don Végal, par grâce ! n'approchez pas !

Puis le prêtre fit un signe à Sarah, qui le suivit dans une chapelle sombre et déserte.

Don Végal se dirigea vers l'autel et entendit la messe ; puis, en revenant, il songea involontairement à cette jeune fille, dont l'image restait profondément gravée dans son esprit.

Don Végal trouva au salon le juif Samuel, qui s'était rendu à ses ordres. Samuel semblait avoir oublié les événements de la nuit. L'espoir du gain animait son visage.

– Que veut Votre Seigneurie ? demanda-t-il à l'Espagnol.

– Il me faut trente mille piastres avant une heure.

– Trente mille piastres !... Et qui les possède ?... Par

le saint roi David, señor, je suis plus empêché de les trouver que Votre Grâce ne se l'imagine !

– Voici quelques écrins d'une grande valeur, reprit don Végal, sans s'arrêter aux paroles du juif. En outre, je puis vous vendre à bas prix une terre considérable auprès de Cusco...

– Ah ! señor, s'écria Samuel, les terres nous ruinent ! Nous n'avons plus assez de bras pour les cultiver. Les Indiens se retirent dans les montagnes, et les récoltes ne paient même plus ce qu'elles coûtent !

– Combien estimez-vous ces diamants ? demanda le marquis.

Samuel tira de sa poche une petite balance de précision et se mit à peser les pierres avec une minutieuse attention. Tout en agissant ainsi, il parlait, et, selon son habitude, dépréciait le gage qui lui était offert.

– Les diamants !... mauvais placement !... Que rapportent-ils ?... Autant vaut enterrer son argent !... Vous remarquerez, señor, que l'eau de celui-ci n'est pas d'une limpidité parfaite... Savez-vous que je ne trouve point à revendre aisément ces coûteuses parures ? Il me faut expédier ces marchandises-là jusqu'aux provinces de l'Union !... Les Américains me les achètent, sans doute, mais pour les céder à ces fils d'Albion. Ils

veulent, dès lors, et c'est fort juste, gagner une commission honnête, si bien que cela retombe sur mon dos... Je pense que dix mille piastres contenteront Votre Seigneurie !... C'est peu, sans doute, mais...

– Ai-je dit, reprit l'Espagnol avec un profond air de mépris, ai-je dit que dix mille piastres ne me suffisaient pas ?

– Señor, je ne pourrais mettre un demi-réal de plus !

– Emportez ces écrins et faites-moi tenir la somme à l'instant même. Pour me compléter les trente mille piastres dont j'ai besoin, vous prendrez une hypothèque suffisante sur cette maison... Vous semble-t-elle solide ?

– Eh ! señor, dans cette ville sujette aux tremblements de terre, on ne sait ni qui vit ni qui meurt, ni qui se tient debout ni qui tombe !

Et, ce disant, Samuel se laissait aller plusieurs fois sur les talons pour éprouver la solidité des parquets.

– Enfin, pour obliger Votre Seigneurie, dit-il, j'en passerai par où elle voudra, bien que, dans ce moment, je tiens à ne pas me dégarnir d'espèces sonnantes, car je marie ma fille au cavalier André Certa... Vous le connaissez, señor ?

– Je ne le connais pas, et je vous prie de m'envoyer à l'instant la somme dont nous sommes convenus.

Emportez ces écrins !

– En voulez-vous un reçu ? demanda le juif.

Don Végál ne lui répondit pas et passa dans la chambre voisine.

– Orgueilleux Espagnol ! marmotta Samuel entre ses dents, je veux écraser ton insolence comme je dissiperai ta richesse ! De par Salomon ! je suis un habile homme, puisque mes intérêts vont de pair avec mes sentiments !

Don Végál, en quittant le juif, avait trouvé Martin Paz dans un accablement profond.

– Qu’avez-vous ? lui demanda-t-il avec affection.

– Señor, c’est la fille de ce juif que j’aime !

– Une juive ! fit don Végál avec un sentiment répulsif qu’il ne put maîtriser.

Mais, voyant la tristesse de l’Indien, il ajouta :

– Partons, ami, nous reparlerons de toutes ces choses !

Une heure plus tard, Martin Paz, revêtu d’habits étrangers, sortait de la ville, accompagnant don Végál, qui n’emmenait aucun de ses gens avec lui.

Les bains de mer de Chorillos sont situés à deux lieues de Lima. Cette paroisse indienne possède une jolie église. Pendant les saisons chaudes, elle est le

rendez-vous de l'élégante société liménienne. Les jeux publics, interdits à Lima, sont ouverts à Chorillos pendant tout l'été. Les señoras y déploient une ardeur inimaginable, et, en pariant contre ces jolies partners, plus d'un riche cavalier a vu sa fortune se dissiper en quelques nuits.

Chorillos était encore peu fréquenté. Aussi don Végal et Martin Paz, retirés dans un cottage bâti sur le bord de la mer, purent-ils vivre en paix en contemplant les vastes plaines du Pacifique.

Le marquis don Végal, qui appartenait à l'une des plus anciennes familles espagnoles du Pérou, voyait finir en lui la superbe lignée dont il s'enorgueillissait à bon droit. Aussi son visage laissait-il apercevoir les traces d'une profonde tristesse. Après s'être mêlé pendant quelque temps aux affaires politiques, il avait ressenti un inexprimable dégoût pour ces révolutions incessantes, faites au profit d'ambitions personnelles, et il s'était retiré dans une sorte de solitude, que seuls les devoirs d'une stricte politesse interrompaient à de rares intervalles.

Son immense fortune s'en allait de jour en jour. L'abandon auquel ses domaines étaient livrés par le manque de bras l'obligeait à des emprunts onéreux ; mais la perspective d'une ruine prochaine ne l'effrayait pas. L'insouciance naturelle à la race espagnole, jointe

à l'ennui d'une existence inutile, l'avait rendu fort insensible aux menaces de l'avenir. Époux autrefois d'une femme adorée, père d'une charmante petite fille, il s'était vu ravir, par une catastrophe horrible, ces deux objets de son amour !... Depuis lors, aucun lien d'affection ne l'attachait plus au monde, et il laissait sa vie aller au gré des événements.

Don Végal croyait donc son cœur bien mort ; lorsqu'il le sentit palpiter de nouveau au contact de Martin Paz. Cette nature ardente réveilla le feu sous la cendre ; la fière prestance de l'Indien allait à l'hidalgo chevaleresque ; puis, lassé des nobles Espagnols, dans lesquels il n'avait plus confiance, dégoûté des métis égoïstes qui voulaient se grandir à sa taille, le marquis eut plaisir à se rattacher à cette race primitive, qui disputa si vaillamment le sol américain aux soldats de Pizarre.

L'Indien passait pour mort à Lima, suivant les nouvelles que le marquis avait reçues ; mais don Végal, regardant l'attachement de Martin Paz pour une juive comme pire que la mort même, résolut de le sauver doublement, en laissant marier la fille de Samuel à André Certa.

Aussi, tandis que Martin Paz sentait une tristesse infinie lui envahir le cœur, le marquis évitait toute allusion au passé et entretenait le jeune Indien de sujets

indifférents.

Un jour, cependant, don Végal, attristé de ses préoccupations, lui dit :

– Pourquoi, mon ami, renier par un sentiment vulgaire la noblesse de votre nature ? N’avez-vous pas pour ancêtre ce hardi Manco-Capac, que son patriotisme a placé au rang des héros ? Quel beau rôle aurait à jouer un homme qui ne se laisserait pas abattre par une passion indigne ! N’avez-vous donc pas à cœur de reconquérir un jour votre indépendance ?

– Nous y travaillons, señor, dit l’Indien, et le jour où mes frères se lèveront en masse n’est peut-être pas éloigné.

– Je vous entends ! Vous parlez de cette guerre sourde que vos frères préparent dans leurs montagnes ! À un signal, ils descendront sur la ville, les armes à la main... et ils seront vaincus, comme ils l’ont toujours été ! Voyez donc enfin combien vos intérêts disparaissent au milieu de ces révolutions perpétuelles dont le Pérou est le théâtre, révolutions qui perdront Indiens et Espagnols au profit des métis !

– Nous sauverons notre pays ! s’écria Martin Paz.

– Oui, vous le sauverez, si vous comprenez votre rôle ! répondit don Végal. Écoutez-moi, vous que j’aime comme un fils ! Je le dis avec douleur, mais,

nous autres Espagnols, fils dégénérés d'une puissante race, nous n'avons plus l'énergie nécessaire pour relever un État. C'est donc à vous de triompher de ce malheureux *américanisme*, qui tend à rejeter au-dehors tout colon étranger ! Oui, sachez-le ! Il n'y a qu'une immigration européenne qui puisse sauver le vieil empire péruvien. Au lieu de cette guerre intestine que vous préparez et qui tend à exclure toutes les castes, à l'exception d'une seule, tendez donc franchement la main aux populations travailleuses de l'Ancien-Monde !

– Les Indiens, señor, verront toujours un ennemi dans les étrangers, quels qu'ils soient, et ils ne souffriront jamais que l'on respire impunément l'air de leurs montagnes. L'espèce de domination que j'exerce sur eux sera sans effet le jour où je ne jurerai pas la mort de leurs oppresseurs. Et, d'ailleurs, que suis-je maintenant ? ajouta Martin Paz avec une grande tristesse. Un fugitif qui n'aurait pas trois heures à vivre dans les rues de Lima !

– Ami, il faut me promettre de n'y pas retourner...

– Eh ! puis-je vous le promettre, don Végál ? Je ne parlerais pas selon mon cœur !

Don Végál demeura silencieux. La passion du jeune Indien s'accroissait de jour en jour. Le marquis tremblait de le voir courir à une mort certaine, s'il

reparaissait à Lima... Il hâtait de tous ses vœux, il eût voulu hâter de tous ses efforts le mariage de la juive !

Pour s'assurer par lui-même de l'état des choses, il quitta Chorillos un matin et revint à la ville. Là, il apprit que, remis de sa blessure, André Certa était sur pied, et que son prochain mariage faisait l'objet de toutes les conversations.

Don Végal voulut connaître cette jeune fille, aimée de Martin Paz. Il se rendit, le soir, sur la Plaza-Mayor, où la foule était toujours nombreuse. Là, il fit la rencontre du père Joachim, son vieil ami. Quel fut l'étonnement du prêtre, quand don Végal lui apprit l'existence de Martin Paz, et avec quel empressement il promit de veiller sur le jeune Indien et de faire parvenir au marquis les nouvelles qui l'intéresseraient !

Tout à coup, les regards de don Végal se portèrent sur une jeune fille enveloppée d'une mante noire, qui était assise dans le fond d'une calèche.

– Quelle est cette belle personne ? demanda-t-il au père Joachim.

– C'est la fiancée d'André Certa, la fille du juif Samuel.

– Elle ! la fille du juif !

Le marquis contint à peine son étonnement, et, serrant la main du père Joachim, il reprit le chemin de

Chorillos.

Sa surprise s'expliquait, puisqu'il venait de reconnaître, dans la prétendue juive, cette jeune fille qu'il avait vue prier à l'église Sainte-Anne.

V

Depuis que les troupes colombiennes, mises par Bolivar aux ordres du général Santa-Cruz, avaient été chassées du bas Pérou, ce pays, jusqu'alors agité par les révoltes militaires, avait repris quelque calme et quelque tranquillité. En effet, les ambitions particulières ne tendaient plus à se faire jour, et le président Gambarra paraissait inébranlable dans son palais de la Plaza-Mayor. De ce côté, il n'y avait donc rien à craindre ; mais le danger véritable, imminent, ne venait pas de ces rébellions, aussi promptement éteintes qu'allumées, et qui semblaient flatter le goût des Américains pour les parades militaires.

Or, ce péril échappait aux regards des Espagnols, trop haut placés pour le voir, et à l'attention des métis, qui ne voulaient jamais regarder au-dessous d'eux.

Et, cependant, il y avait une agitation inaccoutumée

parmi les Indiens de la ville, qui se mêlaient souvent aux habitants des montagnes. Ces gens semblaient avoir secoué leur apathie naturelle. Au lieu de se rouler dans leur poncho, les pieds tournés au soleil, ils se répandaient dans la campagne, s'arrêtaient les uns les autres, se reconnaissaient à des signes particuliers, et hantaient les hôtelleries les moins achalandées, dans lesquelles ils pouvaient sans danger s'entretenir.

Ce mouvement pouvait être observé principalement sur une des places écartées de la ville. À l'angle de cette place s'élevait une maison, formée d'un rez-de-chaussée seulement, et dont l'apparence assez misérable choquait les regards.

C'était une taverne de dernier ordre, tenue par une vieille Indienne, qui offrait aux plus infimes chalands sa bière de maïs fermenté et une boisson faite avec la canne à sucre.

Le rassemblement des Indiens sur cette place n'avait lieu qu'à de certaines heures, lorsqu'une longue perche se dressait sur le toit de l'auberge, comme un signal. Alors les indigènes de toute profession, conducteurs de convoi, muletiers, charretiers, entraient un à un et disparaissaient aussitôt dans la grande salle. L'hôtesse semblait fort affairée, et, laissant à sa servante le soin de la boutique, courait servir elle-même ses pratiques accoutumées.

Quelques jours après la disparition de Martin Paz, il y eut une assemblée nombreuse dans la salle de l'auberge. C'est à peine si dans les ténèbres, obscurcies par la fumée du tabac, l'on pouvait distinguer les habitués de cette taverne. Une cinquantaine d'Indiens étaient rangés autour d'une longue table : les uns chiquaient une sorte de feuille de thé, mêlée à un petit morceau de terre odorante ; les autres buvaient, à même de grands pots, de la bière de maïs fermenté ; mais ces occupations ne les distraient aucunement, et ils écoutaient avec attention la parole d'un Indien.

C'était le Sambo, dont les regards avaient une étrange fixité.

Après avoir minutieusement examiné ses auditeurs, le Sambo reprit la parole :

– Les fils du Soleil peuvent causer de leurs affaires. Il n'est pas d'oreille perfide qui puisse les entendre. Sur la place, quelques-uns de nos amis, déguisés en chanteurs des rues, attirent les passants autour d'eux, et nous jouissons d'une liberté entière.

En effet, les sons d'une mandoline retentissaient au-dehors.

Les Indiens de l'auberge, se sachant en sûreté, prêtèrent donc une attention extrême aux paroles du Sambo, en qui ils mettaient toute leur confiance.

– Quelles nouvelles de Martin Paz le Sambo peut-il nous donner ? demanda un Indien.

– Aucune. Est-il mort, ou non ?... C'est ce que le Grand-Esprit peut seul savoir. J'attends quelques-uns de nos frères, qui ont descendu le fleuve jusqu'à son embouchure. Peut-être auront-ils trouvé le corps de Martin Paz !

– C'était un bon chef ! dit Manangani, farouche Indien, fort redouté. Mais pourquoi n'était-il pas à son poste, le jour où la goëlette nous apportait des armes ?

Le Sambo ne répondit pas et baissa la tête.

– Mes frères, reprit Manangani, ne savent-ils pas qu'il y a eu échange de coups de fusil entre *l'Annunciacion* et les garde-côtes, et que la prise de ce bâtiment eût fait échouer tous nos plans ?

Un murmure approbateur accueillit les paroles de l'Indien.

– Ceux de mes frères qui voudront attendre pour juger seront les bienvenus ! reprit le Sambo. Qui sait si mon fils, Martin Paz, ne reparâtra pas quelque jour !... Écoutez maintenant : les armes qui nous ont été envoyées de Sechura sont en notre pouvoir ; elles sont cachées dans les montagnes des Cordillères, et prêtes à faire leur office, quand vous serez préparés à faire votre devoir !

– Et qui nous retarde ? s'écria un jeune Indien. Nous avons aiguisé nos couteaux, et nous attendons.

– Laissez venir l'heure, répondit le Sambo. Mes frères savent-ils quel ennemi leur bras doit frapper d'abord ?

– Ce sont ces métis qui nous traitent en esclaves, dit un des assistants, ces insolents qui nous frappent de la main et du fouet, comme les mules rétives !

– Non pas, répondit un autre, ce sont les accapareurs de toutes les richesses du sol !

– Vous vous trompez, et vos premiers coups doivent porter ailleurs ! reprit le Sambo en s'animant. Ces hommes ne sont pas ceux qui ont osé, il y a trois cents ans, mettre le pied sur la terre de vos ancêtres ! Ces richards ne sont pas ceux qui ont traîné dans la tombe les fils de Manco-Capac. Non ! ce sont ces orgueilleux Espagnols, les vrais vainqueurs dont vous êtes les vrais esclaves ! S'ils n'ont plus la richesse, ils ont l'autorité, et, en dépit de l'émancipation péruvienne, ils foulent aux pieds nos droits naturels ! Oublions donc ce que nous sommes, pour nous souvenir de ce que nos pères ont été !

– Oui ! oui ! s'écria l'assemblée avec des trépignements d'approbation.

Après quelques moments de silence, le Sambo

s'assura, en interrogeant divers conjurés, que leurs amis de Cusco et de toute la Bolivie étaient prêts à frapper comme un seul homme.

Puis, reprenant avec feu :

– Et nos frères des montagnes, brave Manangani, s'ils ont tous dans le cœur une haine égale à la tienne, un courage égal au tien, ne tomberont-ils pas sur Lima, comme une avalanche du haut des Cordillères ?

– Le Sambo ne se plaindra pas de leur hardiesse au jour marqué, répondit Manangani. Que le Sambo sorte de la ville, il n'ira pas loin sans voir surgir autour de lui des Indiens ardents à la vengeance ! Dans les gorges de San-Cristoval et des Amancaës, plus d'un est couché dans son poncho, le poignard à la ceinture, attendant qu'une carabine soit confiée à sa main ! Eux aussi n'ont pas oublié qu'ils ont à venger sur les Espagnols la défaite de Manco-Capac.

– Bien, Manangani ! reprit le Sambo. C'est le Dieu de la haine qui parle par ta bouche ! Mes frères sauront avant peu celui que leurs chefs auront choisi. Le président Gambarra ne cherche qu'à se consolider au pouvoir, Bolivar est loin, Santa-Cruz est chassé. Nous pouvons agir à coup sûr. Dans quelques jours, la fête des Amancaës appellera nos oppresseurs au plaisir. Donc, que chacun soit prêt à se mettre en marche, et que la nouvelle en arrive jusqu'aux villages les plus

reculés de la Bolivie !

En ce moment, trois Indiens pénétrèrent dans la grande salle. Le Sambo marcha vivement à eux :

– Eh bien ? leur demanda-t-il.

– Le corps de Martin Paz n’a pu être retrouvé, répondit un de ces Indiens. Nous avons sondé la rivière dans tous les sens, nos plus habiles plongeurs l’ont explorée avec soin, et nous pensons que le fils du Sambo ne peut avoir péri dans les eaux de la Rimac.

– L’ont-ils donc tué ? Qu’est-il devenu ? Oh ! malheur à eux, s’ils ont tué mon fils !... Que mes frères se séparent en silence ! Que chacun retourne à son poste, regarde, veille et attende !

Les Indiens sortirent et se dispersèrent. Le Sambo demeura seul avec Manangani, qui lui demanda :

– Le Sambo sait-il quel sentiment conduisait, ce soir-là, son fils au quartier de San-Lazaro ? Le Sambo est-il sûr de son fils ?

Un éclair jaillit des yeux de l’Indien. Manangani recula.

Mais l’Indien se contint et dit :

– Si Martin Paz trahissait ses frères, je tuerais d’abord tous ceux auxquels il a donné son amitié, toutes celles auxquelles il a donné son amour. Puis, je le

tuerais lui-même, et je me tuerais ensuite, pour ne rien laisser sous le soleil d'une race déshonorée !

En ce moment, l'hôtesse ouvrit la porte de la salle, s'avança vers le Sambo et lui remit un billet à son adresse.

– Qui vous a donné cela ? dit-il.

– Je ne sais, répondit l'hôtesse. Ce papier aura été oublié à dessein par un buveur, car je l'ai trouvé sur une table.

– Il n'est venu que des Indiens ici ?

– Il n'est venu que des Indiens.

L'hôtesse sortit. Le Sambo déploya le billet et lut à haute voix :

« – Une jeune fille a prié pour Martin Paz, car elle n'oublie pas l'Indien qui a risqué sa vie pour elle ! Si le Sambo a quelque nouvelle de son fils, ou quelque espoir de le retrouver, qu'il entoure son bras d'un foulard rouge. Il y a des yeux qui le voient passer tous les jours. »

Le Sambo froissa le billet.

– Le malheureux, dit-il, s'est laissé prendre aux yeux d'une femme !

– Quelle est cette femme ? demanda Manangani.

– Ce n’est pas une Indienne, répondit le Sambo, en regardant le billet. C’est quelque jeune fille élégante... Ah ! Martin Paz, je ne te reconnais plus !

– Ferez-vous ce que cette femme vous prie de faire ?

– Non pas, répondit violemment l’Indien. Qu’elle perde tout espoir de jamais revoir mon fils, et qu’elle en meure !

Et le Sambo déchira le billet avec rage.

– C’est un Indien qui a dû apporter ce billet, fit observer Manangani.

– Oh ! il ne peut être des nôtres ! Il aura su que je venais souvent à cette auberge, mais je n’y remettrai plus les pieds. Que mon frère retourne aux montagnes, je reste à veiller sur la ville. Nous verrons si la fête des Amancaës sera joyeuse pour les oppresseurs ou pour les opprimés !

Les deux Indiens se séparèrent.

Le plan était bien conçu et l’heure de son exécution bien choisie. Le Pérou, presque dépeuplé alors, ne comptait qu’un petit nombre d’Espagnols et de métis. L’invasion des Indiens, accourant des forêts du Brésil aussi bien que des montagnes du Chili et des plaines de la Plata, devait couvrir d’une armée redoutable le théâtre de la rébellion. Une fois les grandes villes, telles que Lima, Cusco, Puno, détruites de fond en comble, il

n'était pas à croire que les troupes colombiennes, chassées depuis peu par le gouvernement péruvien, vinsent au secours de leurs ennemis en péril.

Ce bouleversement social devait donc réussir, si le secret demeurait enseveli dans le cœur des Indiens, et, certes, il n'y avait pas de traîtres parmi eux.

Mais ils ignoraient qu'un homme avait obtenu une audience particulière du président Gambarra ; ils ignoraient que cet homme lui apprenait que la goëlette *l'Annunciacion* avait débarqué des armes de toutes sortes dans des pirogues indiennes à l'embouchure de la Rimac. Et cet homme venait réclamer une forte indemnité pour le service qu'il rendait au gouvernement péruvien, en dénonçant ces faits.

Or, cet homme jouait un double jeu. Après avoir loué son navire aux agents du Sambo pour un prix considérable, il venait vendre au président le secret des conjurés.

On reconnaît, à ces traits, le juif Samuel.

VI

André Certa, entièrement rétabli, et croyant à la mort de Martin Paz, pressait son mariage. Il lui tardait

de promener à travers les rues de Lima la jeune et belle juive.

Sarah, cependant, lui témoignait toujours une hautaine indifférence ; mais il n'y prenait pas garde, car il ne la considérait que comme un objet de haut prix qu'il avait payé cent mille piastres.

Il faut dire ici qu'André Certa se défiait du juif, et à bon droit. Si le contrat était peu honorable, les contractants l'étaient encore moins. Aussi le métis voulut-il avoir avec Samuel une entrevue secrète, et l'emmena-t-il un jour à Chorillos. Le métis n'était pas d'ailleurs fâché de tenter les chances du jeu avant ses noces.

Les jeux s'étaient ouverts, dans cette station de bains, quelques jours après l'arrivée du marquis don Végal, et, depuis cette époque, il y avait un perpétuel mouvement sur la route de Lima. Tel venait à pied, qui s'en retournait en équipage ; tel autre allait perdre les derniers débris de sa fortune.

Don Végal et Martin Paz ne prenaient aucune part à ces plaisirs, et les insomnies du jeune Indien avaient de plus nobles causes.

Après ses promenades du soir avec le marquis, Martin Paz rentrait dans sa chambre, et, s'accoudant sur la fenêtre, il passait de longues heures à songer.

Don Végal se souvenait toujours de la fille de Samuel, qu'il avait vue prier au temple catholique ; mais il n'avait osé confier ce secret à Martin Paz, bien qu'il l'instruisît peu à peu des vérités chrétiennes. Il aurait craint de ranimer dans son cœur les sentiments qu'il voulait y éteindre, car l'Indien proscrit devait renoncer à toute espérance d'obtenir Sarah. Cependant, la police avait fini par abandonner l'affaire de Martin Paz, et, avec le temps et l'influence de son protecteur, l'Indien pouvait un jour prendre rang dans la société péruvienne.

Mais il arriva que, désespéré, Martin Paz résolut de savoir ce que devenait la jeune juive. Grâce à ses vêtements espagnols, il pouvait se glisser dans une salle de jeu et y écouter les propos des habitués. André Certa était un homme assez considérable pour que son mariage, s'il était prochain, fût l'objet de leurs conversations.

Un soir donc, au lieu de tourner ses pas du côté de la pleine mer, l'Indien prit par les hautes roches sur lesquelles reposent les principales habitations de Chorillos, et il entra dans une maison précédée d'un large escalier de pierre.

C'était la maison de jeux. La journée avait été rude pour plus d'un Liménien. Quelques-uns, brisés par les fatigues de la nuit précédente, reposaient à terre,

enveloppés dans leur poncho.

D'autres joueurs étaient assis devant un large tapis vert, divisé en quatre tableaux par deux lignes qui se coupaient au centre à angles droits ; sur chacun des compartiments se trouvaient les premières lettres des mots *azar* et *suerte* (hasard et sort), A et S. Les joueurs pontaient sur l'une ou l'autre de ces lettres ; le banquier tenait les enjeux et jetait sur la table deux dés, dont les points combinés faisaient gagner l'A ou l'S.

En ce moment, les parties du « monté » étaient animées. Un métis poursuivait la chance défavorable avec une ardeur fébrile.

– Deux mille piastres ! s'écria-t-il.

Le banquier agita ses dés, et le joueur éclata en imprécations.

– Quatre mille piastres ! dit-il de nouveau.

Il les perdit encore.

Martin Paz, protégé par l'ombre du salon, put regarder le joueur en face.

C'était André Certa.

Debout, près de lui, se tenait le juif Samuel.

– Assez joué, señor, lui dit Samuel. La veine n'est pas pour vous aujourd'hui !

– Que vous importe ! répondit brusquement le métis.
Samuel se pencha à son oreille.

– S’il ne m’importe pas à moi, dit-il, il vous importe de rompre avec ces habitudes pendant les derniers jours qui précèdent votre mariage !

– Huit mille piastres ! répondit André Certa, en pontant sur l’S.

L’A sortit. Le métis laissa échapper un blasphème. Le banquier reprit :

– Faites vos jeux !

André Certa, tirant des billets de sa poche, allait hasarder une somme considérable ; il la déposa même sur un des tableaux, et le banquier remuait déjà ses dés, quand un signe de Samuel l’arrêta court. Le juif se pencha de nouveau à l’oreille du métis et lui dit :

– S’il ne vous reste rien pour conclure notre marché, ce soir tout sera rompu !

André Certa leva les épaules, fit un geste de rage ; puis, reprenant son argent, il sortit.

– Continuez maintenant, dit Samuel au banquier. Vous ruinerez ce señor après son mariage !

Le banquier s’inclina avec soumission, car le juif était le fondateur et le propriétaire des jeux de Chorillos. Partout où il y avait un réal à gagner, on

rencontrait cet homme.

Samuel suivit le métis, et, le trouvant sur le perron de pierre, il lui dit :

– J’ai les choses les plus graves à vous apprendre. Où pouvons-nous causer en sûreté ?

– Où vous voudrez ! répondit brusquement André Certa.

– Señor, que votre mauvaise humeur ne perde pas votre avenir ! Je ne me fie ni aux chambres les mieux closes, ni aux plaines les plus désertes pour vous livrer mon secret. Si vous me le payez cher, c’est qu’il vaut la peine d’être bien gardé !

En parlant ainsi, ces deux hommes étaient arrivés sur la plage, devant les cabanes destinées aux baigneurs. Ils ne se savaient pas vus et écoutés par Martin Paz, qui se glissait comme un serpent dans l’ombre.

– Prenons un canot, dit André Certa, et allons en pleine mer.

André Certa détacha du rivage une petite embarcation et jeta quelque monnaie à son gardien. Samuel s’embarqua avec lui, et le métis poussa au large.

Mais, en voyant le canot s’éloigner, Martin Paz,

caché dans l'anfractuosité d'une roche, s'était déshabillé à la hâte, et, ne gardant qu'un poignard passé à sa ceinture, il nagea vigoureusement vers le canot.

Le soleil venait d'éteindre ses derniers rayons dans les flots du Pacifique, et de silencieuses ténèbres enveloppaient le ciel et la mer.

Martin Paz n'avait seulement pas songé que des requins de la plus dangereuse espèce sillonnaient ces funestes parages. Il s'arrêta non loin de l'embarcation du métis et à portée de la voix.

– Mais quelle preuve de l'identité de la fille apporterai-je au père ? demandait André Certa au juif.

– Vous lui rappellerez les circonstances dans lesquelles il a perdu cette enfant.

– Quelles sont ces circonstances ?

– Les voici.

Martin Paz, se tenant à peine au-dessus des flots, écoutait, mais sans pouvoir comprendre.

– Le père de Sarah, dit le juif, habitait Concepcion, au Chili. C'était le grand seigneur que vous connaissez déjà. Seulement sa fortune rivalisait encore avec sa noblesse. Obligé de venir à Lima pour des affaires d'intérêt, il partit seul, laissant à Concepcion sa femme et sa petite fille, âgée de quinze mois. Le climat du

Pérou lui convint sous tous les rapports, et il manda à la marquise de venir le rejoindre. Elle s'embarqua sur le *San-Jose*, de Valparaiso, avec quelques domestiques de confiance. Je me rendais au Pérou par le même navire. Le *San-Jose* devait relâcher à Lima ; mais, à la hauteur de Juan-Fernandez, il fut assailli par un ouragan terrible, qui le désempara et le coucha sur le côté. Les gens de l'équipage et les passagers se réfugièrent dans la chaloupe ; mais, à la vue de la mer en fureur, la marquise refusa d'y mettre le pied ; elle serra son enfant dans ses bras et demeura sur le navire. J'y restai avec elle. La chaloupe s'éloigna et fut engloutie à cent brasses du *San-Jose*, avec tout son équipage. Nous demeurâmes seuls. La tempête se déchaînait avec une extrême violence. Comme ma fortune n'était pas à bord, je ne me désespérais pas autrement. Le *San-Jose*, ayant cinq pieds d'eau dans la cale, dériva sur les rochers de la côte, où il se brisa entièrement. La jeune femme fut jetée à la mer avec sa fille. Heureusement pour moi, je pus saisir l'enfant, dont la mère périt sous mes yeux, et gagner le rivage.

– Tous ces détails sont exacts ?

– Parfaitement exacts. Le père ne les démentira pas. Ah ! j'avais fait une bonne journée, señor, puisqu'elle va me valoir les cent mille piastres que vous allez me compter !

« Qu'est-ce que cela veut dire ? » se demandait Martin Paz.

– Voici mon portefeuille avec les cent mille piastres, répondit André Certa.

– Merci ! señor, dit Samuel en saisissant le trésor. Prenez vous-même ce reçu en échange. Je m'y engage à vous restituer le double de cette somme, si vous ne faites pas partie d'une des premières familles de l'Espagne !

Mais l'Indien n'avait pas entendu cette dernière phrase. Il avait dû plonger pour éviter l'approche de l'embarcation, et ses yeux purent voir alors une masse informe glisser rapidement vers lui.

C'était une tintorea, requin de la plus cruelle espèce.

Martin Paz vit l'animal s'approcher de lui, et plongea ; mais bientôt il dut venir respirer à la surface de l'eau. Un coup de queue de la tintorea frappa Martin Paz, qui sentit les visqueuses écailles du monstre froisser sa poitrine. Le requin, pour happer sa proie, se retourna sur le dos, entrouvrant sa mâchoire armée d'un triple rang de dents ; mais, Martin Paz ayant vu briller le ventre blanc de l'animal, le frappa de son poignard.

Soudain, il se trouva dans des eaux rouges de sang. Il plongea de nouveau, revint à dix brasses de là, et, n'apercevant plus l'embarcation du métis, il regagna la

côte en quelques brassées, ayant oublié déjà qu'il venait d'échapper à une mort terrible.

Le lendemain, Martin Paz avait quitté Chorillos, et don Végal, bourrelé d'inquiétudes, revenait en toute hâte à Lima pour tâcher de l'y rejoindre.

VII

C'était un véritable événement que le mariage d'André Certa avec la fille du riche Samuel. Les señoras n'avaient plus un moment de repos ; elles s'épuisaient à inventer quelque joli corsage ou quelque coiffure nouvelle, et se fatiguaient à essayer les toilettes les plus variées.

De nombreux préparatifs se faisaient aussi dans la maison de Samuel, qui voulait donner un grand retentissement au mariage de Sarah. Les fresques qui paraient sa demeure, selon la coutume espagnole, avaient été somptueusement restaurées ; les tentures les plus riches retombaient en larges plis aux fenêtres et aux portes de l'habitation ; les meubles sculptés, en bois précieux ou odoriférants, s'entassaient dans de vastes salons imprégnés d'une bienfaisante fraîcheur ; les

arbustes rares, les productions des terres chaudes serpentaient le long des balustrades et des terrasses.

La jeune fille, cependant, n'avait plus d'espoir, puisque le Sambo n'en avait pas, et le Sambo n'espérait plus, puisqu'il ne portait pas à son bras le signe de l'espérance ! Liberta avait épié les démarches du vieil Indien... il n'avait rien pu découvrir.

Ah ! si la pauvre Sarah eût pu suivre les mouvements de son cœur, elle se fût réfugiée dans un couvent pour y finir sa vie ! Poussée par un irrésistible attrait vers les dogmes du catholicisme, secrètement convertie par les soins du père Joachim, elle s'était ralliée à cette religion qui sympathisait si bien avec les croyances de son cœur.

Le père Joachim, afin d'éviter tout scandale, et, d'ailleurs, lisant plus son bréviaire que le cœur humain, avait laissé Sarah croire à la mort de Martin Paz. La conversion de la jeune fille lui importait avant tout, et, la voyant assurée par son union avec André Certa, il tâchait de l'habituer à ce mariage, dont il était loin de soupçonner les conditions.

Enfin ce jour, si joyeux pour les uns, si triste pour les autres, était arrivé. André Certa avait convié la ville entière à la soirée nuptiale, mais ses invitations furent sans résultat vis-à-vis des familles nobles, qui s'excusèrent par des motifs plus ou moins plausibles.

Cependant l'heure était venue, à laquelle le contrat devait être signé, et la jeune fille ne paraissait pas...

Le Juif Samuel était en proie à un secret mécontentement. André Certa fronçait le sourcil d'une façon peu patiente. Une sorte d'embarras se peignait sur le visage des invités, tandis que des milliers de bougies, reflétées par les glaces, remplissaient les salons d'éclatantes lumières.

Au-dehors, dans la rue, un homme errait dans une anxiété mortelle : c'était le marquis don Végal.

VIII

Sarah, cependant, en proie aux plus vives angoisses, était demeurée seule. Elle ne pouvait s'arracher de sa chambre. Un instant, suffoquée par l'émotion, elle s'appuya au balcon qui donnait sur les jardins intérieurs.

Soudain, elle aperçut un homme qui se glissait entre les allées de magnolias. Elle reconnut Liberta, son serviteur. Liberta semblait épier quelque invisible ennemi, tantôt s'abritant derrière une statue, tantôt se couchant à terre.

Tout à coup, Sarah pâlit. Liberta était aux prises avec un homme de grande taille qui l'avait terrassé, et quelques soupirs étouffés prouvaient qu'une main robuste pressait les lèvres du nègre.

La jeune fille allait crier, lorsqu'elle vit se redresser les deux hommes. Le nègre regardait son adversaire.

– Vous ! vous ! c'est vous ! dit-il.

Et il suivit cet homme, qui, avant que Sarah eût pu jeter un seul cri, lui apparut ainsi qu'un fantôme de l'autre monde. Et, comme le nègre terrassé sous le genou de l'Indien, la jeune fille, courbée sous le regard de Martin Paz, ne put à son tour laisser échapper que ces mots :

– Vous ! vous ! c'est vous !

Martin Paz fixa son regard sur elle et lui dit :

– La fiancée entend-elle les bruits de la fête ? Les invités se pressent dans les salons pour voir rayonner le bonheur sur son visage ! Est-ce donc une victime, préparée pour le sacrifice, qui va s'offrir à leurs yeux ? Est-ce avec ces traits pâlis par la douleur que la jeune fille peut se présenter à son fiancé ?

Pendant que Martin Paz parlait, Sarah l'entendait à peine.

Le jeune Indien reprit alors :

– Puisque la jeune fille est en pleurs, qu'elle regarde plus loin que la maison de son père, plus loin que la ville où elle souffre !

Sarah releva la tête. Martin Paz s'était redressé de toute sa hauteur, et, le bras étendu vers le sommet des Cordillères, il montrait à la jeune fille le chemin de la liberté.

Sarah se sentit entraînée par une puissance insurmontable. Déjà le bruit de quelques voix arrivait jusqu'à elle. On s'approchait de sa chambre. Son père allait y entrer sans doute ; son fiancé l'accompagnait peut-être ! Martin Paz éteignit subitement la lampe suspendue au-dessus de sa tête... Un sifflement, rappelant celui qui s'était fait entendre sur la Plaza-Mayor, perça les ténèbres de la nuit.

La porte s'ouvrit brusquement. Samuel et André Certa entrèrent. L'obscurité était profonde. Quelques serviteurs accoururent avec des flambeaux... La chambre était vide !

– Mort et furie ! s'écria le métis.

– Où est-elle ? dit Samuel.

– Vous en êtes responsable envers moi, lui répondit brutalement André Certa.

À ces paroles, le juif sentit une sueur froide le glacer jusqu'aux os.

– À moi ! s'écria-t-il.

Et, suivi de ses domestiques, il s'élança hors de la maison.

Cependant, Martin Paz fuyait rapidement à travers les rues de la ville. À deux cents pas de la demeure du juif, il trouva quelques Indiens qui s'étaient rassemblés au sifflement poussé par lui.

– À nos montagnes ! s'écria-t-il.

– À la maison du marquis don Végal ! dit une voix derrière lui.

Martin Paz se retourna.

L'Espagnol était à ses côtés.

– Ne me confierez-vous pas cette jeune fille ? lui demanda don Végal.

L'Indien courba la tête, et d'une voix sourde :

– À la demeure du marquis don Végal ! répondit-il.

Martin Paz, subissant l'ascendant du marquis, lui avait confié la jeune fille. Il savait qu'elle était en sûreté dans sa maison, et, comprenant à quoi l'honneur l'engageait, il ne voulut point passer la nuit sous le toit de don Végal.

Il sortit donc ; sa tête était brûlante, et la fièvre faisait bouillir son sang dans ses veines.

Mais, il n'avait pas fait cent pas que cinq ou six hommes se jetèrent sur lui, et, malgré sa défense opiniâtre, parvinrent à le garrotter. Martin Paz poussa un rugissement de désespoir. Il se crut au pouvoir de ses ennemis.

Quelques instants après, il était déposé dans une chambre, et on lui enlevait le bandeau qui lui couvrait les yeux. Il regarda autour de lui et se vit dans la salle basse de cette taverne où ses frères avaient organisé leur première révolte.

Le Sambo, qui avait assisté à l'enlèvement de la jeune fille, était là. Manangani et d'autres l'entouraient. Un éclair de haine jaillit des yeux de Martin Paz.

– Mon fils n'a donc pas pitié de mes larmes, dit le Sambo, puisqu'il me laisse si longtemps croire à sa mort ?

– Est-ce à la veille d'une révolte, demanda Manangani, que Martin Paz, notre chef, devait se trouver dans le camp de nos ennemis ?

Martin Paz ne répondit ni à son père ni à l'Indien.

– Ainsi, nos intérêts les plus graves ont été sacrifiés à une femme ?

Et, en parlant ainsi, Manangani s'était rapproché de Martin Paz, un poignard à la main. Martin Paz ne le regarda même pas.

– Parlons d’abord, dit le Sambo. Nous agirons plus tard. Si mon fils manque à ses frères, je saurai maintenant sur qui venger sa trahison. Qu’il prenne garde ! la fille du juif Samuel n’est pas si bien cachée qu’elle puisse nous échapper ! Mon fils réfléchira, d’ailleurs. Frappé d’une condamnation à mort, il n’a plus dans cette ville une pierre pour reposer sa tête. Si, au contraire, il délivre son pays, c’est pour lui l’honneur et la liberté !

Martin Paz demeura silencieux, mais un combat terrible se livrait en lui. Le Sambo venait de faire vibrer les cordes de cette fière nature.

Martin Paz était indispensable aux projets des révoltés ; il jouissait d’une autorité suprême sur les Indiens de la ville ; il les manœuvrait à sa guise, et, rien que d’un signe, il les eût entraînés à la mort.

Les liens qui l’enchaînaient furent détachés par l’ordre du Sambo. Martin Paz se releva.

– Mon fils, lui dit l’Indien, qui l’observait avec attention, demain, pendant la fête des Amancaës, nos frères tomberont comme une avalanche sur les Liméniens désarmés. Voici le chemin des Cordillères, voici le chemin de la ville. Tu es libre.

– Aux montagnes ! s’écria Martin Paz. Aux montagnes, et malheur à nos ennemis !

Et le soleil levant éclaira de ses premiers rayons le conciliabule des chefs indiens au sein des Cordillères.

IX

Le jour de la grande fête des Amancaës, le 24 juin, était arrivé. Les habitants, à pied, à cheval, en voiture, se rendaient sur un plateau célèbre, situé à une demi-lieue de la ville. Métis et Indiens s'entremêlaient dans la fête commune ; ils marchaient gaiement par groupes de parents ou d'amis. Chaque groupe portait ses provisions, précédé d'un joueur de guitare, qui chantait les airs les plus populaires. Ces promeneurs s'avançaient par les champs de maïs et d'*alfalfa*, à travers les bosquets de bananiers, et ils traversaient ces belles allées plantées de saules, pour retrouver les bois de citronniers et d'orangers, dont les parfums se confondaient avec les sauvages odeurs de la montagne. Tout le long de la route, des cabarets ambulants offraient l'eau-de-vie et la bière, dont les copieuses libations excitaient aux rires et aux clameurs. Les cavaliers faisaient caracoler leurs chevaux au milieu de la foule et luttaient de vitesse, d'adresse et d'habileté.

Il régnait dans cette fête, qui tire son nom des petites

fleurs de la montagne, une fougue et une liberté inconcevables ; et, cependant, jamais une rixe n'éclatait entre les mille cris de la joie publique. À peine si quelques lanciers à cheval, ornés de leurs cuirasses étincelantes, maintenaient çà et là l'ordre parmi la population.

Et quand toute cette foule arriva enfin sur le plateau des Amancaës, une immense clameur d'admiration fut répétée par les profondeurs de la montagne.

Aux pieds des spectateurs s'étendait l'ancienne Cité des rois, qui dressait hardiment vers le ciel ses tours et ses clochers pleins d'étourdissants carillons. San-Pedro, Saint-Augustin, la cathédrale appelaient le regard sur leurs toitures resplendissantes des rayons du soleil ; San-Domingo, la riche église dont la madone n'est jamais vêtue deux jours de suite des mêmes draperies, élevait plus haut que ses voisines sa flèche évidée. Sur la droite, l'océan Pacifique faisait onduler ses vastes plaines bleues au souffle de la brise, et l'œil, en revenant du Callao à Lima, se promenait sur tous ces monuments funéraires qui contenaient les restes de la grande dynastie des Incas. À l'horizon, le cap Morro-Solar encadrait les splendeurs de ce tableau.

Mais, pendant que les Liméniens admiraient ces pittoresques points de vue, un drame sanglant se préparait sur les sommets glacés des Cordillères.

En effet, pendant que la ville était presque désertée par ses habitants ordinaires, un grand nombre d'Indiens erraient dans les rues. Ces hommes, qui d'ordinaire prenaient une part active aux jeux des Amancaës, se promenaient alors silencieusement avec de singulières préoccupations. Souvent, quelque chef affairé leur jetait un ordre secret et reprenait sa route, et tous se réunissaient peu à peu dans les riches quartiers de la ville.

Cependant le soleil commençait à baisser à l'horizon. C'était l'heure à laquelle l'aristocratie liménienne allait à son tour aux Amancaës. Les plus riches toilettes resplendissaient dans les équipages qui défilaient à droite et à gauche sous les arbres de la route. Ce fut alors une inextricable mêlée de piétons, de voitures et de cavaliers.

Cinq heures sonnèrent à la tour de la cathédrale. Un cri immense retentit dans la ville. De toutes les places, de toutes les rues, de toutes les maisons s'élançèrent des Indiens, les armes à la main. Les beaux quartiers furent bientôt encombrés de ces révoltés, dont quelques-uns secouaient au-dessus de leur tête des torches embrasées.

– Mort aux Espagnols ! Mort aux oppresseurs ! tel était le mot d'ordre.

Aussitôt, le sommet des collines se couvrit d'autres Indiens qui rejoignirent leurs frères de la ville.

On se figure l'aspect que Lima présentait en ce moment. Les révoltés s'étaient répandus dans tous les quartiers. À la tête d'une des colonnes, Martin Paz agitait le drapeau noir, et, tandis que les Indiens attaquaient les maisons désignées à la ruine, il abordait la Plaza-Mayor avec sa troupe. Près de lui, Manangani poussait des hurlements féroces.

Là, les soldats du gouvernement, prévenus de la révolte, étaient rangés en bataille devant le palais du président. Une fusillade effroyable accueillit les insurgés à leur entrée sur la place. Surpris d'abord par cette décharge inattendue, qui coucha bon nombre des leurs sur le terrain, ils s'élançèrent contre les troupes avec un emportement insurmontable. Il s'ensuivit une horrible mêlée, où les hommes se prirent corps à corps. Martin Paz et Manangani firent des prodiges de valeur, et ils n'échappèrent que par miracle à la mort.

Il leur fallait à tout prix enlever le palais et s'y retrancher.

– En avant ! cria Martin Paz.

Et sa voix entraîna les siens à l'assaut.

Bien qu'ils fussent écrasés de toutes parts, les Indiens parvinrent à faire reculer le cordon de troupes enroulé autour du palais. Déjà Manangani s'élançait sur les premières marches du perron, quand il s'arrêta

soudain. Les rangs des soldats ouverts avaient démasqué deux pièces de canon, prêtes à mitrailler les assiégés.

Il n'y avait pas une seconde à perdre. Il fallait sauter sur la batterie avant qu'elle eût éclaté.

– À nous deux ! s'écria Manangani, en s'adressant à Martin Paz.

Mais Martin Paz venait de se baisser et n'écoutait plus, car un nègre lui glissait ces mots à l'oreille :

– On pille la maison de don Végal. On l'assassine peut-être !

À ces paroles, Martin Paz recula. Manangani voulut l'entraîner, mais à ce moment les canons éclataient, et la mitraille balayait les Indiens.

– À moi ! cria Martin Paz.

Et, quelques dévoués compagnons se joignant à lui, il put se faire jour à travers les soldats.

Cette fuite eut toutes les conséquences d'une trahison. Les Indiens se crurent abandonnés par leur chef. Manangani essaya vainement de les ramener au combat. Une épaisse fusillade les enveloppa. Dès lors il ne fut plus possible de les rallier. La confusion fut à son comble et la déroute complète. Les flammes qui s'élevaient de certains quartiers attirèrent quelques

fuyards au pillage ; mais les soldats les poursuivirent l'épée dans les reins, et ils en tuèrent un grand nombre.

Pendant ce temps, Martin Paz avait gagné la maison de don Végal, qui était le théâtre d'une lutte acharnée, dirigée par le Sambo lui-même. Le vieil Indien avait un double intérêt à se trouver là : tout en combattant l'Espagnol, il voulait s'emparer de Sarah, gage de la fidélité de son fils.

La porte et les murailles de la cour, renversées, laissaient voir don Végal, l'épée à la main, entouré de ses serviteurs et tenant tête à une masse envahissante. La fierté de cet homme et son courage avaient quelque chose de sublime. Il s'offrait le premier aux coups, et son bras redoutable l'avait entouré de cadavres.

Mais que faire contre cette foule d'Indiens, qui s'augmentait alors de tous les vaincus de la Plaza-Mayor ? Don Végal sentait faiblir ses défenseurs, et il n'avait plus qu'à se faire tuer, lorsque Martin Paz, rapide comme la foudre, chargea les agresseurs par derrière, les força de se retourner contre lui, et, au milieu des balles, il arriva jusqu'à don Végal, auquel il fit un rempart de son corps.

– Bien, mon fils, bien ! dit don Végal à Martin Paz en lui étreignant la main.

Mais le jeune Indien était sombre.

– Bien, Martin Paz ! s'écria une autre voix, qui lui alla jusqu'à l'âme.

Il reconnut Sarah, et son bras traça un vaste cercle de sang autour de lui.

Cependant, la troupe du Sambo pliait à son tour. Vingt fois, ce nouveau Brutus avait dirigé ses coups contre son fils, sans pouvoir l'atteindre, et vingt fois Martin Paz avait détourné son arme prête à frapper son père.

Soudain, Manangani, couvert de sang, parut auprès du Sambo.

– Tu as juré, lui dit-il, de venger la trahison d'un infâme sur ses proches, sur ses amis, sur lui-même ! Il est temps ! Voici les soldats qui arrivent ! Le métis André Certa est avec eux !

– Viens donc, Manangani, dit le Sambo avec un rire féroce, viens donc !

Et tous deux, abandonnant la maison de don Végal, coururent vers la troupe qui arrivait au pas de course. On les coucha en joue, mais, sans être intimidé, le Sambo alla droit au métis.

– Vous êtes André Certa, lui dit-il. Eh bien, votre fiancée est dans la maison de don Végal, et Martin Paz va l'entraîner dans les montagnes !

Cela dit, les Indiens disparurent.

Ainsi, le Sambo avait mis face à face les deux mortels ennemis, et, trompés par la présence de Martin Paz, les soldats s'élançèrent contre la maison du marquis.

André Certa était ivre de fureur. Dès qu'il aperçut Martin Paz, il se précipita sur lui.

– À nous deux ! hurla le jeune Indien.

Et, quittant l'escalier de pierre qu'il avait si vaillamment défendu, il rejoignit le métis.

Ils étaient là, pied contre pied, poitrine contre poitrine, leurs visages se touchant, leurs regards se confondant dans un seul éclair. Amis et ennemis ne pouvaient les approcher. Ils s'étreignirent alors, et, dans cette terrible étreinte, la respiration leur manqua. Mais André Certa se redressa contre Martin Paz, dont le poignard s'était échappé. Le métis leva son bras, que l'Indien parvint à saisir avant qu'il eût frappé. André Certa voulut en vain se dégager. Martin Paz, retournant le poignard contre le métis, le lui plongeait tout entier dans le cœur.

Puis il se jeta dans les bras de don Végal.

– Aux montagnes, mon fils, s'écria le marquis, fuis aux montagnes ! maintenant je te l'ordonne !

En ce moment, le juif Samuel apparut et se précipita sur le cadavre d'André Certa, auquel il arracha un portefeuille. Mais il avait été vu de Martin Paz, qui, le lui reprenant à son tour, l'ouvrit, le feuilleta, poussa un cri de joie, et, s'élançant vers le marquis, lui remit un papier où se trouvaient ces lignes :

« Reçu du señor André Certa la somme de 100 000 piastres que je m'engage à lui restituer, si Sarah, que j'ai sauvée lors du naufrage du *San-Jose*, n'est pas la fille et l'unique héritière du marquis don Végal.

SAMUEL. »

– Ma fille ! s'écria l'Espagnol.

Et il s'élança vers la chambre de Sarah...

La jeune fille n'y était plus, et le père Joachim, baigné dans son sang, ne put articuler que ces mots :

– Le Sambo !... Enlevée !... Rivière de Madeira !...

X

– En route ! s'écria Martin Paz.

Et, sans prononcer un seul mot, don Végál suivit l'Indien. Sa fille !... Il lui fallait retrouver sa fille !

Des mules furent amenées ; les deux hommes les enfourchèrent ; de grandes guêtres furent attachées par des courroies au-dessus de leurs genoux, et de larges chapeaux de paille leur abritèrent la tête. Des pistolets remplissaient les fontes de leur selle ; une carabine était pendue à leur côté. Martin Paz avait enroulé autour de lui son lazo, dont une extrémité se fixait au harnachement de sa mule.

Martin Paz connaissait les plaines et les montagnes qu'ils allaient franchir. Il savait dans quel pays perdu le Sambo entraînait sa fiancée. Sa fiancée ! Oserait-il donner ce nom à la fille du marquis don Végál ?

L'Espagnol et l'Indien, n'ayant qu'une idée, qu'un but, s'enfoncèrent bientôt dans les gorges des Cordillères, plantées de cocotiers et de pins. Les cèdres, les cotonniers, les aloès restaient derrière eux, avec les plaines couvertes de maïs et de luzerne. Quelques cactus épineux piquaient parfois leurs mules et les faisaient hésiter sur le penchant des précipices.

C'était une rude tâche que de traverser les montagnes à cette époque. La fonte des neiges sous le soleil de juin faisait jaillir des cataractes, et souvent des masses effroyables, se détachant du sommet des pics, allaient s'engouffrer dans les abîmes sans fond.

Mais le père et le fiancé couraient jour et nuit sans se reposer un instant.

Ils parvinrent au sommet des Andes, à quatorze mille pieds au-dessus du niveau de la mer. Là, plus d'arbres, plus de végétation. Souvent, ils étaient enveloppés par ces formidables orages des Cordillères, qui soulèvent des tourbillons de neige au-dessus des cimes les plus élevées. Don Végal s'arrêtait parfois malgré lui, mais Martin Paz le soutenait et l'abritait contre les immenses entassements de neige.

À ce point, le plus élevé des Andes, en proie à cet état maladif qui dépouille l'homme le plus intrépide de son courage, il leur fallut une volonté surhumaine pour résister à la fatigue.

Sur le versant oriental des Cordillères, ils retrouvèrent les traces des Indiens et purent enfin redescendre la chaîne des montagnes.

Ils atteignirent les immenses forêts vierges qui hérissent les plaines situées entre le Pérou et le Brésil, et là, au milieu de ces bois inextricables, Martin Paz fut bien servi par sa sagacité indienne.

Un feu à moitié éteint, des empreintes de pas, la cassure des petites branches, la nature des vestiges, tout était pour lui un sujet d'études.

Don Végal craignait que sa malheureuse fille n'eût

été entraînée à pied à travers les pierres et les ronces ; mais l'Indien lui montra quelques cailloux incrustés en terre, qui indiquaient la pression du pied d'un animal ; au-dessus, des branchages avaient été repoussés dans la même direction et ne pouvaient être atteints que par une personne à cheval. Don Végál se reprenait à espérer. Martin Paz était si confiant, si habile, qu'il n'y avait pour lui ni obstacles infranchissables, ni insurmontables périls !

Un soir, Martin Paz et don Végál furent contraints par la fatigue de s'arrêter. Ils étaient arrivés sur le bord d'une rivière. C'étaient les premiers courants de la Madeira, que l'Indien reconnut parfaitement. D'immenses mangliers se penchaient au-dessus des eaux et s'unissaient aux arbres de l'autre rive par des lianes capricieuses.

Les ravisseurs avaient-ils remonté les rives ou descendu le cours du fleuve ? l'avaient-ils traversé en droite ligne ? Telles étaient les questions que se posait Martin Paz. En suivant avec une peine infinie quelques empreintes fugitives, il fut amené à longer les berges jusqu'à une clairière un peu moins sombre. Là, quelques piétinements indiquaient qu'une troupe d'hommes avait franchi le fleuve à cet endroit.

Martin Paz cherchait à s'orienter, quand il vit une sorte de masse noire remuer près d'un taillis. Il prépara

vivement son lazo et se tint prêt à une attaque ; mais, s'étant avancé de quelques pas, il aperçut une mule couchée à terre, en proie aux dernières convulsions. La pauvre bête expirante avait dû être frappée loin de l'endroit où elle s'était traînée, en laissant de longues traces de sang que Martin Paz retrouva. Il ne douta plus que les Indiens, ne pouvant lui faire traverser le fleuve, ne l'eussent tuée d'un coup de poignard. Il ne conçut donc plus de doute sur la direction de ses ennemis et revint près de son compagnon.

– Demain peut-être nous serons arrivés, lui dit-il.

– Partons à l'instant, répondit l'Espagnol.

– Mais il faut traverser ce fleuve !

– Nous le traverserons à la nage !

Tous deux se dépouillèrent de leurs habits, que Martin Paz réunit en paquet sur sa tête, et ils se glissèrent silencieusement dans l'eau, de peur d'éveiller quelques-uns de ces dangereux caïmans, si nombreux dans les rivières du Brésil et du Pérou.

Ils arrivèrent à l'autre rive. Le premier soin de Martin Paz fut de rechercher les traces des Indiens, mais il eut beau examiner les feuilles, les cailloux, il ne put rien découvrir. Comme le courant assez rapide les avait entraînés à la dérive, don Végal et l'Indien remontèrent la berge du fleuve, et, là, ils retrouvèrent

des empreintes auxquelles ils ne pouvaient se tromper.

C'était là que le Sambo avait traversé la Madeira avec sa troupe, qui s'était augmentée sur son passage.

En effet, les Indiens des plaines et des montagnes, qui attendaient avec impatience le triomphe de la révolte, apprenant qu'ils avaient été trahis, poussèrent des rugissements de rage, et, voyant qu'ils avaient une victime à sacrifier, suivirent la troupe du vieil Indien.

La jeune fille n'avait plus le sentiment de ce qui se passait autour d'elle. Elle allait, parce que des mains la poussaient en avant. On l'eût abandonnée au milieu de ces solitudes, qu'elle n'aurait pas fait un pas pour échapper à la mort. Parfois le souvenir du jeune Indien passait devant ses yeux ; puis, elle retombait comme une masse inerte sur le cou de sa mule. Lorsque, au-delà du fleuve, elle dut suivre à pied ses ravisseurs, deux Indiens la traînèrent rapidement, et une trace de sang marqua son passage.

Mais le Sambo s'inquiétait peu que ce sang trahît sa direction. Il approchait de son but, et bientôt les cataractes du fleuve firent entendre leurs assourdissantes rumeurs.

La troupe d'Indiens arriva à une sorte de bourgade composée d'une centaine de huttes faites de joncs entrelacés et de terre. À son approche, une multitude de

femmes et d'enfants s'élançèrent avec de grands cris de joie ; mais cette joie se changea en fureur, quand ils apprirent la défection de Martin Paz.

Sarah, immobile devant ses ennemis, les regardait d'un œil éteint. Toutes ces hideuses figures grimaçaient autour d'elle, et les menaces les plus terribles étaient proférées à ses oreilles !

– Où est mon époux ? disait l'une. C'est toi qui l'as fait tuer !

– Et mon frère, qui ne reviendra plus à sa cabane, qu'en as-tu fait ?

– À mort ! Que chacun de nous ait un morceau de sa chair ! À mort !

Et ces femmes, brandissant des couteaux, agitant des tisons enflammés, soulevant des pierres énormes, s'approchaient de la jeune fille.

– Arrière ! s'écria le Sambo, et que tous attendent la décision des chefs !

Les femmes obéirent aux paroles du vieil Indien, en jetant d'effroyables regards à la jeune fille. Sarah, couverte de sang, était étendue sur les cailloux de la rive.

Au-dessous de cette bourgade, la Madeira, resserrée dans un lit profond, précipitait ses masses d'eau, avec

une rapidité foudroyante, de plus de cent pieds de hauteur, et ce fut dans ces cataractes que les chefs condamnèrent Sarah à trouver la mort.

Aux premiers rayons du soleil, elle devait être attachée dans un canot d'écorce et abandonnée au courant de la Madeira.

Ainsi le décida le conseil, et s'il avait retardé jusqu'au lendemain le supplice de la victime, c'était pour lui donner une nuit d'angoisses et de terreurs.

Lorsque la sentence fut connue, des hurlements de joie l'accueillirent, et un délire furieux s'empara de tous les Indiens.

Ce fut une nuit d'orgie. L'eau-de-vie fermenta dans ces têtes exaltées. Des danseurs échevelés entourèrent la jeune fille. Des Indiens couraient à travers les champs incultes, brandissant des branches de pin enflammées.

Ce fut ainsi jusqu'au lever du soleil, et pis encore, quand ses premiers rayons vinrent éclairer la scène.

La jeune fille fut détachée du poteau, et cent bras voulurent à la fois la traîner au supplice. Quand le nom de Martin Paz s'échappait de ses lèvres, des cris de haine et de vengeance lui répondaient aussitôt. Il fallut gravir par des sentiers abrupts l'immense entassement de rochers qui conduisaient au niveau supérieur du

fleuve, et la victime y arriva tout ensanglantée. Un canot d'écorce l'attendait à cent pas de la chute. Elle y fut déposée et attachée par des liens qui lui entraient dans les chairs.

– Vengeance ! s'écria la tribu entière d'une seule et même voix.

Le canot fut entraîné rapidement et tournoya sur lui-même...

Soudain deux hommes parurent sur la rive opposée. C'étaient Martin Paz et don Végal.

– Ma fille ! ma fille ! s'écria le père, en tombant à genoux sur la rive.

Le canot courait vers la cataracte.

Martin Paz, debout sur un rocher, balança son lazo, qui siffla autour de sa tête. À l'instant où l'embarcation allait être précipitée, la longue lanière de cuir se déroula et saisit le canot de son nœud coulant.

– À mort ! hurla la horde sauvage des Indiens.

Martin Paz se raidit alors, et le canot, suspendu sur l'abîme, peu à peu, vint à lui...

Soudain une flèche siffla à travers les airs, et Martin Paz, tombant en avant dans la barque de la victime, alla s'engloutir avec Sarah dans le tourbillon de la cataracte.

Presque au même instant, une seconde flèche

atteignait don Végat et lui perçait le cœur.

Martin Paz et Sarah étaient fiancés pour la vie éternelle, Car, dans leur suprême réunion, le dernier geste de la jeune fille avait imprimé le sceau du baptême au front de l'Indien régénéré.

Les révoltés de la *Bounty*

Nous croyons bon de prévenir nos lecteurs que ce récit n'est point une fiction. Tous les détails en sont pris aux annales maritimes de la Grande-Bretagne. La réalité fournit quelquefois des faits si romanesques que l'imagination elle-même ne pourrait rien y ajouter.

I

L'abandon

Pas le moindre souffle, pas une ride à la surface de la mer, pas un nuage au ciel. Les splendides constellations de l'hémisphère austral se dessinent avec une incomparable pureté. Les voiles de la *Bounty* pendent le long des mâts, le bâtiment est immobile, et la lumière de la lune, pâlisant devant l'aurore qui se lève, éclaire l'espace d'une lueur indéfinissable.

La *Bounty*, navire de deux cent quinze tonneaux monté par quarante-six hommes, avait quitté Spithead, le 23 décembre 1787, sous le commandement du capitaine Bligh, marin expérimenté mais un peu rude, qui avait accompagné le capitaine Cook dans son

dernier voyage d'exploration.

La *Bounty* avait pour mission spéciale de transporter aux Antilles l'arbre à pain, qui pousse à profusion dans l'archipel de Tahiti. Après une relâche de six mois dans la baie de Matavaï, William Bligh, ayant chargé un millier de ces arbres, avait pris la route des Indes occidentales, après un assez court séjour aux îles des Amis.

Maintes fois, le caractère soupçonneux et emporté du capitaine avait amené des scènes désagréables entre quelques-uns de ses officiers et lui. Cependant, la tranquillité qui régnait à bord de la *Bounty*, au lever du soleil, le 28 avril 1789, ne faisait rien présager des graves événements qui allaient se produire.

Tout semblait calme, en effet, lorsque tout à coup une animation insolite se propage sur le bâtiment. Quelques matelots s'accostent, échangent deux ou trois paroles à voix basse, puis disparaissent à petits pas.

Est-ce le quart du matin qu'on relève ? Quelque accident inopiné s'est-il produit à bord ?

« Pas de bruit surtout, mes amis, dit Fletcher Christian, le second de la *Bounty*. Bob, armez votre pistolet, mais ne tirez pas sans mon ordre. Vous, Churchill, prenez votre hache et faites sauter la serrure de la cabine du capitaine. Une dernière

recommandation : Il me le faut vivant ! »

Suivi d'une dizaine de matelots armés de sabres, de coutelas et de pistolets, Christian se glissa dans l'entrepont ; puis, après avoir placé deux sentinelles devant la cabine de Stewart et de Peter Heywood, le maître d'équipage et le midshipman de la *Bounty*, il s'arrêta devant la porte du capitaine.

« Allons, garçons, dit-il, un bon coup d'épaule ! »

La porte céda sous une pression vigoureuse, et les matelots se précipitèrent dans la cabine.

Surpris d'abord par l'obscurité, et réfléchissant peut-être à la gravité de leurs actes, ils eurent un moment d'hésitation.

« Holà ! qu'y a-t-il ? Qui donc ose se permettre ?... s'écria le capitaine en sautant à bas de son cadre.

– Silence, Bligh ! répondit Churchill. Silence, et n'essaie pas de résister, ou je te bâillonne !

– Inutile de t'habiller, ajouta Bob. Tu feras toujours assez bonne figure, lorsque tu seras pendu à la vergue d'artimon !

– Attachez-lui les mains derrière le dos, Churchill, dit Christian, et hissez-le sur le pont !

– Le plus terrible des capitaines n'est pas bien redoutable, quand on sait s'y prendre », fit observer

John Smith, le philosophe de la bande.

Puis le cortège, sans s'inquiéter de réveiller ou non les matelots du dernier quart, encore endormis, remonta l'escalier et reparut sur le pont.

C'était une révolte en règle. Seul de tous les officiers du bord, Young, un des midshipmen, avait fait cause commune avec les révoltés.

Quant aux hommes de l'équipage, les hésitants avaient dû céder pour l'instant, tandis que les autres, sans armes, sans chef, restaient spectateurs du drame qui allait s'accomplir sous leurs yeux.

Tous étaient sur le pont, rangés en silence ; ils observaient la contenance de leur capitaine, qui, demi-nu, s'avavançait la tête haute au milieu de ces hommes habitués à trembler devant lui.

« Bligh, dit Christian, d'une voix rude, vous êtes démonté de votre commandement.

– Je ne vous reconnais pas le droit... répondit le capitaine.

– Ne perdons pas de temps en protestations inutiles, s'écria Christian, qui interrompit Bligh. Je suis, en ce moment, l'interprète de tout l'équipage de la *Bounty*. Nous n'avions pas encore quitté l'Angleterre que nous avons déjà à nous plaindre de vos soupçons injurieux, de vos procédés brutaux. Lorsque je dis nous, j'entends

les officiers aussi bien que les matelots. Non seulement nous n'avons jamais pu obtenir la satisfaction qui nous était due, mais vous avez toujours rejeté nos plaintes avec mépris ! Sommes-nous donc des chiens, pour être injuriés à tout moment ? Canailles, brigands, menteurs, voleurs ! vous n'aviez pas d'expression assez forte, d'injure assez grossière pour nous ! En vérité, il faudrait ne pas être un homme pour supporter pareille existence ! Et moi, moi votre compatriote, moi qui connais votre famille, moi qui ai déjà fait deux voyages sous vos ordres, m'avez-vous épargné ? Ne m'avez-vous pas accusé, hier encore, de vous avoir volé quelques misérables fruits ? Et les hommes ! Pour un rien, aux fers ! Pour une bagatelle, vingt-quatre coups de corde ! Eh bien ! tout se paie en ce monde ! Vous avez été trop libéral avec nous, Bligh ! À notre tour ! Vos injures, vos injustices, vos accusations insensées, les tortures morales et physiques dont vous avez accablé votre équipage depuis un an et demi, vous allez les expier, et les expier durement ! Capitaine, vous avez été jugé par ceux que vous avez offensés, et vous êtes condamné. Est-ce bien cela, camarades ?

– Oui, oui, à mort ! s'écrièrent la plupart des matelots, en menaçant leur capitaine.

– Capitaine Bligh, reprit Christian, quelques-uns avaient parlé de vous hisser au bout d'une corde entre le

ciel et l'eau. D'autres proposaient de vous déchirer les épaules avec le chat à neuf queues, jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Ils manquaient d'imagination. J'ai trouvé mieux que cela. D'ailleurs, vous n'êtes pas seul coupable ici. Ceux qui ont toujours fidèlement exécuté vos ordres, si cruels qu'ils fussent, seraient au désespoir de passer sous mon commandement. Ils ont mérité de vous accompagner là où le vent vous poussera. Qu'on amène la chaloupe ! »

Un murmure désapprobateur accueillit ces dernières paroles de Christian, qui ne parut pas s'en inquiéter. Le capitaine Bligh, que ces menaces ne parvenaient pas à troubler, profita d'un instant de silence pour prendre la parole.

« Officiers et matelots, dit-il d'une voix ferme, en ma qualité d'officier de la marine royale, commandant la *Bounty*, je proteste contre le traitement que vous voulez me faire subir. Si vous avez à vous plaindre de la façon dont j'ai exercé mon commandement, vous pouvez me faire juger par une cour martiale. Mais vous n'avez pas réfléchi, sans doute, à la gravité de l'acte que vous allez commettre. Porter la main sur votre capitaine, c'est vous mettre en révolte contre les lois existantes, c'est rendre pour vous tout retour impossible dans votre patrie, c'est vouloir être traités comme des forbans ! Tôt ou tard, c'est la mort ignominieuse, la

mort des traîtres et des rebelles ! Au nom de l'honneur et de l'obéissance que vous m'avez jurés, je vous somme de rentrer dans le devoir !

– Nous savons parfaitement à quoi nous nous exposons, répondit Churchill.

– Assez ! Assez ! cria l'équipage, prêt à se porter à des voies de fait.

– Eh bien ! dit Bligh, s'il vous faut une victime, que ce soit moi, mais moi seul ! Ceux de mes compagnons que vous condamnez comme moi, n'ont fait qu'exécuter mes ordres ! »

La voix du capitaine fut alors couverte par un concert de vociférations, et il dut renoncer à toucher ces cœurs devenus impitoyables.

Pendant ce temps, les dispositions avaient été prises pour que les ordres de Christian fussent exécutés.

Cependant, un assez vif débat s'était élevé entre le second et plusieurs des révoltés qui voulaient abandonner sur les flots le capitaine Bligh et ses compagnons sans leur donner une arme, sans leur laisser une once de pain.

Quelques-uns – et c'était l'avis de Churchill – trouvaient que le nombre de ceux qui devaient quitter le navire n'était pas assez considérable. Il fallait se défaire, disait-il, de tous les hommes qui, n'ayant pas

trempé directement dans le complot, n'étaient pas sûrs. On ne pouvait compter sur ceux qui se contentaient d'accepter les faits accomplis. Quant à lui, son dos lui faisait encore mal des coups de fouet qu'il avait reçus pour avoir déserté à Tahiti. Le meilleur, le plus rapide moyen de le guérir, ce serait de lui livrer d'abord le commandant !... Il saurait bien se venger, et de sa propre main !

« Hayward ! Hallett ! cria Christian, en s'adressant à deux des officiers, sans tenir compte des observations de Churchill, descendez dans la chaloupe.

– Que vous ai-je fait, Christian, pour que vous me traitiez ainsi ? dit Hayward. C'est à la mort que vous m'envoyez !

– Les récriminations sont inutiles ! Obéissez, ou sinon !... Fryer, embarquez aussi ! »

Mais ces officiers, au lieu de se diriger vers la chaloupe, se rapprochèrent du capitaine Bligh, et Fryer, qui semblait le plus déterminé, se pencha vers lui en disant :

« Commandant, voulez-vous essayer de reprendre le bâtiment ? Nous n'avons pas d'armes, il est vrai ; mais ces mutins, surpris, ne pourront résister. Si quelques-uns d'entre nous sont tués, qu'importe ! On peut tenter la partie ! Que vous en semble ? »

Déjà les officiers prenaient leurs dispositions pour se jeter sur les révoltés, occupés à dépasser la chaloupe de ses porte-manteaux, lorsque Churchill, à qui cet entretien, si rapide qu'il fût, n'avait pas échappé, les entoura avec quelques hommes bien armés, et les fit embarquer de force.

« Millward, Muspratt, Birket, et vous autres, dit Christian en s'adressant à quelques-uns des matelots qui n'avaient point pris part à la révolte, descendez dans l'entrepont, et choisissez ce que vous avez de plus précieux ! Vous accompagnez le capitaine Bligh. Toi, Morrison, surveille-moi ces gaillards-là ! Purcell, prenez votre coffre de charpentier, je vous permets de l'emporter. »

Deux mâts avec leurs voiles, quelques clous, une scie, une demi-pièce de toile à voile, quatre petites pièces contenant cent vingt-cinq litres d'eau, cent cinquante livres de biscuit, trente-deux livres de porc salé, six bouteilles de vin, six bouteilles de rhum, la cave à liqueur du capitaine, voilà tout ce que les abandonnés eurent permission d'emporter.

On leur jeta, en outre, deux ou trois vieux sabres, mais on leur refusa toute espèce d'armes à feu.

« Où sont donc Heywood et Steward ? dit Bligh, quand il fut dans la chaloupe. Eux aussi m'ont-ils trahi ? »

Ils ne l'avaient pas trahi, mais Christian avait résolu de les garder à bord.

Le capitaine eut alors un moment de découragement et de faiblesse bien pardonnable, qui ne dura pas.

« Christian, dit-il, je vous donne ma parole d'honneur d'oublier tout ce qui vient de se passer, si vous renoncez à votre abominable projet ! Je vous en supplie, pensez à ma femme et à ma famille ! Moi mort, que deviendront tous les miens !

– Si vous aviez eu quelque honneur, répondit Christian, les choses n'en seraient point arrivées à ce point. Si vous-même aviez pensé un peu plus souvent à votre femme, à votre famille, aux femmes et aux familles des autres, vous n'auriez pas été si dur, si injuste envers nous tous ! »

À son tour, le bosseman, au moment d'embarquer, essaya d'attendrir Christian.

Ce fut en vain.

« Il y a longtemps que je souffre, répondit ce dernier avec amertume. Vous ne savez pas quelles ont été mes tortures ! Non ! cela ne pouvait durer un jour de plus, et, d'ailleurs, vous n'ignorez pas que, durant tout le voyage, moi, le second de ce navire, j'ai été traité comme un chien ! Cependant, en me séparant du capitaine Bligh, que je ne reverrai probablement jamais,

je veux bien, par pitié, ne pas lui enlever tout espoir de salut. Smith ! descendez dans la cabine du capitaine, et reportez-lui ses vêtements, sa commission, son journal et son portefeuille. De plus, qu'on lui remette mes tables nautiques et mon propre sextant. Il aura ainsi quelque chance de pouvoir sauver ses compagnons et se tirer d'affaire lui-même ! »

Les ordres de Christian furent exécutés, non sans quelque protestation.

« Et maintenant, Morrison, largue l'amarre, cria le second devenu le premier, et à la grâce de Dieu ! »

Tandis que les révoltés saluaient d'acclamations ironiques le capitaine Bligh et ses malheureux compagnons, Christian, appuyé contre le bastingage, ne pouvait détacher les yeux de la chaloupe qui s'éloignait. Ce brave officier, dont la conduite, jusqu'alors loyale et franche, avait mérité les éloges de tous les commandants sous lesquels il avait servi, n'était plus aujourd'hui que le chef d'une bande de forbans. Il ne lui serait plus permis de revoir ni sa vieille mère, ni sa fiancée, ni les rivages de l'île de Man, sa patrie. Il se sentait déchu dans sa propre estime, déshonoré aux yeux de tous ! Le châtiment suivait déjà la faute !

II

Les abandonnés

Avec ses dix-huit passagers, officiers et matelots, et le peu de provisions qu'elle contenait, la chaloupe qui portait Bligh était tellement chargée, qu'elle dépassait à peine de quinze pouces le niveau de la mer. Longue de vingt et un pieds, large de six, elle pouvait être parfaitement appropriée au service de la *Bounty* ; mais, pour contenir un équipage aussi nombreux, pour faire un voyage un peu long, il était difficile de trouver embarcation plus détestable.

Les matelots, confiants dans l'énergie et l'habileté du capitaine Bligh et des officiers confondus dans le même sort, nageaient vigoureusement, et la chaloupe fendait rapidement les lames.

Bligh n'avait pas hésité sur le parti à prendre. Il fallait, tout d'abord, regagner au plutôt l'île Tofoa, la plus voisine du groupe des îles des Amis, qu'ils avaient quittée quelques jours avant, il fallait y recueillir des fruits de l'arbre à pain, renouveler l'approvisionnement d'eau, et, de là, courir sur Tonga-Tabou. On pourrait

sans doute y prendre des vivres en assez grande quantité pour faire la traversée jusqu'aux établissements hollandais de Timor, si, par crainte des indigènes, l'on ne voulait pas s'arrêter dans les innombrables archipels semés sur la route.

La première journée se passa sans incident, et la nuit tombait, lorsqu'on découvrit les côtes de Tofoa. Par malheur, le rivage était si rocheux, la plage si accore, qu'on ne pouvait y débarquer de nuit. Il fallut donc attendre le jour.

Bligh, à moins de nécessité absolue, entendait ne pas toucher aux provisions de la chaloupe. Il fallait donc que l'île nourrit ses hommes et lui. Cela semblait devoir être difficile, car, tout d'abord, lorsqu'ils furent à terre, ils ne rencontrèrent pas trace d'habitants. Quelques-uns, cependant, ne tardèrent pas à se montrer, et, ayant été bien reçus, ils en amenèrent d'autres, qui apportèrent un peu d'eau et quelques noix de coco.

L'embarras de Bligh était grand. Que dire à ces naturels qui avaient déjà trafiqué avec la *Bounty* pendant sa dernière relâche ? À tout prix, il importait de leur cacher la vérité, afin de ne pas détruire le prestige dont les étrangers avaient été entourés jusqu'alors dans ces îles.

Dire qu'ils étaient envoyés aux provisions par le bâtiment resté au large ? Impossible, puisque la *Bounty*

n'était pas visible, même du haut des collines ! Dire que le navire avait fait naufrage, et que les indigènes voyaient en eux les seuls survivants des naufragés ? c'était encore la fable la plus vraisemblable. Peut-être les toucherait-elle, les amènerait-elle à compléter les provisions de la chaloupe. Bligh s'arrêta donc à ce dernier parti, si dangereux qu'il fût, et il prévint ses hommes, afin que tout le monde fût d'accord sur cette fable.

En entendant ce récit, les naturels ne firent paraître ni marque de joie ni signes de chagrin. Leur visage n'exprima qu'un profond étonnement, et il fut impossible de connaître ce qu'ils pensaient.

Le 2 mai, le nombre des indigènes venus des autres parties de l'île s'accrut d'une façon inquiétante, et Bligh put bientôt juger qu'ils avaient des intentions hostiles. Quelques-uns essayèrent même de halier l'embarcation sur le rivage, et ne se retirèrent que devant les démonstrations énergiques du capitaine, qui dut les menacer de son coutelas. Pendant ce temps, quelques-uns de ses hommes, que Bligh avait envoyés à la recherche, rapportaient trois gallons d'eau.

Le moment était venu de quitter cette île inhospitalière. Au coucher du soleil, tout était prêt, mais il n'était pas facile de gagner la chaloupe. Le rivage était bordé d'une foule d'indigènes qui choquaient des

pierres l'une contre l'autre, prêts à les lancer. Il fallait donc que la chaloupe se tînt à quelques toises du rivage et n'accostât qu'au moment même où les hommes seraient tout à fait prêts à embarquer.

Les Anglais, véritablement très inquiets des dispositions hostiles des naturels, redescendirent la grève, au milieu de deux cents indigènes, qui n'attendaient qu'un signal pour se jeter sur eux. Cependant, tous venaient d'entrer heureusement dans l'embarcation, lorsque l'un des matelots, nommé Bancroft, eut la funeste idée de revenir sur la plage pour chercher quelque objet qu'il y avait oublié. En une seconde, cet imprudent fut entouré par les naturels et assommé à coups de pierre, sans que ses compagnons, qui ne possédaient pas une arme à feu, pussent le secourir. D'ailleurs, eux-mêmes, à cet instant, étaient attaqués, des pierres pleuvaient sur eux.

« Allons, garçons, cria Bligh, vite aux avirons, et souquez ferme ! »

Les naturels entrèrent alors dans la mer et firent pleuvoir sur l'embarcation une nouvelle grêle de cailloux. Plusieurs hommes furent blessés. Mais Hayward, ramassant une des pierres qui étaient tombées dans la chaloupe, visa l'un des assaillants et l'atteignit entre les deux yeux. L'indigène tomba à la renverse en poussant un grand cri auquel répondirent les hourras

des Anglais. Leur infortuné camarade était vengé.

Cependant, plusieurs pirogues se détachèrent du rivage et leur donnaient la chasse. Cette poursuite ne pouvait se terminer que par un combat, dont l'issue n'aurait pas été heureuse, lorsque le maître d'équipage eut une lumineuse idée. Sans se douter qu'il imitait Hippomène dans sa lutte avec Atalante, il se dépouilla de sa vareuse et la jeta à la mer. Les naturels, lâchant la proie pour l'ombre, s'attardèrent afin de la ramasser, et cet expédient permit à la chaloupe de doubler la pointe de la baie.

Sur ces entrefaites, la nuit était entièrement venue, et les indigènes, découragés, abandonnèrent la poursuite de la chaloupe.

Cette première tentative de débarquement était trop malheureuse pour être renouvelée ; tel fut du moins l'avis du capitaine Bligh.

« C'est maintenant qu'il faudra prendre une résolution, dit-il. La scène qui vient de se passer à Tofoa se renouvellera, j'en suis certain, à Tonga-Tabou, et partout où nous voudrions accoster. En petit nombre, sans armes à feu, nous serons absolument à la merci des indigènes. Privés d'objets d'échange, nous ne pouvons acheter de vivres, et il nous est impossible de nous les procurer de vive force. Nous sommes donc réduits à nos seules ressources. Or, vous savez comme moi, mes

amis, combien elles sont misérables ! Mais ne vaut-il pas mieux s'en contenter que de risquer, à chaque atterrissage, la vie de plusieurs d'entre nous ? Cependant, je ne veux en rien vous dissimuler l'horreur de notre situation. Pour atteindre Timor, nous avons à peu près douze cents lieues à franchir, et il faudra vous contenter d'une once de biscuit par jour et d'un quart de pinte d'eau ! Le salut est à ce prix seulement, et encore, à la condition que je trouverai en vous la plus complète obéissance. Répondez-moi sans arrière-pensée ! Consentez-vous à tenter l'entreprise ? Jurez-vous d'obéir à mes ordres quels qu'ils soient ? Promettez-vous de vous soumettre sans murmure à ces privations ?

– Oui, oui, nous le jurons ! s'écrièrent d'une commune voix les compagnons de Bligh.

– Mes amis, reprit le capitaine, il faut aussi oublier nos torts réciproques, nos antipathies et nos haines, sacrifier en un mot nos rancunes personnelles à l'intérêt de tous, qui doit seul nous guider !

– Nous le promettons.

– Si vous tenez votre parole, ajouta Bligh, et, au besoin, je saurai vous y forcer, je répons du salut. »

La route fut faite alors vers l'O.-N.-O. Le vent, qui était assez fort, souffla en tempête dans la soirée du 4 mai. Les lames devinrent si grosses, que l'embarcation

disparaissait entre elles, et semblait ne pouvoir se relever. Le danger augmentait à chaque instant. Trempés et glacés, les malheureux n'eurent pour se reconforter, ce jour-là, qu'une tasse à thé de rhum et le quart d'un fruit à pain à moitié pourri.

Le lendemain et les jours suivants, la situation ne changea pas. L'embarcation passa au milieu d'îles innombrables, d'où quelques pirogues se détachèrent.

Était-ce pour lui donner la chasse, était-ce pour faire quelques échanges ? Dans le doute, il aurait été imprudent de s'arrêter. Aussi, la chaloupe, les voiles gonflées par un bon vent, les eut bientôt laissées loin derrière elle.

Le 9 mai, un orage épouvantable éclata. Le tonnerre, les éclairs se succédaient sans interruption. La pluie tombait avec une force dont les plus violents orages de nos climats ne peuvent donner une idée. Il était impossible de faire sécher les vêtements. Bligh, alors, eut l'idée de les tremper dans l'eau de mer et de les imprégner de sel, afin de ramener à la peau un peu de la chaleur enlevée par la pluie. Toutefois, ces pluies torrentielles, qui causèrent tant de souffrances au capitaine et à ses compagnons, leur épargnèrent d'autres tortures encore plus horribles, les tortures de la soif, qu'une insoutenable chaleur eût bientôt provoquées.

Le 17 mai, au matin, à la suite d'un orage terrible, les plaintes devinrent unanimes :

« Jamais nous n'aurons la force d'atteindre la Nouvelle-Hollande, s'écrièrent les malheureux. Transpercés par la pluie, épuisés de fatigue, n'aurons-nous jamais un moment de repos ! À demi-morts de faim, n'augmenterez-vous pas nos rations, capitaine ? Peu importe que nos vivres s'épuisent ! Nous trouverons facilement à les remplacer en arrivant à la Nouvelle-Hollande !

– Je refuse, répondit Bligh. Ce serait agir comme des fous. Comment ! nous n'avons franchi que la moitié de la distance qui nous sépare de l'Australie, et vous êtes déjà découragés ! Croyez-vous, d'ailleurs, pouvoir trouver facilement des vivres sur la côte de la Nouvelle-Hollande ? Vous ne connaissez donc pas le pays et ses habitants. »

Et Bligh se mit à peindre à grands traits la nature du sol, les mœurs des indigènes, le peu de fonds qu'il fallait faire sur leur accueil, toutes choses que son voyage avec le capitaine Cook lui avait appris à connaître. Pour cette fois encore, ses infortunés compagnons l'écoutèrent et se turent.

Les quinze jours suivants furent égayés par un clair soleil, qui permit de sécher les vêtements. Le 27 furent franchis les brisants qui bordent la côte orientale de la

Nouvelle-Hollande. La mer était calme derrière cette ceinture madréporique, et quelques groupes d'îles, à la végétation exotique, réjouissaient les regards.

On débarqua en ne s'avancant qu'avec précaution. On ne trouva d'autres traces du séjour des naturels que d'anciennes places à feu.

Il était donc possible de passer une bonne nuit à terre. Mais il fallait manger. Par bonheur, un des matelots découvrit un banc d'huîtres. Ce fut un véritable régal.

Le lendemain, Bligh trouva dans la chaloupe un verre grossissant, un briquet et du soufre. Il fut donc à même de se procurer du feu pour faire cuire le gibier ou le poisson.

Bligh eut alors la pensée de diviser son équipage en trois escouades : l'une devait tout mettre en ordre dans l'embarcation ; les deux autres, aller à la recherche des vivres. Mais plusieurs hommes se plainquirent avec amertume, déclarant qu'ils aimaient mieux se passer de dîner que de s'aventurer dans le pays.

L'un d'eux, plus violent ou plus énervé que ses camarades, alla même jusqu'à dire au capitaine :

« Un homme en vaut un autre, et je ne vois pas pourquoi vous resteriez toujours à vous reposer ! Si vous avez faim, allez chercher de quoi manger ! Pour ce

que vous faites ici, je vous remplacerai bien ! »

Bligh, comprenant que cet esprit de mutinerie devait être enrayé sur-le-champ, saisit un coutelas, et, en jetant un autre aux pieds du rebelle, il lui cria :

« Défends-toi, ou je te tue comme un chien ! »

Cette attitude énergique fit aussitôt rentrer le mutin en lui-même, et le mécontentement général se calma.

Pendant cette relâche, l'équipage de la chaloupe récolta abondamment des huîtres, des peignes¹ et de l'eau douce.

Un peu plus loin, dans le détroit de l'Endeavour, de deux détachements envoyés à la chasse des tortues et des noddis², le premier revint les mains vides ; le second rapporta six noddis, mais il en aurait pris bien davantage sans l'obstination de l'un des chasseurs, qui, s'étant écarté de ses camarades, effraya ces oiseaux. Cet homme avoua, plus tard, qu'il s'était emparé de neuf de ces volatiles et qu'il les avait mangés crus sur place.

Sans les vivres et l'eau douce qu'il venait de trouver sur la côte de la Nouvelle-Hollande, il est bien certain que Bligh et ses compagnons auraient péri. D'ailleurs, tous étaient dans un état lamentable, hâves, défaits,

¹ Espèce de coquillage.

² Sortes d'oiseaux.

épuisés – de véritables cadavres.

Le voyage en pleine mer, pour gagner Timor, ne fut que la douloureuse répétition des souffrances déjà endurées par ces malheureux avant d'atteindre les côtes de la Nouvelle-Hollande. Seulement, la force de résistance avait diminué chez tous, sans exception. Au bout de quelques jours, leurs jambes étaient enflées. Dans cet état de faiblesse extrême, ils étaient accablés par une envie de dormir presque continuelle. C'étaient les signes avant-coureurs d'une fin qui ne pouvait tarder beaucoup. Aussi Bligh, qui s'en aperçut, distribua une double ration aux plus affaiblis et s'efforça de leur rendre un peu d'espoir.

Enfin, le 12 juin au matin, la côte de Timor apparut, après trois mille six cent dix-huit lieues d'une traversée accomplie dans des conditions épouvantables.

L'accueil que les Anglais reçurent à Coupang fut des plus sympathiques. Ils y restèrent deux mois pour se refaire. Puis, Bligh, ayant acheté un petit schooner, gagna Batavia, où il s'embarqua pour l'Angleterre.

Ce fut le 14 mars 1790 que les abandonnés débarquèrent à Portsmouth. Le récit des tortures qu'ils avaient endurées excita la sympathie universelle et l'indignation de tous les gens de cœur. Presque aussitôt, l'Amirauté procédait à l'armement de la frégate *La Pandore*, de vingt-quatre canons et de cent soixante

hommes d'équipage, et l'envoyait à la poursuite des révoltés de la *Bounty*.

On va voir ce qu'ils étaient devenus.

III

Les révoltés

Après que le capitaine Bligh eut été abandonné en pleine mer, la *Bounty* avait fait voile pour Tahiti. Le jour même, elle atteignait Toubouaï. Le riant aspect de cette petite île, entourée d'une ceinture de roches madréporiques, invitait Christian à y descendre ; mais les démonstrations des habitants parurent trop menaçantes, et le débarquement ne fut pas effectué.

Ce fut le 6 juin 1789 que l'ancre tomba dans la rade de Matavaï. La surprise des Tahitiens fut extrême en reconnaissant la *Bounty*. Les révoltés retrouvèrent là les indigènes avec lesquels ils avaient été en rapport dans une précédente relâche, et ils leur racontèrent une fable, à laquelle ils eurent soin de mêler le nom du capitaine Cook, dont les Tahitiens avaient conservé le meilleur souvenir.

Le 29 juin, les révoltés repartirent pour Toubouai et se mirent en quête de quelque île qui fût située en dehors de la route ordinaire des bâtiments, dont le sol fût assez fertile pour les nourrir, et sur laquelle ils pussent vivre en toute sécurité. Ils errèrent ainsi d'archipel en archipel, commettant toutes sortes de déprédations et d'excès, que l'autorité de Christian ne parvenait que bien rarement à prévenir.

Puis, attirés encore une fois par la fertilité de Tahiti, par les mœurs douces et faciles de ses habitants, ils regagnèrent la baie de Matavaï. Là, les deux tiers de l'équipage descendirent aussitôt à terre. Mais, le soir même, la *Bounty* avait levé l'ancre et disparu, avant que les matelots débarqués eussent pu soupçonner l'intention de Christian de partir sans eux.

Livrés à eux-mêmes, ces hommes s'établirent sans trop de regrets dans différents districts de l'île. Le maître d'équipage Stewart et le midshipman Peter Heywood, les deux officiers que Christian avait exceptés de la condamnation prononcée contre Bligh, et avait emmenés malgré eux, restèrent à Matavaï auprès du roi Tippao, dont Stewart épousa bientôt la sœur. Morrison et Millward se rendirent auprès du chef Péno, qui leur fit bon accueil. Quant aux autres matelots, ils s'enfoncèrent dans l'intérieur de l'île et ne tardèrent pas à épouser des Tahitiennes.

Churchill et un fou furieux nommé Thompson, après avoir commis toute sorte de crimes, en vinrent tous deux aux mains. Churchill fut tué dans cette lutte, et Thompson lapidé par les naturels. Ainsi périrent deux des révoltés qui avaient pris la plus grande part à la rébellion. Les autres surent, au contraire, par leur bonne conduite, se faire chérir des Tahitiens.

Cependant, Morrison et Millward voyaient toujours le châtiment suspendu sur leurs têtes et ne pouvaient vivre tranquilles dans cette île où ils auraient été facilement découverts. Ils conçurent donc le dessein de construire un schooner, sur lequel ils essayeraient de gagner Batavia, afin de se perdre au milieu du monde civilisé. Avec huit de leurs compagnons, sans autres outils que ceux du charpentier, ils parvinrent, non sans peine, à construire un petit bâtiment qu'ils appelèrent la *Résolution*, et ils l'amarrèrent dans une baie derrière une des pointes de Tahiti, nommée la pointe Vénus. Mais l'impossibilité absolue où ils se trouvaient de se procurer des voiles les empêcha de prendre la mer.

Pendant ce temps, forts de leur innocence, Stewart cultivait un jardin, et Peter Heywood réunissait les matériaux d'un vocabulaire, qui fut, plus tard, d'un grand secours aux missionnaires anglais.

Cependant, dix-huit mois s'étaient écoulés lorsque, le 23 mars 1791, un vaisseau doubla la pointe Vénus et

s'arrêta dans la baie Matavaï. C'était la *Pandore*, envoyée à la poursuite des révoltés par l'Amirauté anglaise.

Heywood et Stewart s'empressèrent de se rendre à bord, déclarèrent leurs noms et qualités, racontèrent qu'ils n'avaient pris aucune part à la révolte ; mais on ne les crut pas, et ils furent aussitôt mis aux fers, ainsi que tous leurs compagnons, sans que la moindre enquête eût été faite. Traités avec l'inhumanité la plus révoltante, chargés de chaînes, menacés d'être fusillés s'ils se servaient de la langue tahitienne pour converser entre eux, ils furent enfermés dans une cage de onze pieds de long, placée à l'extrémité du gaillard d'arrière, et qu'un amateur de mythologie décora du nom de « boîte de Pandore ».

Le 19 mai, la *Résolution*, qui avait été pourvue de voiles, et la *Pandore* reprirent la mer. Pendant trois mois, ces deux bâtiments croisèrent à travers l'archipel des Amis, où l'on supposait que Christian et le reste des révoltés avaient pu se réfugier. La *Résolution*, d'un faible tirant d'eau, rendit même de grands services pendant cette croisière ; mais elle disparut dans les parages de l'île Chatam, et, bien que la *Pandore* fût restée plusieurs jours en vue, jamais on n'en entendit parler, ni des cinq marins qui la montaient.

La *Pandore* avait repris la route d'Europe avec ses

prisonniers, lorsque, dans le détroit de Torrès, elle donna contre un écueil de corail et sombra presque aussitôt avec trente et un de ses matelots et quatre des révoltés.

L'équipage et les prisonniers, qui avaient échappé au naufrage, gagnèrent alors un îlot sablonneux. Là, les officiers et les matelots purent s'abriter sous des tentes ; mais les rebelles, exposés aux ardeurs d'un soleil vertical, furent réduits, pour trouver un peu de soulagement, à s'enfoncer dans le sable jusqu'au cou.

Les naufragés restèrent sur cet îlot pendant quelques jours ; puis, tous gagnèrent Timor dans les chaloupes de la *Pandore*, et la surveillance si rigoureuse dont les mutins étaient l'objet ne fut pas un moment négligée, malgré la gravité des circonstances.

Arrivés en Angleterre au mois de juin 1792, les révoltés passèrent devant un conseil de guerre présidé par l'amiral Hood. Les débats durèrent six jours et se terminèrent par l'acquittement de quatre des accusés et la condamnation à mort des six autres, pour crime de désertion et enlèvement du bâtiment confié à leur garde. Quatre des condamnés furent pendus à bord d'un vaisseau de guerre ; les deux autres, Stewart et Peter Heywood, dont l'innocence avait enfin été reconnue, furent graciés.

Mais qu'était devenue la *Bounty* ? Avait-elle fait

naufnage avec les derniers des révoltés ? Voilà ce qu'il était impossible de savoir.

En 1814, vingt-cinq ans après la scène par laquelle ce récit commence, deux navires de guerre anglais croisaient en Océanie sous le commandement du capitaine Staines. Ils se trouvaient, au sud de l'archipel Dangereux, en vue d'une île montagneuse et volcanique que Carteret avait découverte dans son voyage autour du monde, et à laquelle il avait donné le nom de Pitcairn. Ce n'était qu'un cône, presque sans rivage, qui s'élevait à pic au-dessus de la mer, et que tapissaient jusqu'à sa cime des forêts de palmiers et d'arbres à pain. Jamais cette île n'avait été visitée ; elle se trouvait à douze cents milles de Tahiti, par 25° de latitude sud et $180^{\circ} 8'$ de longitude ouest ; elle ne mesurait que quatre milles et demi à sa circonférence, et un mille et demi seulement à son grand axe, et l'on n'en savait que ce qu'en avait rapporté Carteret.

Le capitaine Staines résolut de la reconnaître et d'y chercher un endroit convenable pour débarquer.

En s'approchant de la côte, il fut surpris d'apercevoir des cases, des plantations, et, sur la plage, deux naturels qui, après avoir lancé une embarcation à la mer et traversé habilement le ressac, se dirigèrent vers son bâtiment. Mais son étonnement n'eut plus de bornes lorsqu'il s'entendit interpeller, en excellent

anglais, par cette phrase :

« Hé ! vous autres, allez-vous nous jeter une corde, que nous montions à bord ! »

À peine arrivés sur le pont, les deux robustes rameurs furent entourés par les matelots stupéfaits, qui les accablaient de questions auxquelles ils ne savaient que répondre. Conduits devant le commandant, ils furent interrogés régulièrement.

« Qui êtes-vous ?

– Je m'appelle Fletcher Christian, et mon camarade, Young. »

Ces noms ne disaient rien au capitaine Staines, qui était bien loin de penser aux survivants de la *Bounty*.

« Depuis quand êtes-vous ici ?

– Nous y sommes nés.

– Quel âge avez-vous ?

– J'ai vingt-cinq ans, répondit Christian, et Young dix-huit.

– Vos parents ont-ils été jetés sur cette île par quelque naufrage ? »

Christian fit alors au capitaine Staines l'émouvante confession qui va suivre et dont voici les principaux traits :

En quittant Tahiti, où il abandonnait vingt et un de ses camarades, Christian, qui avait à bord de la *Bounty* le récit de voyage du capitaine Carteret, s'était dirigé directement vers l'île Pitcairn, dont la position lui avait semblé convenir au but qu'il se proposait. Vingt-huit hommes composaient encore l'équipage de la *Bounty*. C'étaient Christian, l'aspirant Young et sept matelots, six Tahitiens pris à Tahiti, dont trois avec leurs femmes et un enfant de dix mois, plus trois hommes et six femmes, indigènes de Toubouaï.

Le premier soin de Christian et de ses compagnons, dès qu'ils eurent atteint l'île Pitcairn, avait été de détruire la *Bounty*, afin de n'être pas découverts. Sans doute, ils s'étaient enlevé par là toute possibilité de quitter l'île, mais le soin de leur sécurité l'exigeait.

L'établissement de la petite colonie ne devait pas se faire sans difficultés, avec des gens qu'unissait seule la solidarité d'un crime. De sanglantes querelles avaient éclaté bientôt entre les Tahitiens et les Anglais. Aussi, en 1794, quatre des mutins survivaient-ils seulement. Christian était tombé sous le couteau de l'un des indigènes qu'il avait amenés. Tous les Tahitiens avaient été massacrés.

Un des Anglais, qui avait trouvé le moyen de fabriquer des spiritueux avec la racine d'une plante indigène, avait fini par s'abrutir dans l'ivresse, et, pris

d'un accès de *delirium tremens*, s'était précipité du haut d'une falaise dans la mer.

Un autre, en proie à un accès de folie furieuse, s'était jeté sur Young et sur un des matelots, nommé John Adams, qui s'étaient vus forcés de le tuer. En 1800, Young était mort pendant une violente crise d'asthme.

John Adams fut alors le dernier survivant de l'équipage des révoltés.

Resté seul avec plusieurs femmes et vingt enfants, nés du mariage de ses camarades avec les Tahitiennes, le caractère de John Adams s'était modifié profondément. Il n'avait que trente-six ans alors ; mais, depuis bien des années, il avait assisté à tant de scènes de violence et de carnage, il avait vu la nature humaine sous de si tristes aspects, qu'après avoir fait un retour sur lui-même, il s'était tout à fait amendé.

Dans la bibliothèque de la *Bounty*, conservée sur l'île, se trouvaient une bible et plusieurs livres de prières. John Adams, qui les lisait fréquemment, se convertit, éleva dans d'excellents principes la jeune population qui le considérait comme un père, et devint, par la force des choses, le législateur, le grand prêtre et, pour ainsi dire, le roi de Pitcairn.

Cependant, jusqu'en 1814, ses alarmes avaient été

continuelles. En 1795, un bâtiment s'étant approché de Pitcairn, les quatre survivants de la *Bounty* s'étaient cachés dans des bois inaccessibles et n'avaient osé redescendre dans la baie qu'après le départ du navire. Même acte de prudence, lorsqu'en 1808, un capitaine américain débarqua sur l'île, où il s'empara d'un chronomètre et d'une boussole, qu'il fit parvenir à l'Amirauté anglaise ; mais l'Amirauté ne s'émut pas à la vue de ces reliques de la *Bounty*. Il est vrai qu'elle avait en Europe des préoccupations d'une bien autre gravité, à cette époque.

Tel fut le récit fait au commandant Staines par les deux naturels, Anglais par leurs pères, l'un fils de Christian, l'autre fils d'Young ; mais, lorsque Staines demanda à voir John Adams, celui-ci refusa de se rendre à bord avant de savoir ce qu'il adviendrait de lui.

Le commandant, après avoir assuré aux deux jeunes gens que John Adams était couvert par la prescription, puisque vingt-cinq ans s'étaient écoulés depuis la révolte de la *Bounty*, descendit à terre, et il fut reçu à son débarquement par une population composée de quarante-six adultes et d'un grand nombre d'enfants. Tous étaient grands et vigoureux, avec le type anglais nettement accusé ; les jeunes filles surtout étaient admirablement belles, et leur modestie leur imprimait un caractère tout à fait séduisant.

Les lois mises en vigueur dans l'île étaient des plus simples. Sur un registre était noté ce que chacun avait gagné par son travail. La monnaie était inconnue ; toutes les transactions se faisaient au moyen de l'échange, mais il n'y avait pas d'industrie, car les matières premières manquaient. Les habitants portaient pour tout habillement de vastes chapeaux et des ceintures d'herbe. La pêche et l'agriculture, telles étaient leurs principales occupations. Les mariages ne se faisaient qu'avec la permission d'Adams, et lorsque l'homme avait défriché et planté un terrain assez vaste pour subvenir à l'entretien de sa future famille.

Le commandant Staines, après avoir recueilli les documents les plus curieux sur cette île, perdue dans les parages les moins fréquentés du Pacifique, reprit la mer et revint en Europe.

Depuis cette époque, le vénérable John Adams a terminé sa carrière si accidentée. Il est mort en 1829, et a été remplacé par le révérend George Nobbs, qui remplit encore dans l'île les fonctions de pasteur, de médecin et de maître d'école.

En 1853, les descendants des révoltés de la *Bounty* étaient au nombre de cent soixante-dix individus. Depuis lors, la population ne fit que s'accroître, et devint si nombreuse, que, trois ans plus tard, elle dut s'établir en grande partie sur l'île Norfolk, qui avait

jusqu'alors servi de station pour les convicts. Mais une partie des émigrés regrettaient Pitcairn, bien que Norfolk fût quatre fois plus grande, que son sol fût remarquable par sa richesse, et que les conditions de l'existence y fussent bien plus faciles. Au bout de deux ans de séjour, plusieurs familles retournèrent à Pitcairn, où elles continuent à prospérer.

Tel fut donc le dénouement d'une aventure qui avait commencé d'une façon si tragique. Au début, des révoltés, des assassins, des fous, et maintenant, sous l'influence des principes de la morale chrétienne et de l'instruction donnée par un pauvre matelot converti, l'île Pitcairn est devenue la patrie d'une population douce, hospitalière, heureuse, chez laquelle se retrouvent les mœurs patriarcales des premiers âges.

Sources

Jules Verne, *Un billet de loterie (le numéro 9672)*, suivi de *Fritt-Flacc*, Bibliothèque d'éducation et de récréation, J. Hetzel et Cie, Paris, 1886.

Jules Verne, *Le chemin de France*, suivi de *Gil Braltar*, sixième édition, Bibliothèque d'éducation et de récréation, J. Hetzel et Cie, Paris.

Jules Verne, *Michel Strogoff*, deuxième tome, suivi de *Un drame au Mexique*, J. Hetzel, 1881.

Jules Verne, *Une ville flottante*, suivi des *Forceurs de blocus*, vingtième édition, Bibliothèque d'éducation et de récréation, J. Hetzel et Cie, Paris.

Les Oeuvres de Jules Verne, Tome XXVIII, Éditions Rencontre, Lausanne.

Jules Verne, *Les révoltés de la Bounty*, Bibliothèque d'éducation et de récréation, J. Hetzel et Cie, Paris.

Table

Un drame au Mexique	4
Gil Braltar	49
Frritt – Flacc	62
Les forceurs de blocus.....	77
Martin Paz	179
Les révoltés de la <i>Bounty</i>	264

Cet ouvrage est le 33^{ème} publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.